

Papers
from the
Eleventh Annual Meeting
of the
Atlantic Provinces Linguistic Association

Centre universitaire de Shippagan
Université de Moncton
Shippagan, Nouveau-Brunswick
November 13-14 / 13-14 novembre 1987

Actes
du
onzième colloque annuel
de
Association de linguistique des Provinces atlantiques

Edited by/Rédaction
Rose Mary Babitch

Papers
from the
Eleventh Annual Meeting
of the
Atlantic Provinces Linguistic Association

Centre universitaire de Shippagan
Université de Moncton
Shippagan, Nouveau-Brunswick
November 13-14 / 13-14 novembre 1987

Actes
du
onzième colloque annuel
de
Association de linguistique des Provinces atlantiques

Edited by/Rédaction
Rose Mary Babitch

Table of Contents/Table des matières

Acknowledgements/Remerciements	iii
Preface/Avant-propos	iv
L'originalité de l'expression linguistique dans le domaine de la médecine traditionnelle acadienne	1
Marielle Cormier-Boudreau	
Une tendance récente en linguistique - La Pragmatique	10
Gisèle Chevalier	
Personal Nicknames in Cape Breton: A Preliminary Study	23
William Davey - Richard MacKinnon	
Multidimensional Scaling as a Dialectometrical Technique	33
Sheila Embleton	
Kiss and be Friends	50
Lilian Falk	
Application of Dialectometry to Nova Scotia Acadian French dialects: phonological distance	59
Karin Flikeid - Wladyslaw Cichocki	
Le suffixe aspectuel /-i(s)/ et les paradigmes verbaux du français	75
John Hewson	
A Brief Look at Jack Kerouac's Syntax	89
A. B. House	
Chinese Locative Verbs of Movement	99
Anthony C. Lister	
Sur quelques processus phonologiques, morphologiques et lexicaux du métif	107
Robert A. Papen	
Atlas Linguistique des Côtes Francophones de L'Atlantique	115
Louise Péronnet - Rose Mary Babitch	
Peculiarities of Negation in Language: The Example of Kola-Lapp	130
Lazzlo Szabo	

In addition to the papers printed here, the following were also presented at the eleventh annual APLA meeting.

Outre les communications imprimées dans cette publication, les communications suivantes furent aussi présentées à la onzième réunion de l'ALPA.

Invariances and the Verbal Prefixes $0^-, 00^-(00^3-000^-)$ in Contemporary Standard Russian

John A. Barnstead, Dalhousie University

Generative Analyses of Quantified "en" in French: Implications for Theory Falsifiability

Jim Black, Memorial University of Newfoundland

"Projet d'édition et de réédition de textes acadiens"

James De Finney for/pour Margaret Maillet, Centre universitaire de Moncton

The Non-Uniqueness of Origins in Newfoundland English

Harold Paddock, Memorial University of Newfoundland

Contacts de langues et dynamique linguistique en Acadie

Catherine Phlipponneau, Centre universitaire de Moncton

What next in the Description of Prince Edward Island English?

Terry K. Pratt, University of Prince Edward Island

The program also included a round table on dialectometry. The presenters were:

Le programme comprenait également une table ronde sur la dialectométrie, comprenant les présentateurs suivants:

Chairman/Animateur: Walter Cichocki, University of New Brunswick

Participants: Jean-Louis Fossat, Université de Toulouse - Le Mirail - France
Sheila Embleton, York University
Gaston Dulong, Université Laval
Pierre Martel, Université de Sherbrooke
Normand Beauchemin, Université de Sherbrooke
Thomas Lavoie, Université du Québec à Chicoutimi
Eric Lebrun - Poitiers - France

Acknowledgements/Remerciements

The annual meeting and the publication of the proceedings was made possible through a grant from the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada and the New Brunswick Secretary Council of Ministers Intergovernmental Cooperation. The participation of Dr. Jean-Louis Fossat of the University of Toulouse - le Mirail France, as guest speaker, was made possible through the generous assistance of the Department of External Affairs of Canada. The Association is grateful to these three institutions for their support.

La tenue de la réunion annuelle ainsi que la publication des présents actes ont été rendues possibles grâce à une subvention du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada et du Secrétariat du Conseil des Ministres, Coopération intergouvernementale du Nouveau-Brunswick. Une subvention du ministère des Affaires extérieures du Canada a rendu possible la participation à ce colloque de Monsieur Jean-Louis Fossat de l'Université de Toulouse - le Mirail. L'Association tient à remercier ces trois institutions de leur soutien.

Preface/Avant-propos

The eleventh annual meeting of the Atlantic Provinces Linguistic Association organised by the Centre universitaire de Shippagan the 13th and 14th of November 1987, provided a forum for scholars working in various areas of linguistics.

Quebec linguists, Gaston Dulong, Normand Beauchemin, Pierre Martel and Thomas Lavoie participated in the round table which had as theme, dialectometric analysis. Sheila Embleton of York University also participated in the discussions. Jean-Louis Fossat, member of the French school of dialectometry, started off discussions by presenting Liliane Jagueneau's doctorat d'état thesis in which dialectometry was applied to an analysis of diachronic phonetics. The discussions converged to form a consensus that such an analysis cannot be transposed to studies of Quebec or Acadian speech because neither has a norm such as a proto language against which speech varieties can be measured. Nevertheless, geolinguistic research reports from Germany, United States and Canada show that dialectometry can be used in studies which do not require a knowledge of proto features. Furthermore, the dialectometric technique has also been successfully applied in a combined sociolinguistic-geolinguistic study of Nova Scotia Acadian speech.

The personal contacts during the conference provided an opportunity for researchers to exchange ideas and coordinate research efforts.

Les communications présentées lors du onzième colloque de l'Association de linguistique des Provinces atlantiques, organisé par le Centre universitaire de Shippagan les 13 et 14 novembre 1987, reflétaient l'intérêt porté à l'étude du langage en général par des chercheurs des Provinces atlantiques, du Québec et de l'Ontario.

La présence de Jean-Louis Fossat, linguiste français et spécialiste en dialectométrie, de linguistes québécois comme Gaston Dulong, Normand Beauchemin, Pierre Martel, Thomas Lavoie, ainsi que de Sheila Embleton de York University, rendait possible un échange entre les linguistes canadiens et français, permettant de cerner la viabilité d'une analyse dialectométrique en vue d'appréhender la structuration de l'espace linguistique des parlers québécois et acadiens.

Jean-Louis Fossat, directeur du Centre de linguistique et dialectologie sociale à l'Université de Toulouse - le Mirail en France, entama les discussions de la table ronde par un exposé décrivant une application dialectométrique à l'analyse de la phonétique diachronique d'un parler poitevin - saintongeais, sujet de la thèse de doctorat d'état de Liliane Jagueneau, soutenue en octobre 1987.

La table ronde a servi à faire valoir des opinions divergentes en ce qui concerne l'analyse dialectométrique telle que pratiquée en France du fait qu'il n'existe pas une langue prototype ni pour les parlers québécois ni pour les parlers acadiens. Toutefois, des rapports de recherche en Allemagne, aux Etats-Unis et au Canada, démontrent qu'il est possible d'effectuer des analyses dialectométriques en géolinguistique sans recours à des prototypes. De plus, la présentation des résultats d'une étude sociolinguistique incorporée à une étude géolinguistique du parler acadien de la Nouvelle-Ecosse pendant le colloque a démontré que l'analyse dialectométrique dans ce domaine s'avère prometteuse.

Les échanges effectués au cours de ce colloque ont offert aux chercheurs l'occasion d'entamer la création des programmes de travail associatif.

L'originalité de l'expression linguistique
dans le domaine de la médecine traditionnelle acadienne

Marielle Cormier-Boudreau

Université de Moncton,
Centre universitaire de Shippagan

RÉSUMÉ

Il sera intéressant de démontrer, à partir de la langue des informateurs rencontrés au cours de mes recherches, comment des formes archaïques du français ont réussi à faire leur chemin jusqu'à nous dans le domaine du vocabulaire propre à la médecine populaire.

L'expression linguistique dans ce domaine précis de l'ethnographie traditionnelle comprend notamment les formes linguistiques propres aux dénominations des maladies et aux diverses parties du corps humain. Il y aura lieu également de relever quelques formes archaïques du langage désignant les remèdes populaires et les divers éléments entrant dans leur composition.

INTRODUCTION

On peut se demander à juste titre ce qu'un sujet comme la médecine populaire a en commun avec cette noble science qu'est la linguistique.

A vrai dire, le sujet que j'ai choisi de traiter aujourd'hui présente pour moi un double intérêt: d'une part, celui de la langue française, objet de ma formation universitaire et d'autre part, celui de l'ethnographie traditionnelle, qui a constitué depuis une quinzaine d'années mon champ de recherche privilégié.

Comme l'a écrit notre illustre écrivaine Antonine Maillet que vous me permettrez ici de citer: "La langue populaire prend (...) dans une étude ethnographique, la double valeur d'instrument et de signe: elle est à la fois moyen de transmission des traditions et elle-même tradition." (Maillet 1971:131)

C'est à ce titre que mes recherches sur la médecine populaire présentent un intérêt particulier pour quiconque s'intéresse à l'exploration du monde oral. Ces recherches avaient pour cadre le Comté de Gloucester, au N.-B. Environ le quart des enquêtes ont été effectuées entre 1975 et 1980, le reste entre 1983 et 1987. La moyenne d'âge de mes informateurs se situe à environ 70 ans, ce qui explique leur emploi systématique et abondant de termes dits "archaïques".

Pour les fins de ma communication, je procéderai à une étude comparative sous forme de répertoire des mots anciens choisis, avec leur équivalent en français moderne et je préciserai leur lieu d'origine en France.

Ici les "archaïsmes" engloberont (i) des mots anciens aujourd'hui inusités ou désuets, (ii) d'autres mots dont on a conservé le sens primitif, (iii) des mots d'orthographe et de prononciation anciennes, (iv) des mots à variantes morphologiques et enfin (v) des locutions pittoresques ou imagées.

J'ai cru bon diviser le répertoire qui suit en quatre catégories qui tiendront lieu de titres pour les grandes divisions de cet exposé.

I. DÉNOMINATIONS DE MALADIES

appendicite [appendicite] mot de formation analogique.

arignée (s.f.) [cancer de la peau] [araignée s.f.]: vx. fr.
Dial. - même pron. Anjou, Bas-Maine, Normandie.

aripiaux [oreillons] vx. fr. 1534 (auripiaux) - Rabelais (auripaux)
Dial. - Anjou - Bas-Maine, Haut-Maine, Saintonge, Normandie.

choléra (s.m.) [diarrhée] par analogie avec les symptômes du choléra.

clou (s.m.) [furoncle] Cette tumeur inflammatoire ressemble à une tête de clou.

courte-haleine (s.f.) [asthme]. Dial. - Anjou - m.s.

détorse (s.f.) [entorse] se donner une détorse. Vx. fr. - m.s.

écharpe (s.f.) [écharde] Mot de formation analogique.
Dial. - Normandie, Orléanais.

fatigue (s.f.) [fatigue]. Dial. - Anjou, Bas-Maine, Berry, Bretagne, Nivernais, Normandie, Orléanais, Saintonge.

feu sauvage (s.m.) [herpès labial] anc. fr.: des feux (rougeure, boutons produits sur la peau par quelques inflammations).
Dial. - Touraine, Loudunais, Jersey - m.s.

glouête (s.m.) [goître] mot de formation analogique.

grafignure (s.f.) [égratignure] fr. XVI^e s.: esgrafigneure.
Dial. - Ardennes, Saintonge, Bresse louhannaise (grafignure); Haut-Maine, Bas-Maine (grafigneure).

jambe de lait (s.f.) [phlébite].

jarce (s.f.) [gerçure] anc. fr.

loquet (s.m.) [hoquet], Etym. aglutination de l'article.
Dial. - Anjou, Aunis, Bas-Maine, Berry, Bourgogne, Lyonnais, Nivernais, Normandie, Orléanais, Picardie, Poitou, Saintonge, Touraine.

loupe (s.f.) [bosse sur le front].

nez bouché [congestion nasale].

picote (s.f.) [petite vérolé] anc. fr., m.s.
Dial. - Anjou, Poitou, Ile d'Elle, LaRoche, Bresse louhannaise.

picote-volante (s.f.) [varicelle].

prune (s.f.) [bosse].

reculon (s.m.) [cuticule], envie, pellicule qui se détache de la peau autour des ongles. Dial. - Anjou.

résipère (s.m.) [érysipèle]. Dial. - Anjou, Bas-Maine, Berry, Bretagne, Bourgogne, Champagne, Nivernais.

rhumatisme (s.m.) [rhumatisme]. Dial. - Anjou, Touraine.

verruce (s.f.) [verruce]. Dial. - Anjou, Berry, Bretagne, Nivernais, Normandie, Orléanais, Touraine.

II. VERBES ET LOCUTIONS DÉCRIVANT DES MALADIES

avoir évanoui, v. intr. [s'être évanoui].

avoir le coeur qui débat [qui palpite, qui bat de façon dérégulée]
anc. fr.: (le coeur débat).

avoir ongue aux doigts [l'onglée, engourdissement des doigts causé
par le froid].

avoir les oses qui crâlent [les os qui craquent] anc. fr.:
(crailler), v. intr.; (crâler, craler,
croler). Dial. - Berry (crâler).

avoir une faiblesse [perdre connaissance].

avoir la peau qui déplume [qui pèle].

avoir le pesant [malaise durant le sommeil dû à une digestion lente
ou difficile] anc. fr.: pesart (cauchemard).
Vx. fr. - m.s.: avoir le pesart ou le pesant
signifie mal dormir.

avoir mal dans le corps [avoir la diarrhée, le mal de ventre].

être bouffi (adj.) [enflé]. Rabelais (bouffiz).

être consommation [atteint de tuberculose].

être croche (adj.) [voûté, crochu].

être pris d'endormitoire [avoir envie de dormir], anc. fr.:
dormitoire, dormie, dormition.
Dial. - Poitou (s.m.), Saintonge.

être magané [mal en point, très malade, affaibli].
Vx. fr.: mahaïnier, maïnier, mahaner, magner = m.s.
Dial. - Aunis, Poitou, Saintonge - mehaïné = m.s.
Midi: magagne = fatigué.

s'érifler [érâfler, écorcher légèrement en effleurant].
Dial. - Anjou, Bas-Maine, Berry, Nivernais, Normandie,
Picardie, Saintonge.

se démancher un membre [disloquer, déplacer] fr. pop., m.s.

se grafigner [égratigner-griffer] anc. fr.: graphigner.
(Rabelais): égraphiner.

s'engoter [s'étouffer en mangeant, avaler difficilement sa nourriture] anc. fr. Rabelais (idem).

se macher un membre [meurtrir] anc. fr: macher = meurtrir, froisser. Dial. - Anjou, Poitou, Aunis, Saintonge, Berry, Centre Touraine (mâcher).

tomber d'un mal [être épileptique] anc. fr.: le haut-mal = l'épilepsie.

grincher des dents [grincer]. Du fr. pop. on a conservé le substantif "grincheux"; Touraine (gricher, grisser); Anjou (gricher); Aunis (gricer).

blêmezir [blêmir] v. intr.

entendre sourd [être dur d'oreille].

envaler [avalier] fr. pop. Dial. - Berry, Nivernais.

renvoyer [vomir].

baiguer [bégager] fr. 1416 (bèguer).

calouetter [cligner des yeux]. Poitou (cloiter des yeux), Saintonge (cloéter, clotter, chlouetter).

III. DÉNOMINATION DES PARTIES DU CORPS

alluette [luette]. Etym. - aglutination de l'article.

babine [lèvres] fr. XVI^e s. - m.s.
Dial. - Touraine, Loudunais, Jersey, Noirmoutier, Saintonge.

bas du corps [région génitale].

boulette du genoux [rotule] Dial. - Anjou.

cagouette [nuque] Dial. - Aunis (cagouet); Loudunais, Poitou, Saintonge, Touraine, Vendée (cagouette).

chignon du cou [nuque] fr. XVI^e s. (chignon du col, chaignon).
Dial. - Anjou (chignon du cou).

corps [ventre].

estomac [poitrine, seins]. Vandômois, Touraine.

falle [poitrine] anc. fr.

gargoton [gosier] anc. fr.: gargueton, gorge.
Dial. - Anjou, Touraine.

goule [bouche] Vx. fr. m.s. Dial. - Anjou, Berry, Bretagne,
Nivernais, Normandie, Poitou, Saintonge. Fr. pop. = m.s.

le gras des jambes [molet].

juille [cheville].

palette de l'épaule [clavicule].

oux (s. pl.) [os].

la petite queue [coccyx].

pomon [poumon] fr. 1611 (pomon), fr. pop. (pomons).
Dial. - Normandie, Valle d'Yères, Lorraine, Saintonge,
Orléanais, Picardie, Touraine, Blésois, Berry, (paumon).

reins (s. pl.) [le dos].

reintier [région lombaire]. Dial. - Anjou, Berry, Maine, Nivernais,
Orléanais.

rognon [rein en parlant des humains]. Dial. - Saintonge.

tendron [tendon, cartillage]. Dial. - Bas-Maine.

IV. VÉGÉTAUX SERVANT À LA FABRICATION DE REMÈDES

âbe (s.m.) [arbre]. Dial. - Berry, Boulonnais, Nivernais,
Normandie, Orléanais, Saintonge.

arbe (s.f.) [herbe] Vx. fr. m.s. Dial. - Anjou, Bas-Maine, Berry,
Bourgogne, Nivernais, Orléanais, Poitou, m.s.

ânis [carvi commun (sauvage), aralie à grappes].

aigrettes [aiguilles de conifères].

amoureux [petite bardane]. Dial. - Ardennes, Aunis, Saintonge, m.s.

arbage [plantes médicinales, herbes ou racines], fr. XVI^e s., m.s.

- arbe-outarde** [herbe à outarde, herbes marines ou zostère marine]
angl. eel grass.
- ouène** [avoine] anc. fr., même prononciation.
- baume** [menthe des champs] anc. fr., m.s. Dial. - Berry, Nivernais,
Orléanais. Fr. baume = variété de menthe
- cerises à grappes** [cerisier de Virginie] angl. wild blackcherry.
- chasse-pareille** [salsepareille, aralie à tige nue] mot de formation
analogique.
- cormier** [fruit du sorbier] Fr. m.s., aujourd'hui dans certaines
régions.
- gomme de sapin** [résine de sapin] Fr., gomme = substance qui découle
de certains arbres.
- grainages** [baies sauvages comestibles] Fr. graines; anc. fr.
(grenage), s.m. = toutes sortes de grains; Dial. - Vendée:
grénage = graines.
- gratte-cul** [nom vulgaire du fruit de l'églantier ou du rosier
sauvage] anc. fr. *Ronsard l'utilisa dans Blanchemain en
ces termes: "La rose à la parfin devint un gratecu".
- matelots** [massette, roseau] fr. pop., m.s.
- pomme de terre** [thé des bois ou gaultherie couchée].
- prusse** [épinette blanche].
- queue-de-renard** [prèle des champs].
- rousine** [résine]. Dial. - Anjou, Touraine, Loudunais, Bas-Maine,
Normandie, Poitou, Aunis, Noirmoutier, Saintonge.
- sapin trainard** [if du Canada, buis de sapin].
- son de scie** [bran de scie] anc. fr. (Rabelais).
- tanezé** [tanaisie vulgaire].
- terre grasse** [terre glaise]. Dial. - Saintonge.
- vinette** [petite oseille sauvage] anc. fr. On trouve ce mot dans Le
Roman de la rose.
- violon** [mélèze ou épinette rouge du Canada].

CONCLUSION

Ainsi prend fin ce petit glossaire qui, je vous assure, est loin d'être complet. Mais peut-être suffit-il à nous faire réaliser que l'originalité de la langue populaire acadienne dans ce coin de pays est indéniable. Je crois que l'on peut répéter ici ces propos de Geneviève Massignon, écrits dans les années '50, et les considérer comme toujours valables:

"Ce langage est le legs que l'Acadie, sans avoir jamais eu de centre de civilisation française, a toujours gardé et transmis à ses descendants. Mon espoir est que son étude, placée sur le plan de la filiation et de l'évolution, permette d'éclaircir le processus d'adaptation et de survivance d'un parler français du XIIe siècle, implanté outre-mer." (Massignon 1962:753)

ABRÉVIATIONS

adj. = adjectif
 anc. fr. = ancien français
 dial. = dialecte
 étym. = étymologie
 fr. = français
 Fr. = France
 fr. pop. = français populaire
 m. pron. = même prononciation
 m.s. = même signification
 pl. = pluriel
 s. = siècle
 s.f. = substantiel féminin
 s.m. = substantif masculin
 v. intr. = verbe intransitif
 vx. fr. = vieux français

RÉFÉRENCES

- CHIASSON, Anselme. 1961. Chéticamp, histoire et traditions acadiennes. Moncton: Les Aboiteaux.
- MAILLET, Antonine. 1971. Rabelais et les traditions populaires acadiennes. Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- MASSIGNON, Geneviève. 1962. Les parlers français d'Acadie Tome 1. Paris: C. Klincksieck.
- POIRIER, Pascal. 1928. Les parlers franco-acadiens et ses origines. Québec: Imprimerie franciscaine missionnaire.
- POIRIER, Pascal. 1977. Glossaires acadiens. Moncton: Centre d'Etudes acadiennes de l'Université de Moncton.
- SIMONEAU, Diane. 1980. Les médecines populaires au Québec. Montréal: Les Editions Univers Inc.

Une nouvelle tendance en linguistique
la pragmatique

Gisèle Chevalier
Mount Allison University

La pragmatique est cette composante de la sémiologie qui étudie les conditions d'emploi de la langue par ses utilisateurs. Les deux autres composantes de la sémiologie sont la syntaxe qui s'intéresse à l'étude de la forme des signes et à leur combinatoire; et la sémantique qui étudie la relation des signes à la réalité ou aux états de choses qu'ils sont censés représenter.

On reconnaît depuis longtemps que la signification d'un énoncé est dépendante du contexte dans lequel il est produit. La pragmatique qui fait son objet de cette dépendance n'est donc pas vraiment une tendance nouvelle ou récente en soi. Pourtant, une analyse orthodoxe des traits définitoires des deux unités lexicales en jeu dans le titre de ma communication, à savoir "pragmatique" et "linguistique", permettrait de conclure à une mauvaise collocation ou à une violation des règles de co-occurrence! La linguistique, depuis Saussure, s'occupant des faits immanents, "la langue en soi et pour soi", alors que la pragmatique prend en charge l'étude des dimensions philosophiques, psychologiques et sociologiques de la communication, linguistique et pragmatique couvriraient des aires complémentaires en sémiologie.

La nouveauté de la tendance dont je fais état, réside justement dans l'inclusion de la pragmatique en linguistique, ce qui ne fait d'ailleurs pas l'unanimité des linguistes, d'où le maintien de "tendance" dans le titre. Tendance aussi dans le sens où la pragmatique est un champ d'étude qui est encore à se définir et à se justifier. On retrouve en effet de plus en plus ce terme dans les travaux de linguistique tant européens qu'américains, avec une multitude de significations¹.

Mon propos aujourd'hui n'est pas d'apporter une contribution originale à la théorie pragmatique ou aux travaux de recherche en cours. Il est beaucoup plus humble: je veux me faire pour ainsi dire l'impressario de la pragmatique, ce champ méconnu puisqu'il

¹On le retrouve jusque dans le domaine de la traduction où le texte "pragmatique" fait référence à tout texte à caractère fictif et non littéraire: textes juridiques, administratifs, texte informatif. Voir Jean Delisle, L'analyse du discours comme méthode de traduction. Ed. de L'U. d'Ottawa.

n'était pas partie intégrante de nos programmes de formation en linguistique. J'espère pouvoir clarifier le concept de pragmatique en linguistique et montrer son intérêt pour le traitement d'un bon nombre de phénomènes grammaticaux ou syntaxiques courants dans l'usage que la grammaire ne parvient pas à expliquer.

Deux courants semblent se dessiner à l'intérieur du champ de la pragmatique. L'un relève spécifiquement d'une théorie des actes de langage fondée en philosophie du langage ordinaire. On cite couramment en pragmatique linguistique les classifications des actes de langage des philosophes Austin et Searle, les principes de coopération conversationnelle de Grice, la théorie des présuppositions de Strawson et autres tenants de la philosophie analytique. Dans le deuxième courant, est qualifié de pragmatique tout ce qui, dans l'énoncé, renvoie à des éléments du contexte situationnel: les participants, le contexte d'énonciation, le canal, le code (la langue et la variété dialectale, le registre), le type de discours (la forme du message ou le genre), le ton, le thème de l'entretien, etc., pour reprendre les composants de la situation de communication selon le modèle de Hymes. On voit dès lors les affinités de la pragmatique avec la sociolinguistique.

L'unité minimale de la pragmatique est l'acte de langage. On s'entend en pragmatique linguistique, pour dire que "dire, c'est faire", que de l'énonciation d'une phrase résulte non seulement la communication d'information ou d'impressions, mais aussi, et surtout, la transformation de la réalité ou d'un état de choses. Suite à un acte de refus, par exemple, la relation entre les interlocuteurs est changée: l'espoir d'une réponse positive est perdu. Suite à l'énonciation de "Je vous déclare mari et femme", pour donner un exemple d'un autre type, l'état social des deux personnes est transformé: ni l'un ni l'autre n'est plus célibataire. Parler n'est pas un "geste" neutre: c'est un acte en ce sens que cela porte à conséquences; cela crée des droits et des obligations entre les participants.

Tout comme on exige d'une phrase qu'elle soit grammaticale, on s'attend de l'acte de langage qu'il soit approprié. Searle a à cette fin défini un ensemble de conditions de réussite (conditions de félicité, chez Austin) propres à chaque type d'acte. Par exemple, l'acte dit "déclaratif" exige que le locuteur soit investi du pouvoir d'ajourner une assemblée, de baptiser quelqu'un, de condamner un accusé. Pour commettre un acte promissif, il faut avoir l'intention de faire l'acte décrit dans l'énoncé, croire qu'on peut l'accomplir, penser que l'interlocuteur souhaite la réalisation de l'acte. D'autres conditions applicables à tout acte de langage sont liées à l'utilisation du code, au rapport social entre les interlocuteurs, à la connaissance du monde partagée par eux, entre autres.

La question qui se pose est maintenant la suivante: est-ce

bien du ressort de la linguistique, que d'étudier les actes de langage, puisque les conditions de réussite ont peu à faire avec la langue elle-même, et qu'elles reposent sur des facteurs psychologiques tels la croyance, le pouvoir, l'intention, et des facteurs sociologiques comme ceux qui relèvent des notions de rôle, de statut social, de contrat, etc.? De plus, la définition de l'acte dépendant de la relation entre les actants, n'est-on pas dans le domaine de la parole, idiosyncratique et imprévisible, plutôt que dans celui de la langue "systématique"?

Comme nous le rappelle Récanati, on doit à Austin d'avoir fait valoir qu'il y a quelque chose de systématique dans la relation du signe à son utilisateur. Pour lui, il y a dans les énoncés des traces qui permettent d'associer de façon régulière et systématique des formes d'expression dans la langue aux croyances, intentions de communication et attitudes exprimées. Tout énoncé comprend des repères qui aident à identifier les actants, les événements, les dimensions spatio-temporelles de l'énonciation et des événements relatés, et qui sont reconnus comme tels par les locuteurs. Ces associations sont aussi systématiques que l'association du signifiant à son signifié.

Prenons à témoin les actes de langage indirects dont je vais d'abord rappeler la définition. On reconnaît à l'énoncé deux contenus différents: un contenu propositionnel ou littéral (ce qu'on dit), et un contenu pragmatique ou illocutoire (ce qu'on veut dire). Un acte est qualifié d'indirect lorsqu'il sert un but illocutoire différent de celui qui est énoncé². Dans le dialogue qui suit, la réponse à la question se présente comme un acte assertif, c'est-à-dire une affirmation visant à donner un renseignement:

"Qu'est-ce que tu fais, ce soir?"
-J'ai un examen à préparer.

Le même énoncé d'apparence assertif situé dans un contexte différent prend la valeur d'un refus:

"Tu viens au restaurant avec moi, ce soir? Je t'invite".
-J'ai un examen à préparer.

On a alors affaire à un acte indirect. Le but illocutoire réel (appelé but illocutoire primaire) est masqué par le but illocutoire exprimé (secondaire), pour prendre la terminologie de Searle.

²Certains linguistes qualifient ces actes de "dérivés" ou "d'indirects" selon que leur sens se laisse deviner ou non aux mots contenus dans la phrase. Ainsi, quand on demande la salière, à table, on commet un acte dérivé si on dit: "Peux-tu me passer le sel?". "La soupe est fade", serait un acte indirect: il n'y a pas de mention du sel.

Fermons cette parenthèse terminologique pour revenir à notre discussion du caractère conventionnel des procédés linguistiques qui caractérisent les actes de langage. Aucun élément lexical contenu dans les deux énoncés du dialogue qui se solde par un refus, n'indique le rapport thématique entre les deux phrases, pas plus qu'il n'indique un refus. Pourtant, et cette idée sera mon leitmotiv, cette réponse sera interprétée comme tel par tout locuteur communiquant en toute bonne foi. Et à moins d'ignorer en quoi consiste un examen, il ne viendrait pas à l'idée du locuteur initial de répliquer "Je ne vois pas le rapport"; sauf s'il se croit spirituel... Il faut donc qu'il y ait une convention constante reliant la nature d'une invitation et notre connaissance de la nature des examens pour saisir le lien logique entre les deux phrases, malgré l'apparence de "décousu" qu'y voient les logiciens.

Ce que je vise à mettre en évidence ici, est que ce genre d'échange où le contenu purement sémantique des énoncés ne reflète pas leur contenu pragmatique (ce qui est dit ne correspond pas à ce qu'on veut dire) est monnaie courante dans les interactions verbales. Pourtant, la langue est un moyen de communication efficace. Ses utilisateurs réussissent à se comprendre. Il faut donc qu'il y ait des règles, des conventions sociales et langagières partagées par les utilisateurs du code pour que ceux-ci arrivent à interpréter dans le même sens la signification d'énoncés qui n'ont apparemment pas de lien avec le sens visé³. En d'autres mots, les jeux de "parole" ont un caractère conventionnel, et les règles conversationnelles sont communes à tous les utilisateurs. Par voie de conséquence, tout comme cela se passe pour les autres signes linguistiques, les règles pragmatiques sont soumises à des conventions immuables. Tout changement doit recevoir l'approbation des institutions langagières et sociales.

Si on admet que la pragmatique étudie des faits de langue systématiques, donc qu'elle a sa place en linguistique, la question qui reste à débattre, est de savoir si elle a un objet propre, ou si les faits pragmatiques ne pourraient pas s'intégrer aux composantes déjà reconnues du modèle linguistique. Il s'agit ici de démontrer que certaines formes ne peuvent trouver de justification ni dans une syntaxe, ni dans une sémantique immanentes, et que ces mêmes formes ne peuvent s'expliquer sans référence aux paramètres non linguistiques. On pense ici aux éléments des énoncés qui ont pour fonction d'identifier le but illocutoire ou de justifier le choix des variantes phonologiques,

³C'est ce que tentent d'expliquer Ducrot et Searle, par leur théorie respective des lois du discours et du mécanisme inférenciel qui mettent en jeu les règles de coopération conversationnelles de Grice: comment les locuteurs font-ils pour reconnaître qu'un acte est indirect ou dérivé, et de là, comment peuvent-ils pour déduire le but illocutoire primaire, celui qui est pour ainsi dire masqué, (le refus dans notre exemple).

syntaxiques ou lexicales en fonction des caractéristiques sociales et psychologiques propres à la situation d'énonciation.

Un très grand nombre de faits de langue servent en effet à indiquer des éléments du contexte situationnel comme le but illocutoire, les présuppositions, les présomptions de connaissance ou d'ignorance, la référence aux interlocuteurs (leurs états psychologiques, leur statut social et interpersonnel), la connaissance du monde et du sujet de l'entretien, les circonstances spatio-temporelles entourant l'énonciation, l'événement, bref, tous ces éléments qui se manifestent dans la morphologie ou la syntaxe de la phrase. La pragmatique linguistique a donc pour objet propre, l'étude des déictiques, des modalités et de l'aspect, entre autre choses.

Je vais rapporter dans ce qui suit, des exemples discutés couramment en pragmatique linguistique*, pour montrer qu'une linguistique purement immanente ou interne, c'est-à-dire tout à fait indépendante du contexte situationnel, ne peut suffire à sa tâche, qui devrait être, en principe, de rendre compte de toutes les phrases grammaticales et interprétables de la langue. J'ai choisi mes exemples dans les domaines de l'ambiguïté, des connecteurs propositionnels, de la contradiction, de la négation, et de la variation linguistique.

L'ambiguïté

On reconnaît deux types d'ambiguïté en linguistique: une lexicale qui peut se produire quand la phrase comprend un élément lexical polysémique, et l'autre, structurale, qui implique la possibilité d'établir des relations hiérarchiques différentes entre les composants de la phrase. Dans les termes de la grammaire générative, on reconnaît l'ambiguïté structurale à ce qu'on peut attribuer deux structures profondes différentes à une même phrase. L'exemple suivant tiré de Récanati m'aidera à illustrer que certaines ambiguïtés échappent à cette catégorisation. On doit, dans leurs cas, tenir compte des conditions d'énonciation pour rendre compte de leur interprétation. Une description strictement linguistique ne serait donc pas suffisante.

La phrase "L'année a malheureusement commencé" est ambiguë puisqu'elle permet deux lectures. On peut la paraphraser comme suit: "L'année a commencé de façon malheureuse" si "malheureusement" est l'adverbe du constituant verbal. On

*Voir surtout, Anscombe et Ducrot, Ducrot, Maingueneau et Récanati. Je tiens à préciser que je discute très librement les exemples empruntés de ces auteurs. Je les utilise dans la ligne de ma propre argumentation, de sorte que je m'éloigne du traitement qu'ils reçoivent dans leur oeuvre d'origine, et parfois même que je les insère dans un contexte différent.

pourrait parler d'ambiguïté structurale si, pour rendre compte de l'autre interprétation rendue par la paraphrase "Je trouve malheureux que l'année ait commencé", on reliait l'adverbe "malheureusement" à un composant différent de celui qui autorise la lecture précédente. Or, ce n'est pas le cas. On pourrait dire tout au plus que "malheureusement" est l'adverbe de la phrase, ce qui n'est pas un constituant à proprement parler. En fait, l'adverbe renvoie à l'état psychologique du locuteur qui n'est pas marqué dans l'énoncé. En résumé, l'ambiguïté de cette phrase n'est évidemment pas de nature lexicale. Par définition, elle n'est pas de nature structurale non plus.

Voyons un deuxième exemple: "Tu retournes immédiatement à la maison à quatre heures." Ici encore, il ne peut être question d'ambiguïté lexicale ou structurale car dans les deux cas, le contenu sémantique des éléments lexicaux de la phrase est identique, de même que la relation syntaxique entre les composants. C'est au niveau du but illocutoire qu'il y a ambiguïté. En paraphrasant la phrase de la façon suivante, "Habituellement, tu retournes à la maison à quatre heures, sans tarder.", on lui assigne une interprétation assertive: on décrit un état de choses. Une autre paraphrase pourrait aller dans le sens d'une lecture directive: "Je t'ordonne de retourner immédiatement à la maison à quatre heures. Et ne rouspète pas.". On intime à quelqu'un l'ordre de rentrer à quatre heures, sans faute.

Serait-on en face d'une ambiguïté d'un nouveau genre, qu'on pourrait appeler "ambiguïté pragmatique", car elle rend compte des ambiguïtés fondées sur la "polyvalence" du but illocutoire ou plus généralement, sur la mise en relation d'un composant de la phrase à un élément du contexte situationnel?

Les connecteurs propositionnels

Nous verrons ici qu'une interprétation des connecteurs propositionnels selon les canons de la sémantique purement linguistique qui emprunte ses lois à la logique formelle entre en conflit avec l'interprétation pragmatique des énoncés qu'ils relient. Ce qui ressort de cette discussion, est que l'analyse sémantique juge "anormaux", "contradictaires" ou "illogiques", des énoncés qui sont conventionnellement interprétés comme tout à fait "normaux" en ce sens qu'ils reflètent l'usage courant, en dépit des prescriptions de la logique. En fait, on verra qu'ils ne les défont qu'en apparence et que, ironiquement, ce sont plutôt les énoncés conformes aux lois de la logique qui semblent être moins normaux ou usuels car il ne sont acceptables que si on les encadre d'une situation exceptionnelle ou très particulière.

Selon l'analyse sémantique, l'énoncé "Je pars demain puisque je n'ai plus rien à faire ici" est correct. "Puisque"

est un connecteur exprimant la cause forte³: il sert à relier une proposition décrivant un état de choses, à une autre proposition qui explique la cause de cet état de choses. La première proposition "Je pars demain" annonce effectivement un départ et la seconde "je n'ai plus rien à faire ici" en donne la cause. La sémantique s'acquitte bien de sa tâche, ici: elle décrète que la phrase est acceptable en vertu de ses lois. Son jugement respecte mon jugement intuitif de locuteur.

Il en va de même avec la phrase "Je t'annonce que je pars demain, puisque tu dois tout savoir". La première proposition "Je t'annonce que je pars demain" a pour contenu propositionnel l'annonce d'un départ, et la deuxième, "tu dois tout savoir" introduite aussi par un connecteur de causalité, donne la raison de cette annonce.

Que dire maintenant de la phrase "Je pars demain, puisque tu dois tout savoir" qui peut-être considérée comme une paraphrase de la précédente? Logiquement elle est incorrecte car le contenu propositionnel de la deuxième préposition n'énonce pas la cause du départ comme l'exige "puisque". Pourtant, l'intuition du locuteur trouverait contre nature de rejeter ce type de phrase tout à fait courant et irait probablement jusqu'à la juger plus "normale" que sa paraphrase "Je t'annonce que je pars demain...", qui remplit, pour sa part, les exigences de la sémantique immanente en explicitant le lien de causalité entre les deux propositions. La sémantique pragmatique permet de rendre compte de cette phrase qui n'a rien d'idiosyncratique. On dira que la deuxième proposition se relie de façon causale non pas à la proposition antécédente même, mais au but illocutoire de cette dernière (l'assertion).

Prenons maintenant le connecteur "parce que"⁴ tel qu'il est utilisé dans l'énoncé suivant: "C'est en 1978 qu'il est mort, parce qu'on était en Belgique". Normalement, le séjour du locuteur en Belgique n'aurait pas dû occasionner la mort de la personne en question. Le lien causal est donc fautif. La formulation élaborée de la même idée explicitant le lien logique entre les deux propositions semblerait plus conforme au sens de "parce que":

"Je peux affirmer qu'il est mort en 78, parce que je me souviens qu'il est mort quand nous étions en Belgique.

³Comparativement à parce que qui a une force argumentative plus faible.

⁴Cet usage de "parce que" a été mis en doute lors de ma communication. J'ai appris en cherchant une confirmation de mon interprétation, que J. Moeschler en a fait une étude qui me donne raison, dans un article publié dans les Cahiers de linguistique française, no. 8 (Université de Genève). Je n'ai malheureusement pas été en mesure de consulter personnellement cet article.

C'était en 1978."

Ici encore, on ne transgresse pas les règles de la logique en tant que tel: on ne fait que rendre sous sa forme elliptique un discours dont on omet les éléments d'information qui font partie du bagage de connaissances et assomptions partagé par les interlocuteurs. D'ailleurs, s'il n'en est pas déjà au courant, un auditeur quelconque peut sans grand effort d'imagination déduire de l'énoncé elliptique que le locuteur a fait un séjour en Belgique, en 1978, et que le décès de la personne a coïncidé avec ce séjour en Belgique. D'une part, il saurait reconstituer les contenus non exprimés, d'autre part, il ne lui viendrait même pas à l'idée, sans vouloir être sarcastique, d'interpréter l'énoncé de manière que le séjour en Belgique y soit pour quoique ce soit dans la mort de "il".

Pour finir, la forme elliptique est beaucoup plus probable, (susceptible de se produire) que la forme élaborée. Celle-ci ne sera produite exceptionnellement que si le locuteur tient à fonder son affirmation pour atténuer ses propres doutes ou les doutes d'un interlocuteur. On pourrait expliquer la préférence pour la forme elliptique grâce à la maxime de quantité de Grice: donne suffisamment d'information, (ni trop, ni trop peu).

La contradiction

La logique des langues naturelles ne s'encombre pas des interprétations littérales des énoncés, ce qui fait que des ententes tacites entre locuteurs rendent acceptables des énoncés jugés illogiques en logique formelle, comme on vient de le voir au chapitre des connecteurs propositionnels. Voyons maintenant ce qui se passe quand les énoncés sont contradictoires, comme la réponse à la question dans le dialogue suivant:

"Le dîner est-il prêt?"
-Oui, presque.

"Oui" signifie "oui, il est prêt", et "presque" implique qu'il n'est pas prêt. Comment un dîner peut-il être à la fois prêt et non-prêt? La sémantique ne pourrait pas sanctionner un tel usage. Pourtant, sauf en cas de mauvaise volonté (ou de mauvaise humeur), on ne se formalise pas d'une telle réponse.

Je proposerai comme explication, ici, que "presque" est la réponse logique et appropriée à la question. Pour sa part, "oui" est une réponse appropriée au contexte situationnel qu'on ne peut imaginer que si l'on connaît le rite des repas chez les gens en cause, ou les activités en cours: Dois-je mettre la table bientôt? Faut-il avertir les enfants qu'il est temps de se laver les mains? Ais-je le temps de jouer une autre partie d'échecs?

Pour éviter d'avoir à défaire ce que fait la sémantique--décréter acceptable une phrase qui vient d'être jugée incorrecte, faute d'avoir pris en considération les facteurs situationnels

essentiels, il vaudrait peut-être mieux soumettre l'énoncé à une analyse pragmatique préalable à l'analyse sémantique. C'est le point de vue de Ducrot.

L'interprétation des phrases négatives

Il se présente de nombreux cas dans le discours où la négation n'implique pas nécessairement l'inverse de la phrase affirmative correspondante. L'usage défie de nouveau la logique, car l'interprétation conventionnelle, celle qui remporte le consensus des usagers de la langue, prévaut sur l'interprétation littérale. Mathématiquement parlant, la phrase "Cette place ne coûte pas 10 F" signifie que son prix n'est pas de 10 F: il peut être aussi bien inférieur que supérieur à 10. Rien ne nous autorise à favoriser l'un ou l'autre.

Dans l'usage, en vertu de ce que Ducrot appelle l'effet d'abaissement qu'entraîne la négation, la phrase signifie que la place coûte moins que 10F, si on peut y insérer l'adverbe "même pas": "Cette place ne coûte même pas 10F." Au contraire, l'interprétation supérieure (plus que 10 F.) s'impose si on y insère "au moins": "Cette place coûte au moins 10 F." Le traitement pragmatique de ce type d'énoncé se différencie du traitement purement mathématique dans ce que la prise en considération du contexte ou du co-texte (les énoncés qui précèdent) impose comme nécessaire, soit l'interprétation inférieure, soit la supérieure. C'est seulement dans une situation assez particulière, un jeu de devinette, par exemple, ou un problème de mathématiques, que "La place ne coûte pas 10 F." sera interprété au sens littéral: le prix est différent de 10 F.

On remarque un phénomène semblable avec la négation du comparatif d'égalité. Sauf si on joue sur les mots, "Jacques n'est pas aussi grand que Paul" implique que Jacques est plus petit que Paul. L'interprétation inférieure est la plus naturelle. L'interprétation supérieure, qui en toute logique devrait être tout aussi probable, demande une explication: "Jacques n'est pas aussi grand que Paul; il est plus grand que lui." Pour ce qui est de l'idée que les deux garçons sont de taille différente, on l'exprimerait de façon différente, probablement en joignant les deux sujets: "Jacques et Paul ne sont pas aussi grands (l'un que l'autre)" ou encore "Jacques et Paul ne sont pas de la même grandeur". J'introduis ici un facteur syntaxique, ce qui nous amène au dernier domaine que je me suis proposé d'aborder.

La variation linguistique

En vertu du principe de l'économie du langage, il ne devrait pas y avoir de synonymie parfaite dans la langue, pas plus que deux phrases ne peuvent être des paraphrases parfaites l'une de l'autre. Toute variante devrait avoir une fonction distinctive quelconque. S'il est vrai, comme on le soutient en grammaire

généralive, que les variantes syntaxiques qui sont le résultat de transformations de substitution, de déplacement, de topicalisation ou autre n'entraînent pas de changement de sens, on s'explique mal l'existence de tant de structures alternatives qui complexifient et encombrant inutilement le système linguistique. La pragmatique linguistique, au sens large du terme, nous sera utile pour justifier la fonction de la variation linguistique. De plus, elle devrait être en mesure de fournir les règles qui définissent les conditions orientant le choix des utilisateurs de la langue lorsque s'offrent plusieurs formes semblables, mais "légèrement" différentes.

Suite à l'application de la règle de substitution, le contenu de l'énoncé "Il viendra car il me l'a dit" est jugé équivalent à "Il viendra puisqu'il me l'a dit". Pourquoi avoir deux connecteurs de causalité différents, si "car" et "puisque" rendent une signification identique? Les deux énoncés ont effectivement le même sens si on s'arrête à l'analyse du contenu propositionnel des deux énoncés: on a pour référent, la personne désignée par le déictique, "il", et pour prédicat, la promesse de venir. Pourtant, le sens global de l'énoncé n'est pas le même dans les deux cas: "puisque" a une plus grande force de conviction que "car". La substitution n'est pas neutre. Si le sens littéral de l'énoncé reste le même, son sens global est différent. La substitution du connecteur a un effet sur son sens pragmatique: le deuxième énoncé évoque des croyances différentes ou plus fortes quant à l'intégrité de la personne en cause.

Dans le prochain exemple, les syntagmes nominaux en position d'objet seront soumis à une opération de permutation. "Ces mesures bénéficieront aux patrons autant qu'aux employés" deviendra: "Ces mesures bénéficieront aux employés autant qu'aux patrons." Le sens est-il vraiment intact? Voyons ce qui se passe si on attribue ces deux énoncés à un représentant du gouvernement qui prépare des arguments en faveur d'un projet de loi qu'il veut faire adopter. Quelle phrase se destine aux gens des milieux des affaires? Laquelle se destine aux syndicats ouvriers? Il revient à la syntaxe de nous éclairer sur la question de l'ordre des mots et constituants des phrases: cette dernière ne peut se passer du contexte pour expliquer la différence de signification qu'entraîne la permutation. Le changement de destinataire, dans le présent exemple.

On pourrait ajouter plusieurs exemples de la nécessité en grammaire de prendre en considération les paramètres non linguistiques et situationnels pour répondre d'une façon satisfaisante et fidèle à l'usage accepté dans les différents registres de la langue. Je pense à l'explication de la concordance des temps dépendant fortement des notions de temps d'énonciation et temps du procès, à l'utilisation des modes dépendant des intentions de communication et des croyances des locuteurs, au choix des temps de verbe en fonction du type de discours ou du genre, au discours rapporté dont les déictiques ne peuvent se passer d'une référence explicite au temps

d'énonciation, à la localisation spatiale des locuteurs, etc. Ces faits grammaticaux n'ont pas tant affaire à des variations linguistiques plus ou moins libres ou stylistiques, comme on les qualifie en linguistique⁷, qu'avec des choix déterminants à faire sur le plan du sens, parmi des formes distinctes: présent, passé composé, imparfait, ou passé surcomposé? conditionnel, subjonctif ou indicatif? passé simple, passé composé ou présent (historique)? hier ou la veille; il a dit de revenir ou de retourner? "Prends la gauche. Il a dit de tourner à droite à la lumière".

En conclusion, tout semble indiquer qu'une analyse sémantique fondée exclusivement sur le contenu propositionnel des énoncés, indépendante des paramètres non linguistiques, ne peut rendre compte de l'interprétation réelle de "toutes les phrases grammaticales et seulement d'elles". Elle doit se doubler d'une composante pragmatique qui permet de raccrocher aux divers éléments du contexte situationnel énumérés au début de cet article, les faits de langue qui s'expliquent mal sinon, ou qui vont à contre courant de l'intuition et de l'usage en "langage ordinaire". Mais est-ce la pragmatique qui est la doublure?

⁷On entend souvent par là des variations dialectales ou sociologiques.

RÉFÉRENCES

- ANSCOMBRE, J.-C., et O. DUCROT. L'argumentation dans la langue. Bruxelles, Pierre Mardaga Ed., Philosophie et langage, 1983, 184p.
- BERRENDONNER, A. éléments de pragmatique linguistique. Paris, Minuit, 1980, 247p.
- BROWN, G. et G. YULE. Discourse analysis. Cambridge, Cambridge University Press, 1983. 288p.
- CERVONI, J. L'énonciation. Paris, Presses Universitaires de France, linguistique nouvelle, 1987, 127p.
- DUCROT, O., et al. Les mots du discours. Paris, Les éditions de minuit, 1980, 241p.
- vanDIJK, Teun A. Studies in the Pragmatics of Discourse. The Hague, Paris, New York, Mouton, 1981, 331p.
- ELUERD, R. La pragmatique linguistique. Paris, Nathan, 1985, 227p.
- FUCHS, C. et A.-M. LÉONARD Vers une théorie des aspects : Les systèmes du français et de l'anglais. Paris: Mouton / Ecole des hautes études en sciences sociales, 1979, 399p.
- MAINGUENEAU, Dominique. Initiation aux méthode de l'analyse du discours. Problèmes et perspectives. Paris, Hachette Université, 1976, 191p.
- Approche de l'énonciation en linguistique française. Embrayeurs, "Temps", Discours rapporté. Paris, Hachette Université, 1981, 128p.
- MOESCHLER, J. Argumentation et conversation. éléments pour une analyse pragmatique du discours. Paris, Hatier-Crédif, 1985, 203p.
- RECANATI, F. Les énoncés performatifs. Paris, Minuit, 1981, 287p.
- ROULET, E. et al. L'articulation du discours en français contemporain. Berne, Lang, 1985, 222p.
- SEARLE, J.R. Expression and Meaning. Cambridge, Cambridge University Press, 1979.
- Speech Acts. An Essay in the Philosophy of Language. Cambridge, Cambridge University Press, 1969.

SEARLE, J.R., F. Kiefer and M. Bierwisch (eds.) Speech Acts Theory and Pragmatics. Dordrecht, D. Reidel Publishing Company, 1980.

PERSONAL NICKNAMES IN CAPE BRETON: A PRELIMINARY STUDY

William Davey and Richard MacKinnon

University College of Cape Breton

ABSTRACT

While the use of personal nicknames is a widespread characteristic found in many languages, nicknames and nicknaming practices are particularly prevalent in the Cape Breton region. This paper considers the main practices of name creation in Cape Breton, classifies these names according to the phonetic features and according to the social genesis for these nicknames, and concludes with a brief discussion of some of the social functions for nicknaming.

Nicknames are a pervasive feature of English and probably of language in general.¹ In English, political leaders have always been given nicknames, at times complimentary like Alfred the Great and at times derisive like those given to some of the Viking rulers who led invading armies into England, Ivan the Boneless, Eric Bloodaxe, and Harold Bluetooth. Even monarchs who have long been dead have new names attached to their memory; combining history and modern technology, a London woman recently described Henry VIII as the Wife Dispatcher. The British Press and its readers continue to delight in using nicknames for political leaders. Because of former President Jimmy Carter's business interests in Georgia, he was known in England as Peanuts, and of course Prime Minister Thatcher has attracted many epithets to replace her legal name. When she first came to power, she was called the Grocer's Daughter (because she succeeded Edward Heath who had business interests in the food industry); she is now known as the Iron Lady. This list might go on to include two other groups that are notorious for generating nicknames--professional athletes and teachers--but then we might never arrive at the subject of the paper, personal nicknames in Cape Breton, and in particular the naming practices, a preliminary classification of the nicknames, and the social importance of the names.

Before considering these names, however, two disclaimers and a definition are needed. While some of the names are unique to the area, such as Biscuit Foot MacKinnon, other names like the Red MacDonalds and Joe Priest are as easily found in Cape Breton as they are in any place where red headed MacDonalds live or where a priest has a caretaker named Joe. Secondly, one cannot claim that nicknames are more

numerous in Cape Breton than in other areas or cultures. There is no way of supporting such a claim. At the same time, however, evidence indicates that the practice of nicknaming is a lively and important oral tradition in Cape Breton that reflects the cultural values and local history of the various communities.

The definition of the word nickname is more difficult than it would first appear. The dictionaries published by Gage and Funk and Wagnalls define the word as an additional name and contrast it to the "actual" or "proper" name of a person, place or thing. This distinction, however, trivializes the importance of the nickname as in many communities the nickname is the proper or actual name: it is the name which identifies the bearer within the community more readily than the so-called proper name. Similarly, looking at the etymology of the word also leads to complications. As Jan Jonsjo notes in his study of Middle English nicknames, "Etymologically OE ekenama (OE ecan + OE nama) is synonymous with ME surname (OF sur + OE nama) and both terms mean 'additional name', i.e. a name added to the name (the Christian name) that a person was already known by" (1979:11). Historically, then, it is difficult to distinguish the nickname from the surname as both were originally an addition to the person's given or Christian name. Perhaps, what might suffice here, then, is a descriptive definition provided by Eric Partridge:

A nickname is not, as some would-be wit has suggested, a name bestowed in the nick of time, but an additional name, an 'also' name, an eke-name; late Middle English nekename. To the sense 'additional' we have to subjoin the derivative, 'substituted', especially if bestowed in ridicule or irony. (in Noble 1976:ix)

This broad definition avoids the false contrast between proper and improper names and accounts for the additional nicknames, like Allan Big Hughie, and for names that are substituted like the Cowhooks for the Kamazel family in Glace Bay.

There are several conventions or naming practices followed in the formation of Cape Breton nicknames. An important, and perhaps obvious, feature of nicknaming practices is that nicknames survive in an oral tradition. Occasionally the names appear in print, but usually they are known locally and are kept alive by word of mouth. There are at least two consequences of this. First, because of their oral nature nicknames are subject to the strengths and weaknesses of the human memory. As occupations change and generations die, names are lost, and it becomes impossible to answer statistical questions about the prevalence of nicknames one hundred years ago or to define the exact origin or meaning of certain names. An associated characteristic of oral circulation is that several versions of even a current nickname may exist as its origin may be remembered differently by various people. A second consequence of their oral nature is that the survival of a certain nickname depends on its phonetic qualities, but more detailed consideration of this factor is found in the following classification.

Another feature of nicknames in Cape Breton is that many are familial and traditional. Consequently, they are often passed from one generation to the next, and occasionally to a third generation, although other nicknames are, of course, short lived. For example, in Ingonish the son of Big Hughie is called Allan Big Hughie, both of whom were known and respected for their strength. Similarly, as Philip Baron, the son of Isaac, grew up, he inherited his father's Christian name and became Philly Isaac. Such compound names are common: Allan Paulie, Willie Duncan and his brother Jimmy Duncan. A man, known for farming mink, is called Johnny Mink; his family are called the Minks.

As well as being familial and traditional, nicknames are commonly--but certainly not always--patrilineal. For example, three generations ago the community of Black Point called Angus MacKinnon Big Angus; his son Derrick later became Derrick Big Angus; in the third generation Derrick's two sons are known as Philip Big Angus and Johnny Big Angus, taking the grandfather's name rather than their father's. Similarly, when a woman marries, she is often known by a compound name consisting of her own Christian name and her husband's Christian name or his nickname. Thus, Aggie Tom identifies the Agnes who married Tom, and Rita Gussy designates the Rita who married Gussy MacNeil. While the nicknames are usually patrilineal, occasionally the woman's name is attached to her son's Christian name. Lizzy MacKinnon's son is called Simon Lizzie, and Tommy Peggy MacDonald refers to Thomas, son of Peggy. In general, the first name of the compound identifies the individual and the second reveals the family relationship--similar to the way that last names are or used to be passed from one generation to the next.

Because of the traditional nature of these names, the nickname often outlives or fails to describe the social reality that generated it. In Dominion a family is widely known as the Bore Hole MacDonalds because two generations ago, the grandfather bored holes in the coal mines. The name persists although none of the present generation bores holes. Similarly, because Joe Doucette has a lame leg, he is called Joe Peg, and his family--all of whom have healthy legs--have inherited the nickname Peg: for instance, his wife is Mary Peg. Although I do not know how common this is, the compound names of a married woman may also lag behind the changes made in spouses. Twenty-five years after Mary Dan R. became the widow of Dan R. MacDonald, and even after she remarried, she is still referred to as Mary Dan R.

With these naming practices in mind, it is now possible to classify these nicknames according to the factor or factors that generated them. In their study of school-age children in England, Morgan, O'Neill and Harre point out:

A fundamental distinction in all naming systems is between internal methods of formation where a name is generated by some feature of language, such as alliteration or rhyming, and external methods of formation where matters of history, appearance, family relationships, local culture, and so on are involved in the genesis of the name. (1979:37)

This fundamental distinction between names generated by features of language and those generated by external or social factors provides a useful starting point for analysis. Within these two general classes of nicknames, Morgan, O'Neill, and Harre (1979:35-45) discuss several features that are also found in the nicknames common in Cape Breton.

Since nicknames exist primarily in an oral tradition, one would expect to find that phonetic elements foster the survival of many of these names. The most frequent phonetic feature is the traditional -y/ie suffix. Instead of Big Dan or Tom Cod, the two names have the partially stressed tense or slack i and are Big Danny and Tommy Cod. This suffix is found on most Christian names. Examples abound: Allan Paulie, Cassie Paulie, Tommy Peggy, Big Hughie, Big Johnny, and Charlie Beaver. Similarly, the added or substituted names also frequently end with this suffix: Birdy, Scratchy, Sharky, Sporty Peter and Mossy Face. Although Morgan et al. (1979:41) found suffixes like -bo, -kin, and -bug popular among school age children, we found only one such suffix for a man called Johnnikin, who apparently received the name as a child, because as an adult he is known for his toughness.

Alliteration is another common feature of these nicknames. For example, there are names like Dynamite Danny, Bully Brown, Beer Bottle Corbett, Piss Pot Mary, and Billy the Brat. In addition, within a family there may be a number of alliterating names. In Glace Bay one family had members call Booboo, Boogie and Butchy, and in Bay St. Lawrence a group of Buchanans are known as Billy Buck, Boozer Buck, and Bibi Buck. Whether it is coincidence or not, most of the examples of alliteration begin with stops, with b, p and d being the most common.

Another class of nicknames is generated from a childhood mispronunciation of a word. For instance, one man widely known as Bucko or Buck, received this name because as a child he mispronounced the name of his father's fishing boat, the Buccaroo. Similarly, a family of MacKinnons are known as the Boochers because the father as a child mispronounced the word butcher. The nickname was apparently reinforced because the child looked like a butcher who visited the community. As an adult he is called Boocher and his wife is Mary Boocher.

Other nicknames are generated from contractions of or substitutions for longer names. Accordingly, names like MacDonald are reduced to Mack and Buchanan to Buck. In the Italian community in Industrial Cape Breton, a man called Calisthanus was called Cal, and Cassamiro was reduced to Miro. Many of the European and long names were replaced by substituted nicknames: a Mr. Calavisortis was called Nick the Greek, and a man named Szerwonka was called Bubble Gum, partially because he chewed bubble gum in the coal pit instead of tobacco, but partially, I expect, because the name may have been hard to pronounce.

Phonetic derivatives are responsible for some nicknames. One man is known as E-Boy because as he heaved and pulled the nets, he would say "Heave Boy." Another man who has an habitual stutter is called

Putter. Occasionally, names rhyme--Carl Snarl and Jake the Snake--but these belong to boys aged seven and twelve in contrast to the other names in this study which belong to adults.

Finally, when the nicknames are considered in a family grouping, the result is often more lyrical, and the phonetic similarity is more evident than when the names are considered individually. In a sense, when considered together some of these names have the quality of oral formulaic. For example, there is little to suggest phonetic similarity in the nickname Joey Peg, but there is when his family is described as Joey Peg, Mary Peg, Eddy Peg, Teddy Peg and Granny Peg. Using formal names, one might say that Marcella MacLellan is married to Archie MacKinnon. Locally, it would be stated more lyrically as Micey is married to Archie Gookin. The phonetic similarity is also seen in the nicknames of children in a Glace Bay family: Googie and Boogie, a sister named Booboo, and a cousin called Butchy. In part, at least, phonetic similarity and near rhyme seem to generate these names.

Although one might expect phonetic or internal features to play more prominent role in these nicknames, especially given their oral nature, a partial explanation for this lack is suggested by Morgan, O'Neill and Harre's study of students in junior and senior high school. Citing a study by Peevers and Secord (1974) and their own work, they conclude that as students grow older they depend more on physical or social aspects to provide nicknames rather than the free word play that is characteristic of younger children (1979:40-41). This tendency to rely more on sense than sound is also true of nicknames in Cape Breton, as the largest general class of nicknames depends on external or social features. They are generated by various factors: physical characteristics, habitual actions, events of local importance, character traits, and occupations. Closely related to these are the descriptive nicknames that are given because of humour and popular culture. At times more than one cause may generate one nickname, and consequently some nicknames are found in more than one class. For example, the nickname Livers originated because of an event and habitual behaviour: this man was once caught stealing cod livers, but the name was reinforced because he was an habitual thief.

Within this broad class of nicknames, the largest group is that referring to physical qualities of a person. Since physical size and strength are valued in rural and Industrial Cape Breton, adjectives like big and little, tall and tiny appear frequently in nicknames. In addition to these common names for size, Hunk and Ox indicate large people in contrast to those called Stump, Bump, Splinter and Pancake. Adjectives referring to size also distinguish two or more people with similar names. A generation ago, Big and Little identified the two Carlos who worked at the same coal mine in Dominion, and at the steel plant, Big Jack Campbell, the 6'3" security officer, was distinguished from Little Jack Campbell, the shorter office worker. Where a surname such as MacDonald is common, nicknames like the Red MacDonalds distinguish that family from the Blue MacDonalds (a family well known in Glace Bay for its skill in sports). In Ingonish, three men in their thirties have the name Kenny (two of whom have the same last name);

they are known as Kenny Turk, Kenny Mugs, and Kenny Auger because of a dark complexion, large ears, and a long neck, respectively. A fourth Kenny who lives just outside of Ingonish is Lame Kenny from the Creek. The two Kims in the area are called Dark Kim and Light Kim; the two Lisas are Black Lisa and White Lisa because one is brunette and the other is blonde. Thus, physical appearance is an important means of generating nicknames, but the need to identify and distinguish people seems to be an important factor in the genesis of these names too.

Others receive their nicknames because of habitual actions. A miner from Dominion who habitually carried sugar cookies in his lunch was called Sugar Cookie Smith. Dan the Dancer (O'Handley) was known as a dapper dresser and for his habit of dancing for money during the Depression. And a man who repeatedly sat on a pickle barrel in the Company Store was dubbed Pickle Arse MacLean and his family became known as the Pickle Arse MacLeans. Spider and Sammy the Flea are nicknames of two men known to move quickly on the ice flows, and Dynamite Dan earned his name by breaking dynamite boxes with his bare hands as a sign of his strength. Occasionally, the nicknames given in childhood because of habitual actions last longer than the habit itself. Eric MacDonald from New Aberdeen is still called Scratchy even though he no longer habitually scratches. A young boy who used to hide in a wood box is still called Billy Wood Box now that he is an adult, and Charlie Beaver bears his name because as a child he liked to chew sticks. Little Hell, a man with teenage children, received his name when misbehaving as child.

Other nicknames are formed because of some event that is historically important or unusual. For example, when a group of strikers raided the Company Store in 1925, a man named MacKinnon was injured when a box of biscuits fell on his foot. Thereafter, he was called Biscuit Foot MacKinnon. Another well-known nickname also comes from the practices of the Company Store. Before the miners received their pay, the Company Store would deduct money from the workers' wages to cover the bills owed to the store. When Johnny MacDonald collected the small pay left after the deductions (two cents according to one informant), he sarcastically boasted about his big pay. He is known as Big Pay Johnny and his family as the Big Pay MacDonalds. Other nicknames are created from unusual events rather than those of interest to local historians. One man is called Turkey because he once stole a turkey from his mother-in-law. An Italian, Tony Barro, achieved his nickname Tony Vin from his habit of selling his homemade wine on Sunday afternoons, but his lasting fame was assured by an incident well known locally. Having been served a new batch of wine made from unknown berries, his customers were stricken with diarrhea. With only one toilet on the premises, the afflicted drinkers retreated to the trees and bushes in the yard to seek relief. The informant explained that this story is often retold and just as often embellished in the retelling.

Character traits or quirks of personality also foster nicknames. One man was called the Silver Fox partly because of his white hair and partly because he would report infractions of fellow workers to his

brother, who worked for the administration of the Seaboard Power Plant. Billy the Brat, an engineer for Devco, received his name because of his characteristic arrogance, and a Leo received this nickname because of his noisy, aggressive behavior. A man called Two Dans received his name because of his "two faced" character.

In Industrial Cape Breton, nicknames associated with occupations are also common, especially those connected with the coal mines and the steel plant. One mining family is known as Twelve-to-Eight because the husband regularly worked this shift. Two MacDonald families in Glace Bay are identified as the Bore Holes and the Bevellor MacDonalds because of the respective occupations in an earlier generation. The family known as the Gobs probably received this name because of a father or grandfather who worked in the gob, a dirty and damp place within the mine where the coal was collected. Jack Hammer refers to Joe MacKenzie, and John Klinker MacMillan pulled the klinkers (pieces of fused coal) from the furnace used to generate steam power. Two of the Joe MacNeils from Dominion are called Joe Priest (a caretaker at Immaculate Conception Church) and Radio Joe (a steel worker who repaired radios). Jimmy the Barber is another well-known name in Glace Bay, better known by his nickname (according to one informant) than by his official name, Jim MacDonald.

Geographic nicknames indicate either a place of origin or a place visited for several years. Danny Plaster designates the Dan who comes from northern Cape Breton where gypsum was mined for plaster. Smokey Joe refers to Joe McLeod who lives at the base of Cape Smokey. Yankie Dan is a name used in Industrial Cape Breton and in the Ingonish area for men from the United States. And Montana Dan identifies the Dan who worked in Montana as a shepherd for several years before returning to Cape Breton.

Another class of nicknames are those generated because of humour. Occasionally, the humour depends on irony. Hairy John describes the balding man, and Tiny Power describes a man who is six feet tall. Other humorous nicknames seize upon a physical or personality trait to ridicule. Cassie Skillet is a thin woman, the Red Hen describes a short woman with red hair, Leo Pancake and the Pancake family are all short, Bump Donovan is the smallest member of a family of large people, and Spider Jim wore glasses that reminded people of a spider. Other humorous names emphasize disreputable characters: Sharky Campbell (described by one informant as a "wheeler dealer"), Eco Bis (bis is Italian for snake), Slick Jim, Turkey George, and Livers. Other names depend on vulgar language for their humour: Piss Pot Mary, Flat Assed (the smallest of the Pancake family), Pickle Arse, and probably many more that informants were too well mannered or embarrassed to mention. Other humorous nicknames depend on the incongruous sounds for humour such as Alec the Boo MacDonald and his family the Boo MacDonalds, Bozo MacNeill, and the group of children called Boogie, Googie, and Booboo.

One small group of nicknames have their genesis in what might be called popular culture as these names are borrowed from a well-known

person, a character on a television program, or a famous event. Names like Ghandi, Squiggy (after Squigman on Laverne and Shirley), and Sputnik (a girl born in the year when the spacecraft was launched) all attest to this cultural influence.

Nicknames in Cape Breton fulfill several social functions within the community. The most obvious of these is for identification. The frequent occurrence of certain surnames among the Highland Scot immigrants and the custom of naming a child after a relative are two factors which encourage the use of additional names to distinguish one person or family from another with a similar name (Creighton, 1972:71).² As mentioned above, when two or more individuals have a similar name in the same community or in the same place of work, nicknames occur frequently. Short Willie and Long Willie identify the two Willies in Ingonish as do the epithets Light and Dark to designate the two Kims.

Occasionally members of the same family have the same Christian name. Reporting on the nicknames used in Port Hood area during the 1960's, Alec Laidlaw states:

Many of the Cape Bretoners have large families, very often eight or ten children, and sometimes the same name was used twice, perhaps for lack of imagination, or respect to some relative. Thus we have such names as Big Sandy and Little Sandy, Old Donald and Young Donald, or Brown Jack and Black Jack after the colour of their eyes. (in Creighton 1962:72)

Two informants from the Ingonish area reported a similar pattern there. Black Allan and Red Allan distinguished the two brothers of one family, and Big Johnny and Little Johnny identify the two half-brothers of another family.

Another important function of nicknames is social control. Many of the derisive nicknames stigmatize the bearers of the names for some behaviour of which the community disapproves. Derogatory names such as Livers, Slick Jim, Jimmy Skunk, Sharky, Bully Brown, and the Silver Fox clearly criticize those engaged in criminal or antisocial behavior. At the same time, however, it is difficult to generalize about what names are derisive as people react differently to their nicknames. Allan Big Hughie reputedly did not mind being call Ox, but another family called the Oxes resent the name. Boozer is usually seen as insulting, but it is a source of pride in one family as it was given when the person was a child. As mentioned above, the nickname Spider is valued by one man as it refers to his speed on the ice, but the same name is insulting to another person as it refers to his appearance when wearing glasses. As with most names, the context in which the nickname is applied determines its meaning and the reaction to it.

One final importance of these names is to preserve the local values, culture, and history of a community. As indicated above, strength is admired and consequently reflected in the many epithets like Big, Tall, Long, Hunk and Ox. Names like Tommy Cod and Paul Fish,

Gob and Bore Hole attest to two of Cape Breton's major industries. Big Pay MacDonald, Biscuit Foot MacKinnon and Pickle Arse MacLean all record the importance of the Company Store in Industrial Cape Breton and to some extent the animosity between managers and workers. Nicknames like Ghandi and Sputnik indicate an interest in people and events of international importance.

In conclusion, the naming practices, the diverse classification, and the social functions of these names indicate that nicknames are a lively and important tradition in Cape Breton. This study is entitled preliminary as it does not represent each area of Cape Breton, nor does it exhaustively analyze any one locale. The five informants used as the source for this study come from Industrial Cape Breton and the Ingonish area;³ the two most important written sources report on Port Hood (Creighton 1962) and the Industrial Area (McCawley 1936). More research is needed on the nicknames in other regions of the island, on occupational nicknames (fishing, farming and the lumber industry) and on certain groups such as the Acadians and Gaelic speakers.

FOOTNOTES

¹ The MLA Bibliography contains articles discussing nicknames in Russian, Portugese, Greek, German, French, Scottish Gaelic, Spanish, Dutch, Czech, and Serbo-Croatian.

² In conversation, Prof. A. M. Kinloch mentioned that the practice of giving the same name to members of a large family also occurs in some areas of Scotland. Studies of Amish nicknames indicate a parallel situation where both first and second names recur frequently, and nicknames are needed to identify individuals and families as authors such as Elmer Smith (1968:105-10) point out.

³ I am grateful to the following people who generously volunteered their time to be informants for this study: Terry Campbell, Redmond Curtis, George Hussey (who provided nicknames from Meat Cove to South Ingonish), Brenda MacKinnon, and Lino Polegato.

REFERENCES

- 1977. 'Acadiennes de Chéticamp, St. Joseph Du Moine et Magre'. Généalogie Des Familles. Unpublished Paper Available in the Beaton Institute.
- Allen, Irving Lewis. 1983. The Language of Ethnic Conflict: Social Organization and Lexical Cultures. New York: Columbia U P.
- Beaton, Elizabeth. 1974. 'Nicknames'. Unpublished Paper Available in the Beaton Institute.
- Brandon, Elizabeth. 1964. 'Nicknames'. Buying the Wind: Regional

- Folklore in the United States. Ed. Richard Dorson. Chicago: U Chicago P. 272-73.
- Creighton, Helen. 1962. `Cape Breton Nicknames`. Folklore in Action. Ed. Horace Beck. Philadelphia: American Folklore Society. 71-76.
- Jonsjo, Jan. 1979. Studies on Middle English Nicknames. Eds. C. Schar and Jan Svartvik. Lund: Gleerup.
- MacDonald, David. Oct. 1980. `Nova Scotia's wacky nicknames`. Reader's Digest. 13-14.
- MacPhee, Russell. Date Unknown. `Sydney Mines, Cape Breton nicknames`. Unpublished Poem Available at the Beaton Institute.
- McCawley, Stuart. 13 Oct. 1936. `Cape Breton tales`. Sydney Post-Record. 4 and 7.
- McCrum, Robert, William Cran, and Robert MacNeil. 1986. The Story of English. New York: Viking.
- Morgan, Jane, Christopher O'Neill, and Rom Harre. 1979. Nicknames: The Origins and Social Consequences. London: Routledge and Kegan Paul.
- Noble, Vernon. 1976. Nicknames Past and Present. Foreword by Eric Partridge. London: Hamilton.
- Peevers, B. H. and P. F. Secord. 1974. `The development and attribution of person concepts`. Understanding Other Persons. Ed. T. Mischel. Oxford: Blackwell. 117-42.
- Rees, Nigel and Vernon Noble. 1985. A Who's Who of Nicknames. London: Allen and Unwin.
- Smith, Elmer L. 1968. `Amish names`. Names. 16. 105-10.
- Urdang, Laurence. 1979. Twentieth Century American Nicknames. Compiled by Walter Kidney and George Kohn. Foreword by Leslie Alan Dunkling. New York: Wilson Company.

Multidimensional Scaling as a Dialectometrical Technique
Sheila Embleton
York University

ABSTRACT

Dialectometry is the study of quantitative measures of distance between dialects. Any dialectometrical technique must deal with three issues: how to construct a distance measure, what to do with the resulting numbers, and how to interpret the results. The first is relatively independent of the technique used and will not be discussed here; the second and third are intimately bound to the technique used. Two of several existing techniques involving maps (those of Séguy and Goebel) are presented as background. A new method, using maps produced by multidimensional scaling, is explained, showing how the traditional notion of isogloss bundle appears and how the maps are interpreted. The paper concludes with an exemplification of the technique on data from Orton and Wright 1974.

Dialectometry is the study of quantitative measures of distance between dialects. It is the "application of the principles of numerical taxonomy to the analysis of dialect data" (Schneider 1984:314), and "aims at the recognition of patterns by means of numerical classification" (Goebel 1984:iii). As such, it goes beyond, for example, the simple use of a computer to draw dialect maps, to the real use of mathematical/statistical methods in classification and analysis. Dialectometry has the usual advantages of mathematical techniques (e.g., "objectivity", speed, ability to handle large volumes of data) as well as the usual disadvantages of mathematical techniques (e.g., loss of detail when dealing with aggregated data); it is intended to supplement/complement more traditional methods in dialectology, not to replace them.

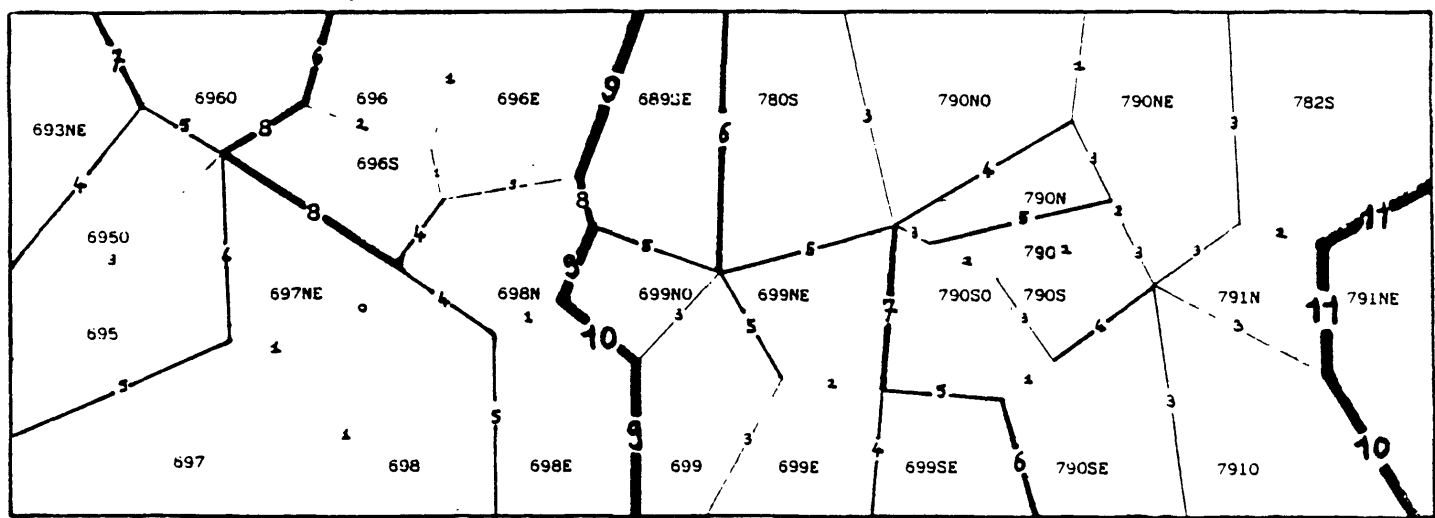
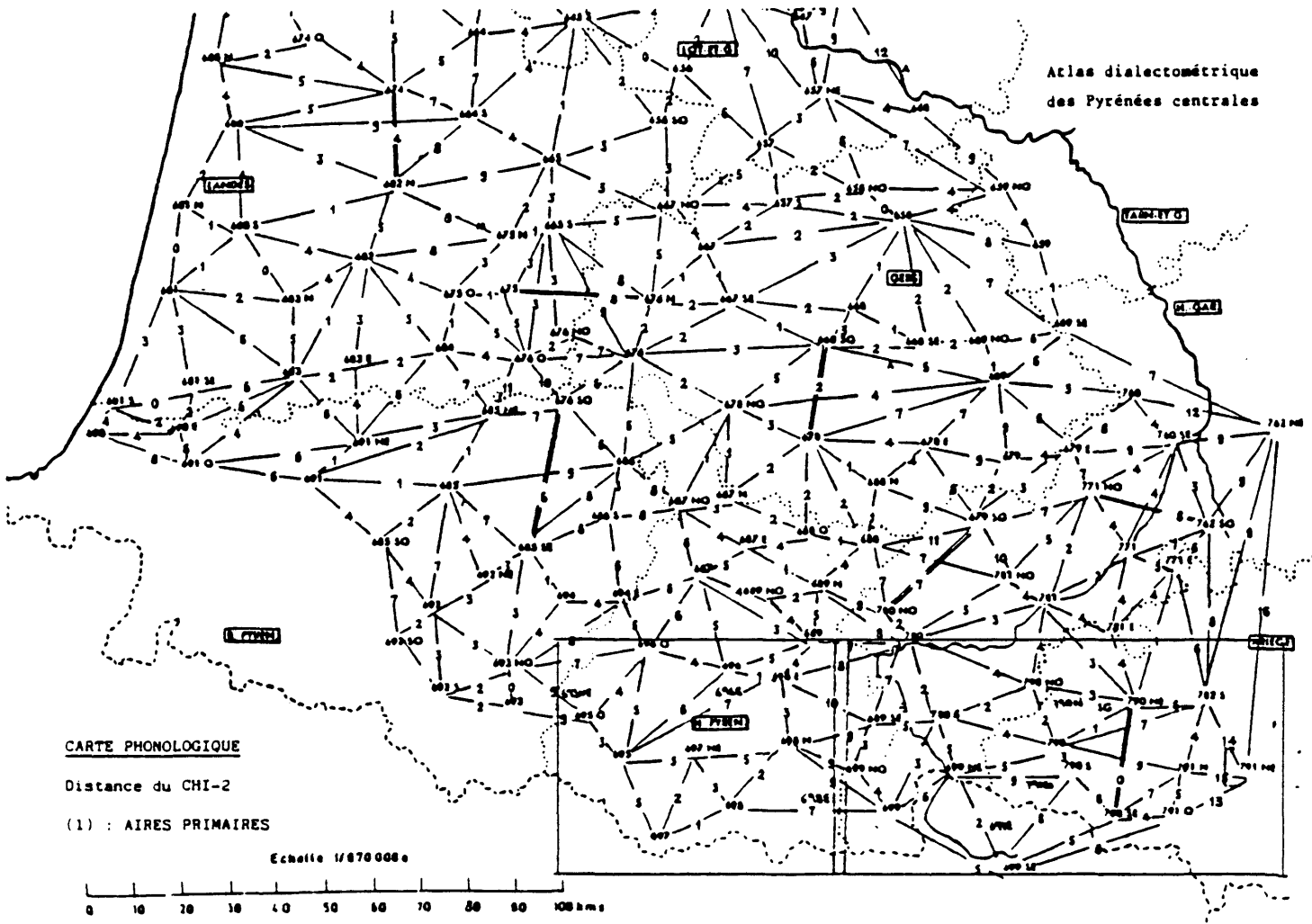
Any dialectometrical technique must deal with three issues: how to construct the distance measure (D), what to do with the resulting numbers, and how to interpret the results. The first of

these is relatively independent of the technique used and will not be discussed here; its neglect here though should not be interpreted as meaning that its construction is easy. Indeed, there are many non-trivial problems associated with its construction, which are in essence the same problems (e.g., achieving statistical independence of the component features of the measure) as those encountered in the construction of comparable measures in the questions of classification arising in historical linguistics; see Embleton 1986 for a discussion of some of these pitfalls. There are fairly standard methods in use both in historical linguistics and in dialectometry; one possible refinement appropriate to dialectological application is discussed in Embleton 1987. The second and third issues are intimately bound to the technique used. There are at least seven dialectometrical methods involving visual representation of D , but only three will be discussed here: Séguy's method of simply writing the value of D at an appropriate point on a map, Goebel's choroplethic maps using different colour intensities to represent different magnitudes of D , and a new method using maps produced by multidimensional scaling.

Jean Séguy's method is historically the first (and mathematically the least sophisticated) of the three methods to be discussed here, originating in the early 1970s in work on the various French regional dialect atlases. The method, which continues to be used by what might be dubbed "the French school of dialectometry" (centred on Toulouse and consisting of former associates and pupils of the late Jean Séguy, such as Jean-Louis Fossat, Henri Guiter, and Dennis Philps), consists of writing the value of D (for each pair of locales investigated) at an appropriate point on the map, usually on a line joining the two locales in question, as the two sample maps (Maps 1 and 2) taken from Philps 1984 show.

If we should want, for example, to locate the position of an "isogloss bundle" on a map such as Map 1, we proceed as follows. Two locales separated by an isogloss bundle would be expected to have larger values of D than two locales not separated by an isogloss bundle. Thus, if we examine the map for large values of D , we will be able to establish the location of an isogloss bundle. As the reader can easily ascertain by examining sample Map 1, this is not an easy task; there is an isogloss bundle in the southeastern part of the map, shown by the thick line in Map 2 (Map 2 is simply an enlargement of the relevant portion of Map 1). The maps resulting from this technique do not integrate the information in an immediate and

Map 1

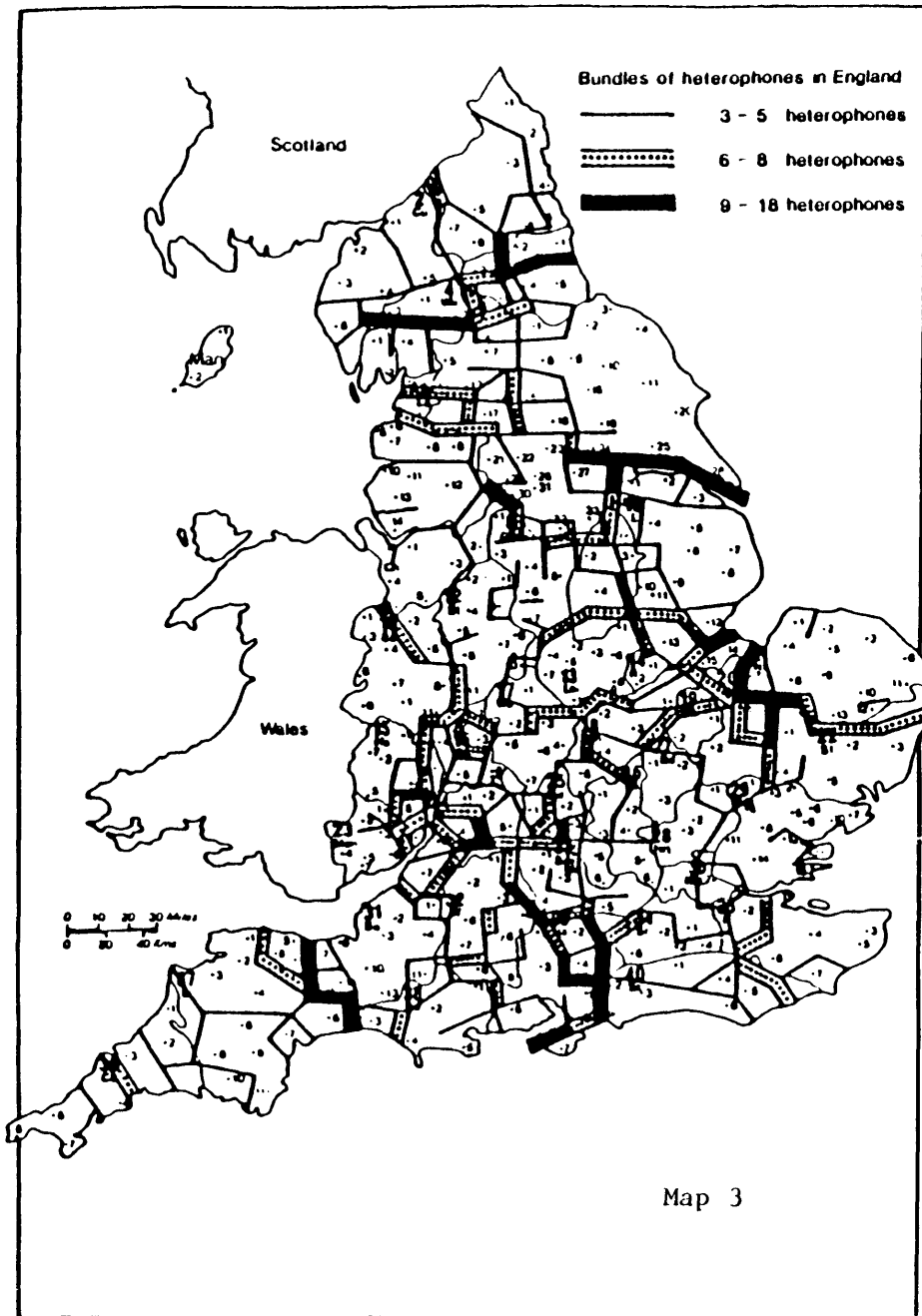


Map 2

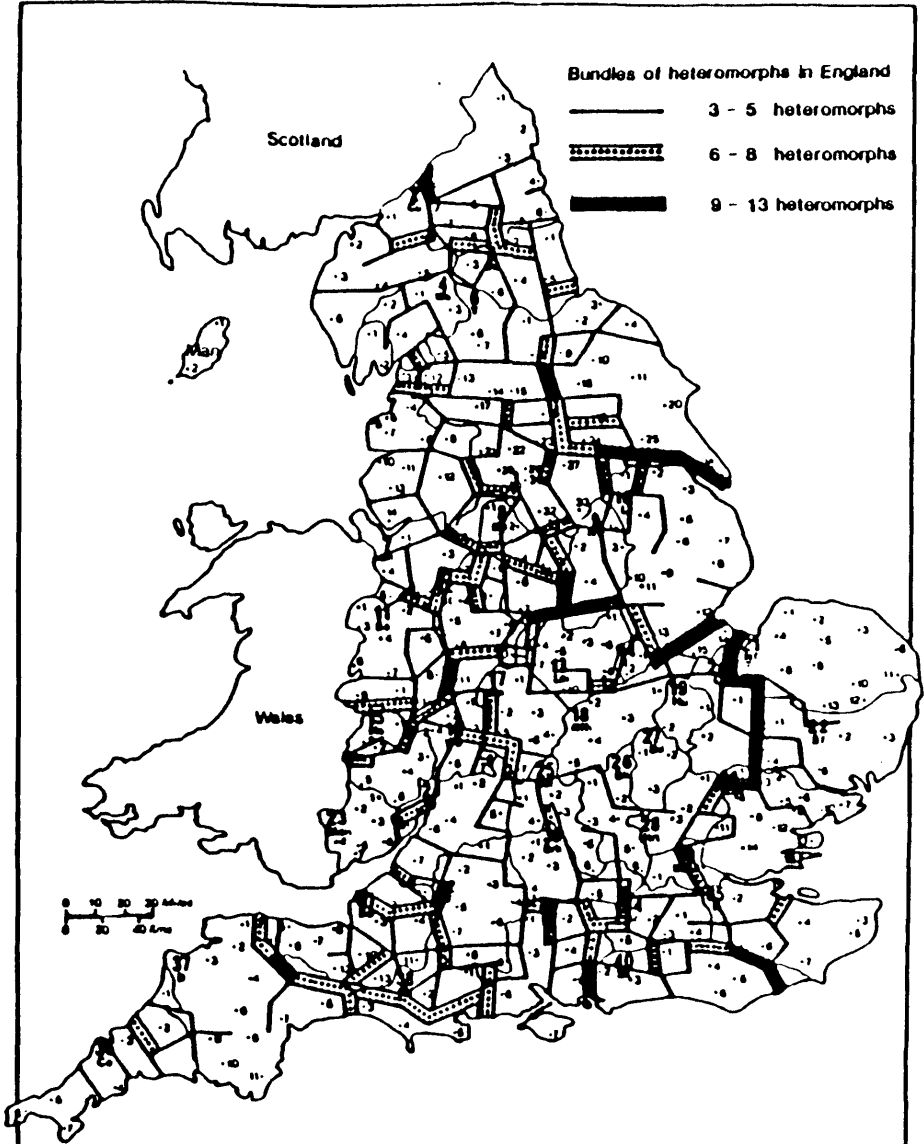
obvious way. One cannot look at such a map and easily find isogloss bundles/dialect boundaries, focal areas, etc. As Viereck (1985:96) states, the resultant maps are "complex and confusing; patterns hardly ever emerge." This should not be regarded so much as a criticism of Séguy's method, which is very useful for certain types of portrayal, as a statement of the limitations and restrictions on the use (and usefulness) of the method. What is needed is a more visually appealing presentation of the data. Displaying the isogloss bundles by specifically indicating them with a thick line on the map goes a long way toward solving this problem; this is what Viereck has done in Maps 3 and 4, both taken from Viereck 1986.

In contemplating the problems of classification and subgrouping in linguistics, particularly in historical linguistics, one's thoughts fairly naturally turn toward the field with perhaps the most experience in classification and subgrouping -- namely biology. Thus most techniques of classification and subgrouping used in linguistics are essentially borrowed from biology (where the subfield is known as "numerical taxonomy"). But dialectologists have traditionally relied heavily on maps in their presentation of data, and perhaps our thoughts should be turned toward the discipline with the most experience with maps -- namely geography. This is exactly where the inspiration for Hans Goebel's technique of choroplethic maps comes from.

The technique of choroplethic mapping is based on the fact that the human eye can readily distinguish 6 to 8 different colour depths; Goebel uses 6 colour depths in his computer-generated maps. The technique is as follows. For each language variety (i.e., associated with each locale), take its values of *D* with each other variety. From this range of values of *D*, determine the maximum value of *D*, the minimum value of *D*, and the average (i.e., arithmetic mean) value of *D*. Then, divide the interval between the maximum value of *D* and the average value of *D* into 3 equal intervals, and divide the interval between the minimum value of *D* and the average value of *D* into 3 equal intervals. This results in a division of the values of *D* for the given variety into 6 intervals, each of which is then assigned to one of the 6 depths of colour. Conventionally, the darkest colour depth is associated with the smallest values of *D* (i.e., the most similar varieties) and the lightest colour depth is associated with the largest values of *D* (i.e., the most dissimilar varieties); the locale under investigation is itself shown in white. Note that it is necessary to construct a map for each locale in the dialect region being



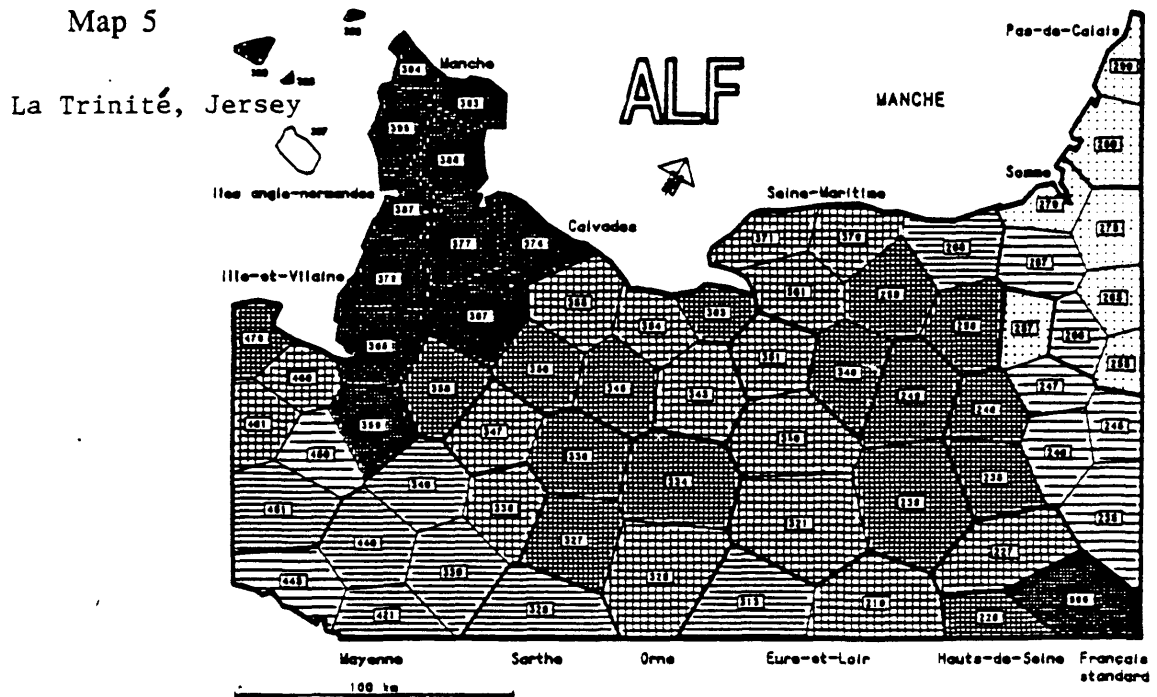
The base map is taken from Orton - Wright 1975, p. XII. It shows the pre-1974 county boundaries. All maps drawn by H. Sohmer, University of Bamberg.



Map 4

The base map is taken from Crton - Wright 1975, p. XII
 It shows the pre-1874 county boundaries.

investigated. [The assignation of 2-dimensional geographical areas for the purpose of colouration to 1-dimensional (i.e., point) locales for which dialect data are available will not be dealt with here; it involves a mathematical problem known as "tessellation". Goebel follows a commonly accepted method, known variously as Thiessen/Dirichlet/Voronoi polygonization (details may be found, e.g., in Goebel 1985).] An example of a choroplethic map, taken from Goebel 1987, showing the general principle and a colour distribution corresponding more or less to expectation, is given as Map 5.



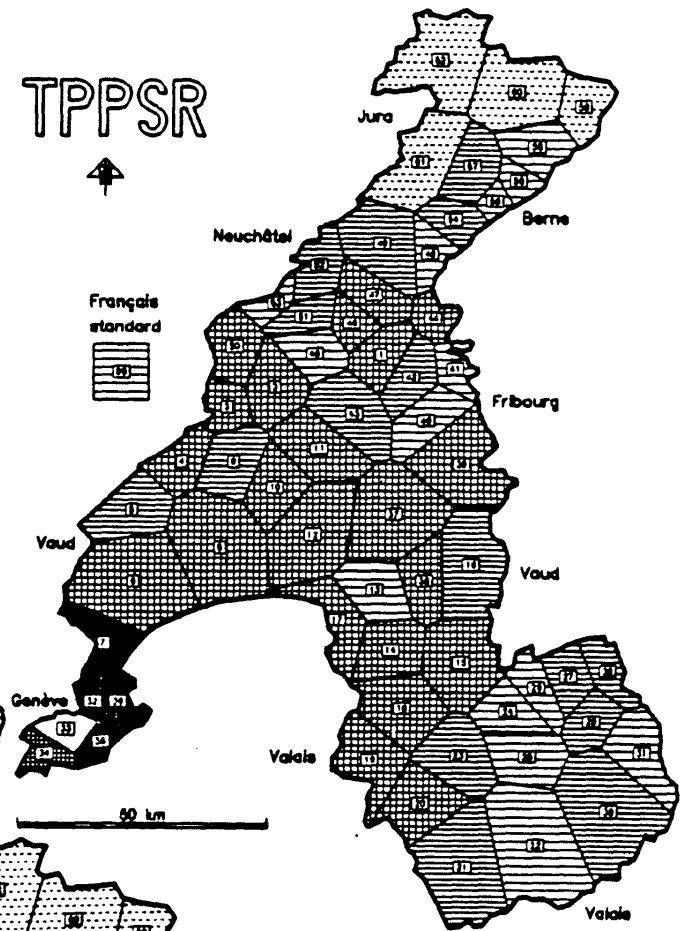
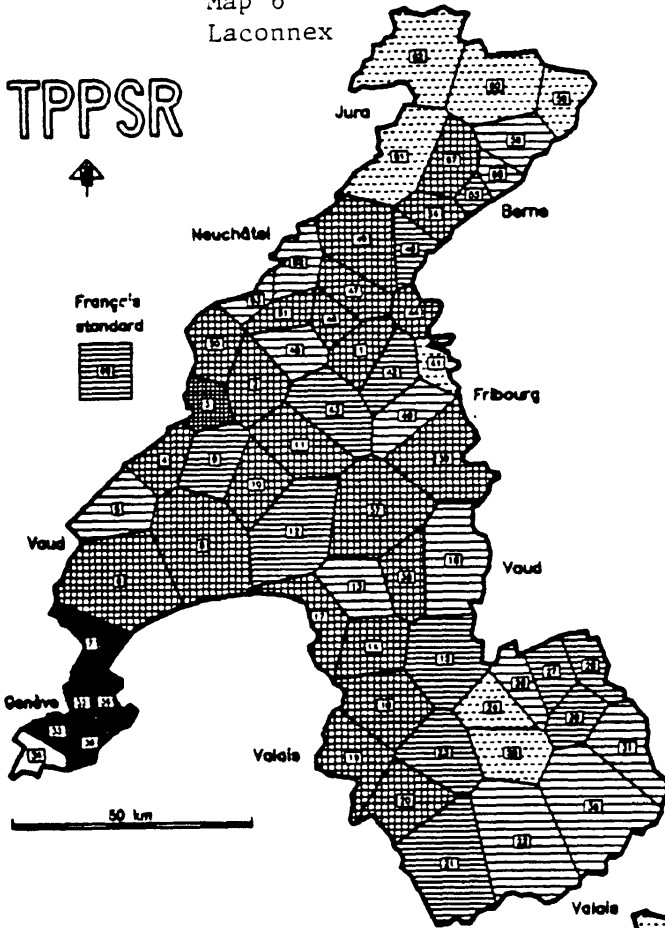
Maps corresponding to adjacent locales would be expected to show only a slight shift in the overall colouring relative to one another; see Maps 6, 7, and 8 (of 3 locales near Geneva) and Maps 9 and 10 (of 2 locales in Friuli) for illustration. If, however, there was a radical shift in the overall pattern of colouring between maps corresponding to adjacent locales, this would indicate a dialect boundary between those two locales; see Maps 11 and 12 (of 2 locales in the Italian-speaking region of Switzerland) for illustration. One could perhaps demonstrate this in a visually striking way by using slides of the choroplethic maps corresponding to successive locales, shown at equally-space time intervals. Changes in the

Map 6
Laconnex

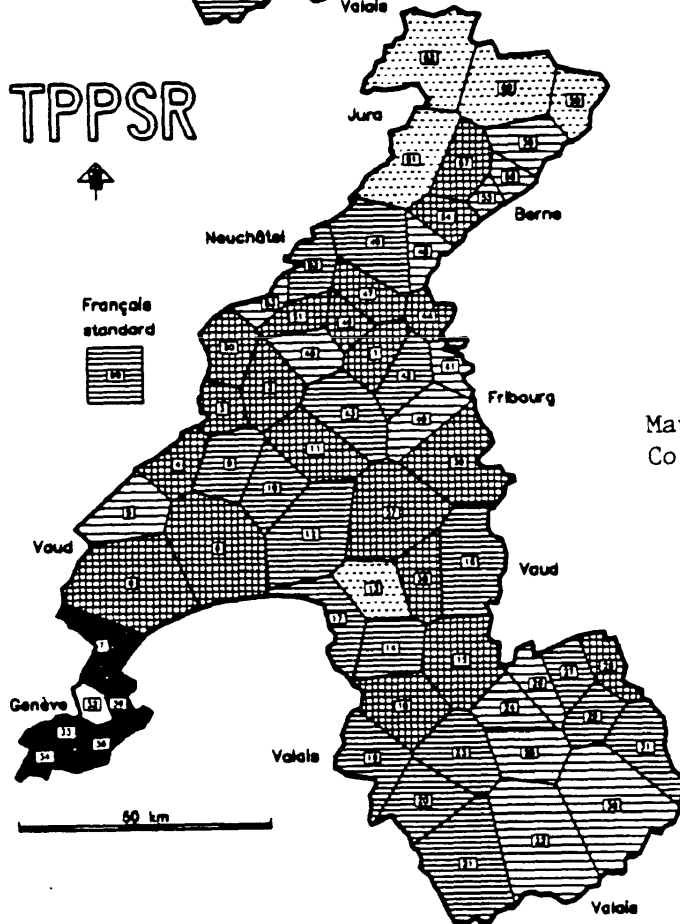
Map 7
Vernier

TPPSR

TPPSR



TPPSR

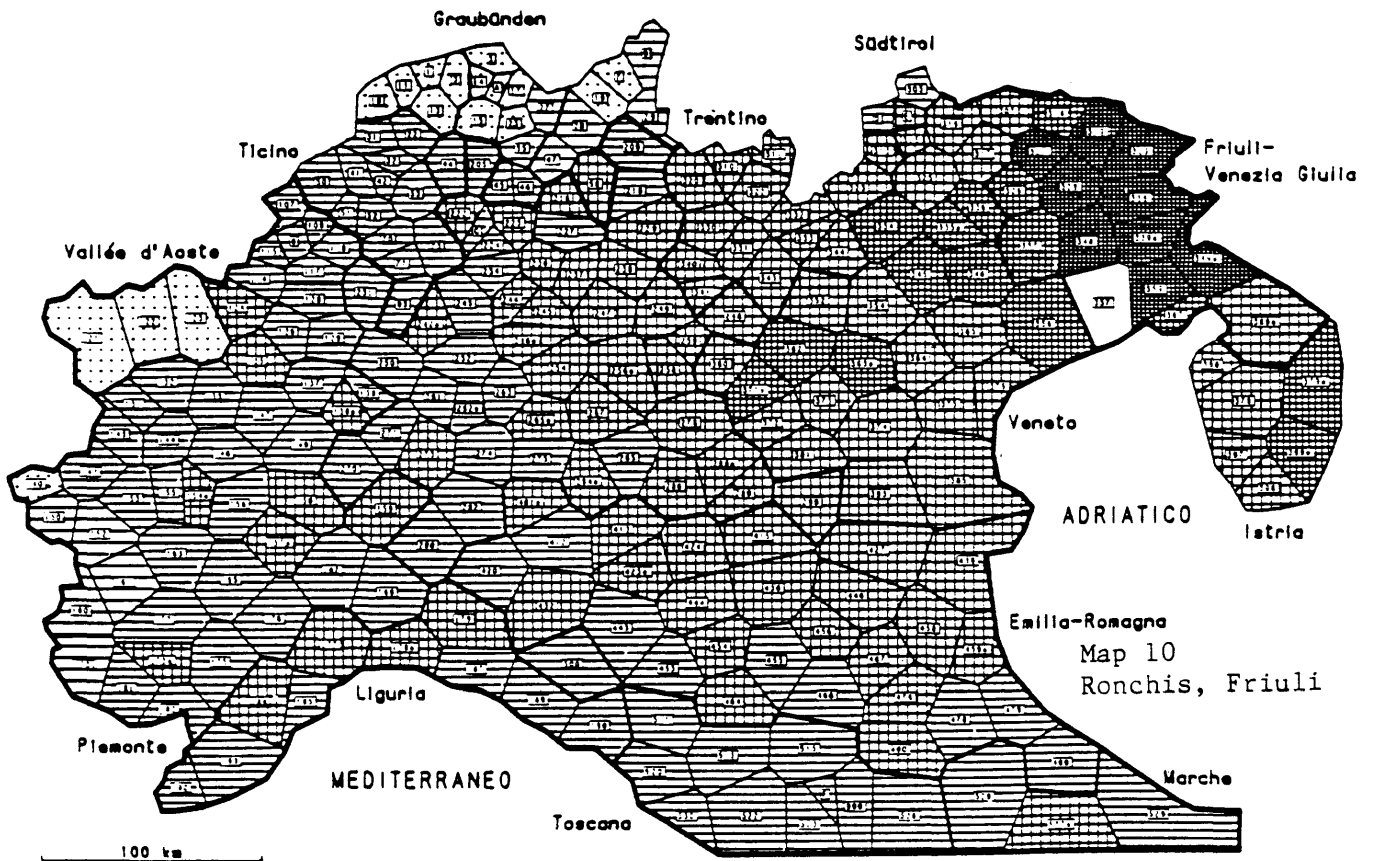
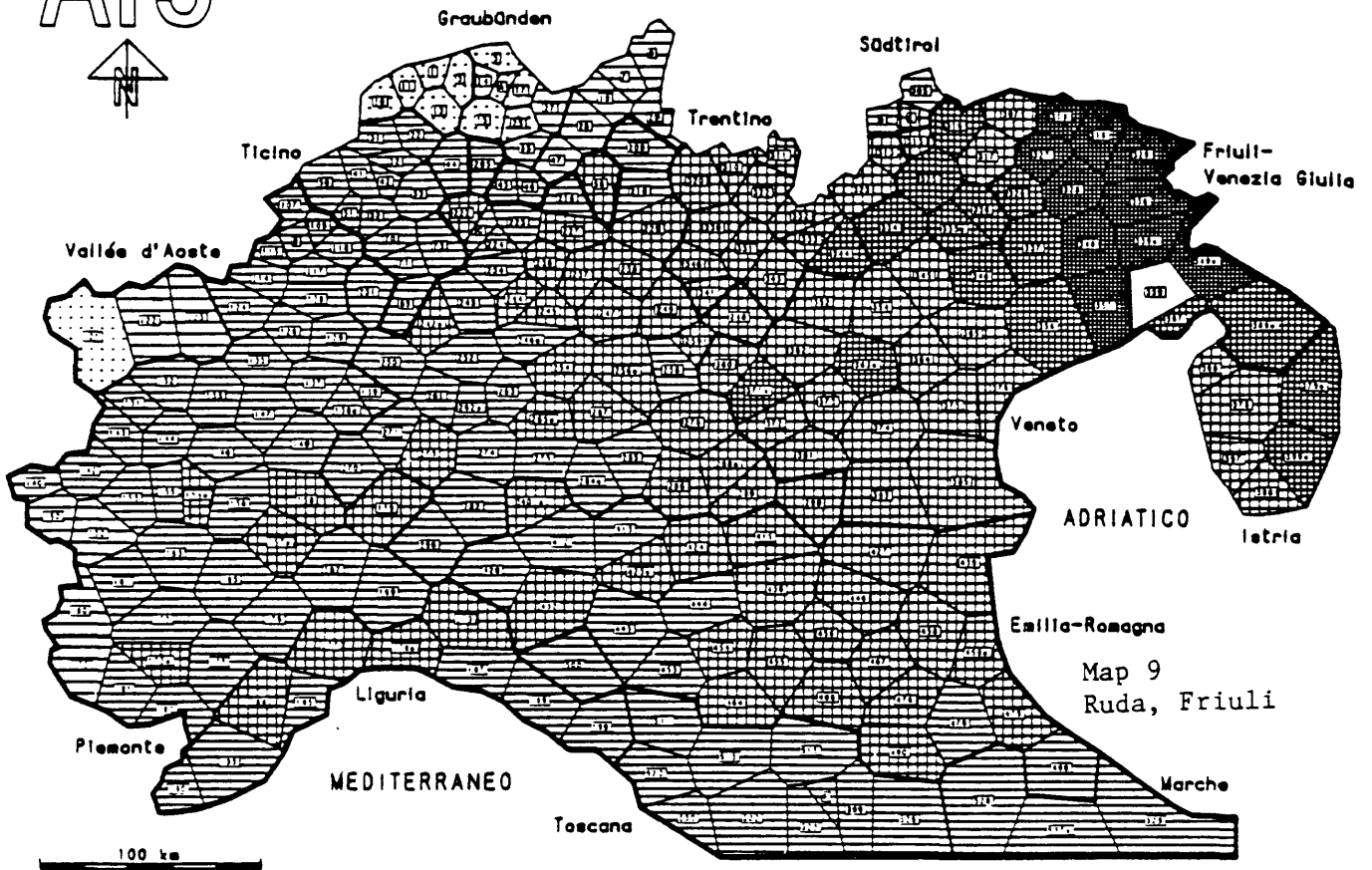


(Goebel 1985)

Map 8
Collex

AIS

(Goebel 1982)

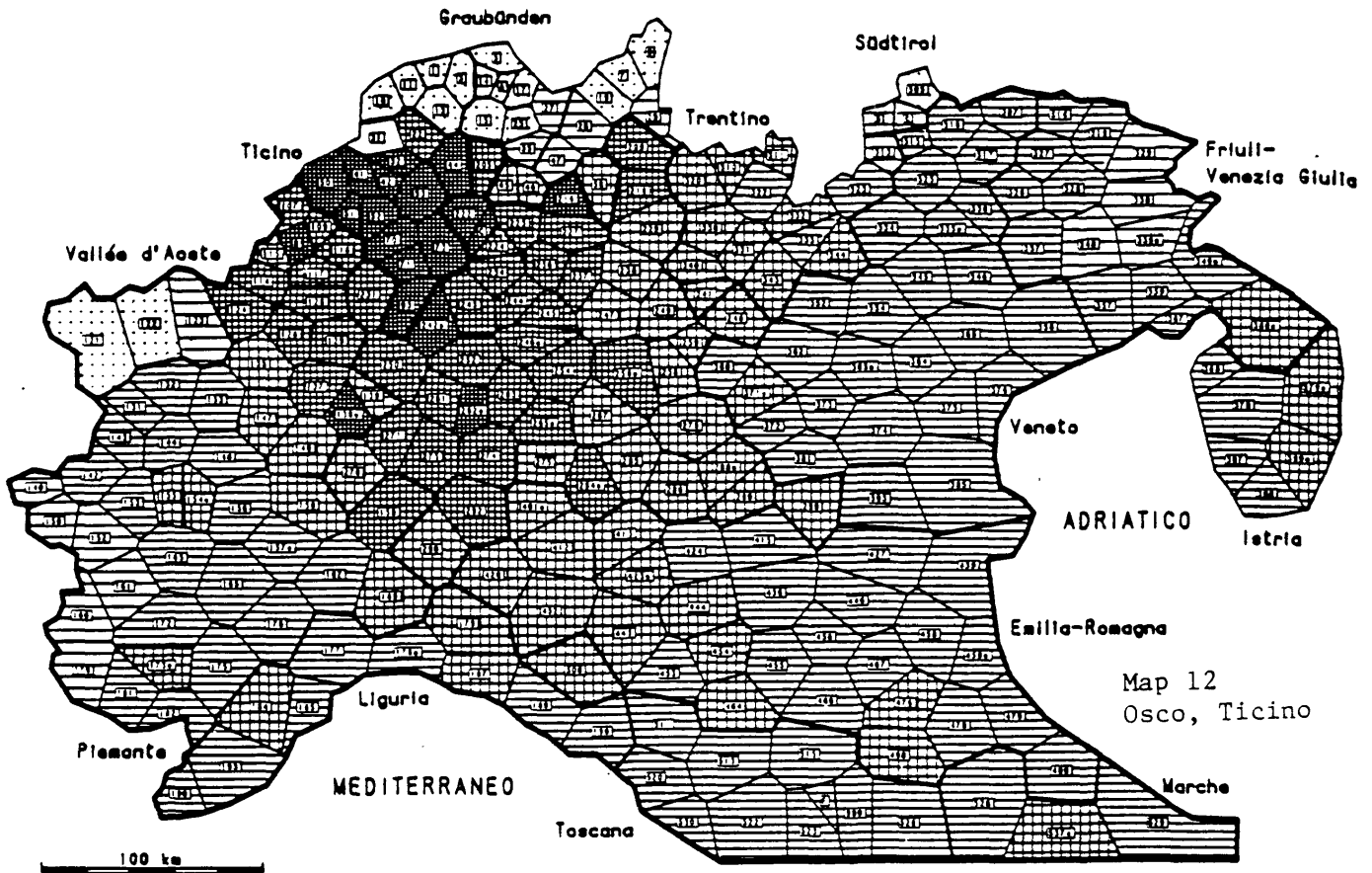
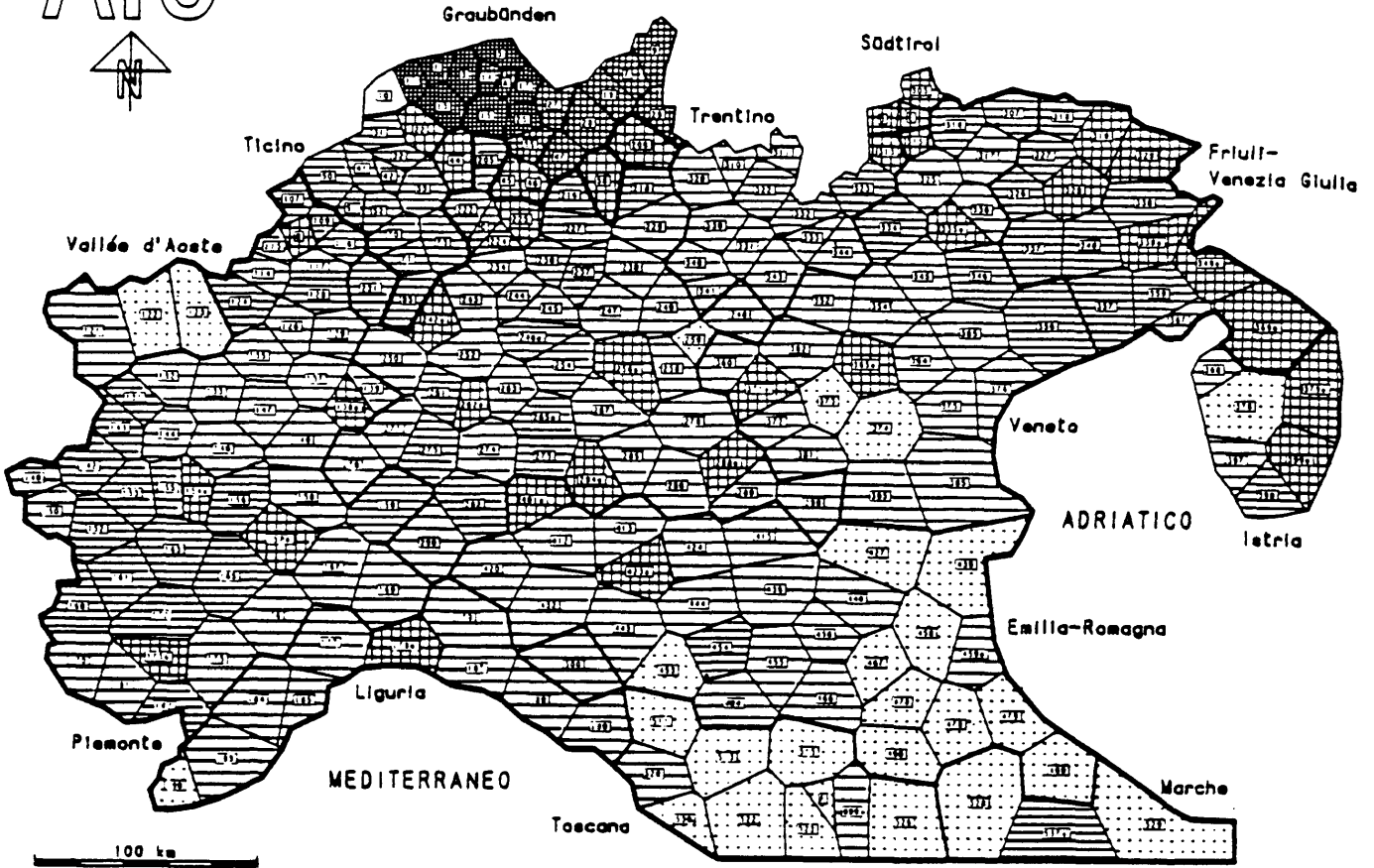


AIS

(Goebel 1982)

Map 11

Camischolas - Tavetsch/Tujetsch, Graubünden



Map 12
Osco, Ticino

colouring of the map would normally be gradual, but more sudden if successive locales were separated by an isogloss bundle.

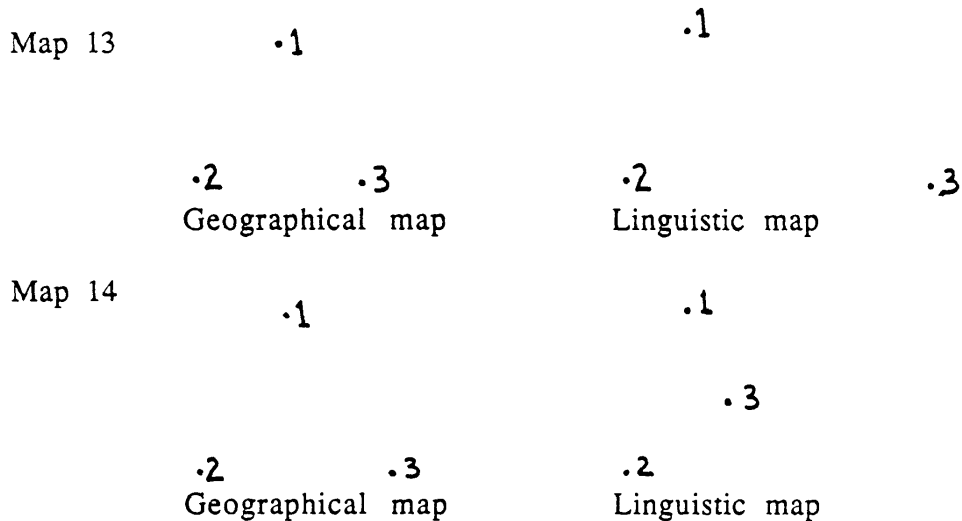
Goebel's method is innovative, and has a certain visual appeal, but, as with Séguy's method, it has its limitations. One map per locale is required, and even by computer it takes a large amount of time to construct the maps for the dialect region under investigation. Also, with one map per locale, examining the maps is still rather like leafing through a dialect atlas, map after map. As with Séguy's method, the total amount of information is not integrated in an immediate and obvious way.

A third method involving visual presentation of dialect data uses multidimensional scaling. Multidimensional scaling (MDS) refers to a collection of statistical techniques for representing the similarities among a set of objects spatially, as for example 2-dimensionally in a map. Like factor analysis, MDS provides a means to compress a large mass of data by representing similarity in terms of a small number of underlying dimensions. Unlike factor analysis, MDS makes only weak assumptions about the data; thus MDS is more appropriate than factor analysis for linguistic data. MDS proceeds by taking data originally in k dimensions, and reducing it successively to $k-1$ dimensions, $k-2$ dimensions, and so on, down to 2 dimensions or even just one dimension. There are commonly available statistical package programs for MDS.

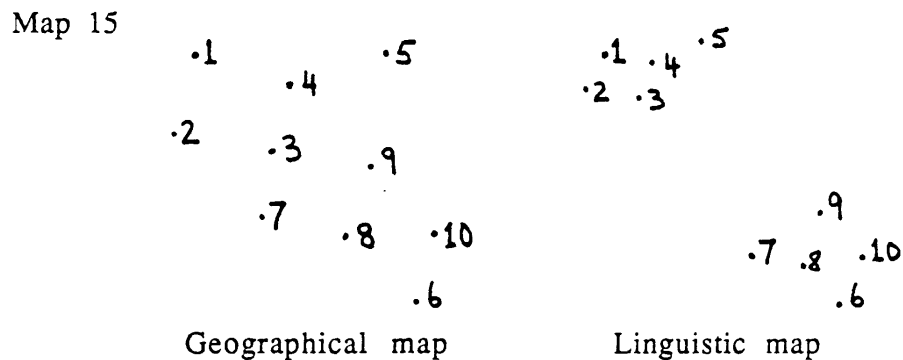
Our matrix of values of D will be in as many dimensions as we have varieties/locales. Using MDS, we can reduce the number of dimensions to 2, which give us a "linguistic map" of our dialect space. This can then be compared to the locations of the varieties on a regular "geographical map", which is after all just a conventional 2-dimensional representation of geographical distance. In our comparison of the linguistic map with the geographical map, we are looking for discrepancies (i.e., differences) between the two maps. It is in the interpretation of these discrepancies that our interest actually lies. MDS has been applied in the case of different languages by Black (1976; to 3 language families) and by Dobson and Black (no date; to Australian languages) with enough success to warrant its investigation as a tool in dialect study.

Compared to true geographical distance, we would expect linguistic distance to be distorted in two possible ways. Linguistic distance between two varieties can be increased (compared to

geographical distance) by the existence of isogloss bundles between the two locales, or it can be decreased by intercommunication between the two locales. Thus a dialect boundary will have the effect of pushing the two locales further apart on the linguistic map, whereas intercommunication will have the effect of pulling the two locales closer together. The first of these two situations is illustrated (in a hypothetical case) by Map 13, and the second (also in a hypothetical case) by Map 14.



To take a larger, but still hypothetical case, consider a situation such as the following, illustrated in Map 15.



The discrepancies between the geographical map and the linguistic map would suggest that there is an isogloss bundle between locales 1, 2, 3, 4, and 5 on the one hand, and locales 6, 7, 8, 9, and 10 on the other hand. We could probably also reasonably conclude that locales 1 and 6 are important centres (e.g., centres of trade, culture, or

politics), because they appear to act like magnets in pulling other locales on the linguistic map closer in to their "field" of influence.

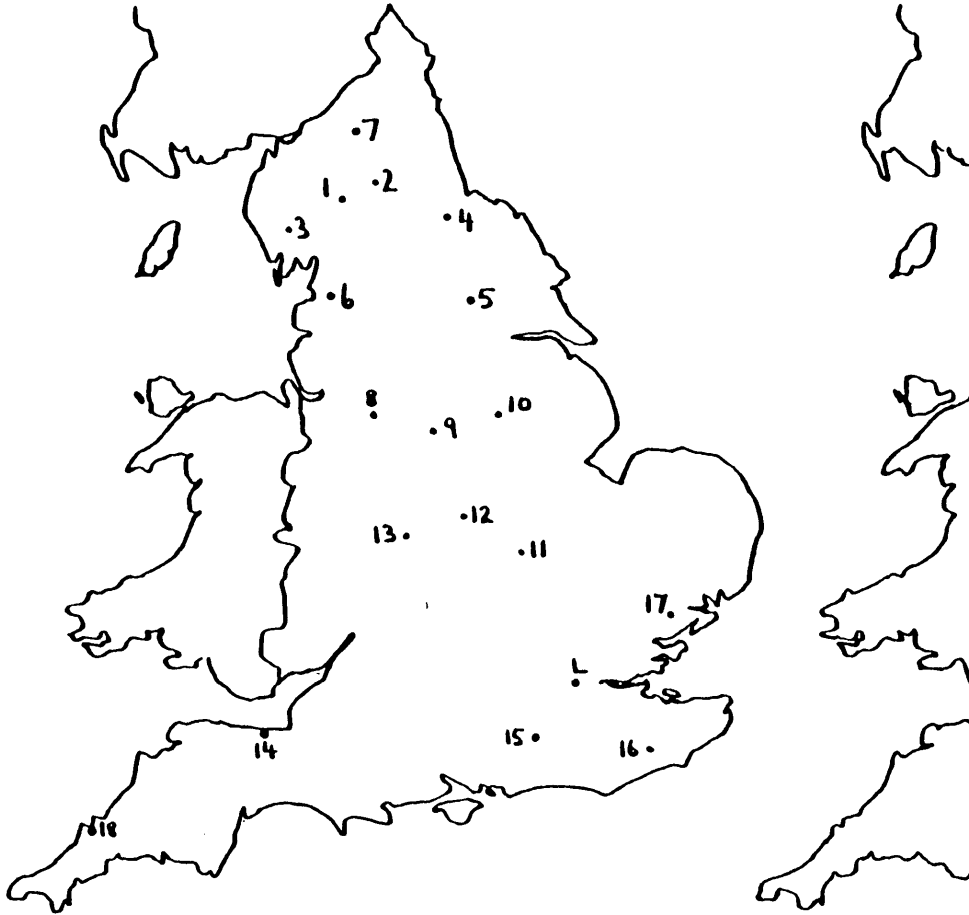
Compared to the methods of Séguy and Goebel discussed above, this dialectometrical method based on MDS has some advantages and some disadvantages. The advantages over both the Séguy and Goebel methods (and also over other dialectometrical techniques not discussed here) are that the maps are easily (and quickly) constructed by computer and that all the information is integrated onto the one map in an immediate and obvious way. Isogloss bundles and "rapprochements" are shown clearly, and in a visually appealing way. There is one disadvantage compared to the Goebel method, which is not so much a disadvantage as a "trade-off". Goebel uses one map per locale, which, although it doesn't integrate the data as well, preserves more detailed information about each locale and its relationship to all other locales. The MDS method integrates the data more, but in return for this one loses much of the detail of the picture. This, however, is the type of trade-off often faced by the user of statistical methods -- how much does one want to see the forest vs. how much does one want to see the trees? It is not so much a question of one method being "better" or "more useful" than another, as of different methods illuminating different aspects of the same problem.

The Séguy and Goebel methods have both been extensively applied to large bodies of dialect data. In order to test the MDS method on a body of non-controversial data, 18 representative locales with 128 lexical items each were chosen from the 313 locales in Orton and Wright's 1974 *A Word Geography of England*. Values of D were computed, and a 2-dimensional map of linguistic distance produced by MDS. The results are given in Map 16.

Map 16 shows a good match between the geographical map and the linguistic map, but, as explained above, it is from the discrepancies between these two maps that our information about the dialect situation comes. In the linguistic map, locales 1 to 7, locales 8 to 10, and locales 11 to 18 cluster more tightly together than they do in the geographical map. These clusters seem to represent a northern, a midland, and a southern dialect group respectively. The resultant extra spaces (on the linguistic map as compared to the geographical map), which the MDS method would claim to be due to the existence of isogloss bundles, do indeed correspond to some traditionally established isogloss bundles.

Geographical Map

Map 16



Linguistic Map



Within the southern group, locales 14 and 18 cluster together, as do 15, 16, and 17, and to a lesser extent 11, 12, and 13. Locale 18 (in Cornwall) has been pulled a considerable distance from its geographical position; this may be due to the death of Cornish, and the fact that dialects from further east (even as far east as London) were "imported" to replace Cornish within the last several hundred years (i.e., fairly recently, given the time-span of the development of English dialects; see also Wakelin 1977:91). Locales 15, 16, and 17 (all dialects of the southeast) have been pulled into a very tight cluster near London, evidence of the extreme influence of London itself. This same effect is also partially in evidence for locales 11, 12, and 13, which, although further from London than 15, 16, and 17, have been pulled somewhat together and slightly closer to London on the linguistic map. The conclusions to be drawn from the discrepancies between the geographical map and the linguistic map are in accord, then, with the conclusions reached by traditional dialectological methods; thus, the MDS method appears to be successful. Compare also Maps 3 and 4 above (from Viereck 1986), supporting the same conclusions but based on phonological data (recall that our data here to which MDS was applied were lexical data).

In addition to values of D based on lexical data, phonological (based on 203 phonological items), morphological (based on 76 items), and syntactic distances (based on 9 items) have each been computed for the same 18 locales, using Orton et al 1978, and each has been converted to a linguistic map using the MDS technique. In addition, an overall linguistic distance, composed of all four of these distances combined with a further 59 lexical items, was computed and subjected to the MDS technique. The phonological, the morphological, and the "combined" data all produced essentially the same distortions (and hence the same conclusions) as the lexical data discussed above. The syntactic data (only 9 items, all that is available in Orton et al 1978) was insufficient for the MDS technique to work; the resultant map was essentially random, not revealing any clear patterning at all.

Using MDS to produce maps to compare for distortions seems to have some benefits, but with a larger number of points/locales it will become more difficult, due to the limitations of the human eye. This pilot-study on English dialect data may have worked simply because it had only 18 points -- it may well not work as well on a larger data set. With large data sets, for example, it may only work

where the patterns to be extracted from the data are so strong (i.e., in statistical terms, where the data are so robust) that, no matter what one does, the answer will be glaringly obvious. And then in such a case one wouldn't need fancy statistical methods in the first place. Maybe one has to somehow select only fewer "representative" points (with all the difficulties that that would bring, and the inherent danger of compromising the "objectivity" that statistical methods are supposed to bring). Or maybe the method would only work reliably for certain types of dialect situation, but not for others (such as Romance) -- an obvious limitation.

In addition, the MDS technique shows a certain flexibility. For example, if sociolinguistic data is also available for each locale (cf. the work of Wladyslaw Cichocki and Karin Flikeid in this volume and elsewhere), the MDS technique could be used to reduce the data to 3 dimensions (i.e., to a spatial representation) rather than to the 2 dimensions (i.e., to a map) discussed here. One can literally add a sociolinguistic dimension to the geographical dimension. As mentioned in the previous paragraph with respect to large data sets though, the problem is likely to become one of visualization and the limitations of the human eye. However, the MDS technique does show sufficient promise to warrant further testing and refinement.

REFERENCES

- BLACK, Paul. 1976. 'Multidimensional scaling applied to linguistic relationships'. *Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain* 3:43-92.
- DOBSON, Annette J., and Paul BLACK. (no date). 'Multidimensional scaling of some lexicostatistical data'. (published much later in *Mathematical Scientist* 4:55-61, 1979).
- EMBLETON, Sheila M. 1986. *Statistics in Historical Linguistics*. Brockmeyer: Bochum.
- EMBLETON, Sheila M. 1987. 'A new technique for dialectometry'. *Twelfth LACUS Forum*, ed. Valerie Becker Makkai. Jupiter Press: Lake Bluff, Illinois. (in press).

- FOSSAT, Jean-Louis. 1977. 'Vers un traitement automatique des données dialectologiques, en dialectométrie'. pages 311-334 in Putschke 1978.
- GOEBL, Hans. 1982. *Dialektometrie: Prinzipien und Methoden des Einsatzes der Numerischen Taxonomie im Bereich der Dialektgeographie*. Österreichische Akademie der Wissenschaften: Vienna.
- GOEBL, Hans (ed.). 1984. *Dialectology*. Brockmeyer: Bochum.
- GOEBL, Hans. 1985. 'Coup d'oeil dialectométrique sur les *Tableaux phonétiques des patois suisses romands (TPPSR)*'. *Vox Romanica* 44:189-233.
- GOEBL, Hans. 1987. 'Points chauds de l'analyse dialectométrique: *pondération et visualisation*'. *Revue de linguistique romane* 51:63-118.
- GUITER, Henri. 1973. 'Atlas et frontières linguistiques'. pages 61-109 in Straka and Gardette 1973.
- ORTON, H., S. SANDERSON, and J. WIDDOWSON (eds.). 1978. *The Linguistic Atlas of England*. Croom Helm: London.
- ORTON, Harold, and Nathalia WRIGHT. 1974. *A Word Geography of England*. Seminar: London.
- PHILPS, Dennis. 1984. 'Dialectométrie automatique'. pages 275-296 in Goebel 1984.
- PUTSCHKE, Wolfgang (ed.). 1978. *Automatische Sprachkartographie: Vorträge des internationalen Kolloquiums zur automatischen Sprachkartographie in Marburg vom 11. - 16. September 1977*. *Germanistische Linguistik* 3-4.
- SCHNEIDER, Edgar. 1984. 'Methodologische Probleme der Dialektometrie'. pages 314-335 in Goebel 1984.
- SÉGUY, Jean. 1971. 'La dialectométrie dans l'atlas linguistique de la Gascogne'. *Revue de linguistique romane* 37:1-24.

- VIERECK, Wolfgang. 1985. 'Linguistic Atlases and Dialectometry: The Survey of English Dialects'. pages 94-112 in John M. Kirk, Stewart Sanderson, and J.D.A. Widdowson (eds.). *Studies in Linguistic Geography*. Croom Helm: London.
- VIERECK, Wolfgang. 1986. 'Dialectal speech areas in England: Orton's phonetic and grammatical evidence'. *Journal of English Linguistics* 19.2:240-257.
- WAKELIN, Martyn F. 1977. *English Dialects: an Introduction*, revised edition, Athlone: London.

Kiss and be Friends

A note on the use of the verb-form be in the present tense.

Lilian Falk
Saint Mary's University

ABSTRACT

The paper examines a number of attested citations with the form be used to denote action or state in the present, rather than the standard am/are/is. The expression I look in their eyes and be honest (rather than the Standard am honest) and similar expressions are discussed in the light of the current controversy concerning the notion of 'grammaticalness' and 'acceptability' of pragmatic speech acts. The view supported in this paper is that these expressions should be considered as grammatical.

On May 20th, 1986, Barbara Frum and Alan Alda - fresh from his triumph of acting in and directing "Sweet Liberty" - engaged in the following exchange on "The Journal":

(1) Frum: How do you do it? How do you direct actors?

Alda: I try to make contact. I look in their eyes and be honest. A: I be speaking English too.

Alda had noticed that he had used a not entirely standard verb form. He did not try to re-phrase or re-cast, but he did draw attention to the form, offered an apology of sorts and cast doubt on the form being English. At his disposal were quantities of charm sufficient to make up for every solecism ever pointed out for censure, from Bishop Lowth to Edwin Newman. But was

the form indeed not English? It occurs too often to be considered non-existent.

In Oliver Goldsmith, we find the following:

(2) Hastings: My dear friend, how can I be grateful?

Tony: Ay, now it's "dear friend," "noble squire." Just now it was all "idiot," "cub," and "run me through the guts." Damn your way of fighting, I say. After we take a knock in this part of the country we kiss and be friends. But if you had run me through the guts, then I should be dead, and you might go kiss the hangman. (She Stoops to Conquer, 1773, Act V sc. 2)

Or this, in the Mount Saint Vincent student newspaper, The Picaro, Sept 27, 1978; in a review of an "Animal House" movie:

(3) They [the characters in the movie] serve liquor to Freshmen, cheat, be rude, and disrupt the public in general.

And similarly, in a student essay, about F.R. Scott's poem "The Canadian Authors Meet":

(4) The satirical intent is to show how authors get together, be so sweet to each other just to get their names known and be written about. (April 1985)

So far, we have four occurrences linked with a preceding verb in the present tense, with I, we, and they.

(1) I look in their eyes and be honest

(2) We kiss and be friends

(3) They serve liquor, be rude, and disrupt the public.

(4) authors get together, be sweet to each other.

It can also occur with impersonal you, or ordinary second-person you.

Impersonal:

From The Novascotian, Feb. 4, 1984, on the restoration of old houses:

(5) Tom Gibson [the designer] admits that some people may be shocked by the interior's vibrant colors, but the designer shrugs off criticism. "I think we are scared of color today," he says as he strolls through the first-storey hall. "I think it's good when you take a building like this . . . and be able to use all these colors and make them work." [The ellipsis is in the text, and may signify omission of Gibson's words.]

Personal You from a novel by Agatha Christie:

(One friend persuades the other to enter someone's home under false pretences)

(6) Or how about pictures? There must be some old pictures of some kind. Anyway, you make an appointment and you butter her up and be charming and then you say you once met her daughter - her stepdaughter and say how sad etc. . . . And then, bring in, quite suddenly, a reference to the Pale Horse. Be a little sinister if you like. (Agatha Christie, The Pale Horse. Dodd Mead and Co. 1961, p. 111.)

We note the absence of sentences with he/she. If any existed, what form would the verb take?

Along the corridors of Academe it is possible to hear:

(7) Q. What does one do at the Annual Founders' Day Cocktail Party?
A. One goes there, stands around, and bees bored.

And with impersonal it:

(8) I hope it stays like that and be beautiful.
(Reference to weather, informal conversation, summer 1987).

In examples (1) to (8) the pattern is this: a verb in the present is followed by be + adj, usually with and. If the first pronoun is understood to govern also the second verb, then we would have the following paradigm:

- (1) I . . . be honest
- (2) We . . . be friends
- (3) They . . . be rude
- (4) Authors . . . be sweet
- (5) You . . . be able [to use colors]
- (6) You . . . be charming
- (7) One . . . bees bored
- (8) I hope it . . . be beautiful

Although in declarative sentences these forms do not occur alone, they do seem to have an unacknowledged existence as second part in constructions linked by and.

In Negative/Question transformation on the other hand, the construction can occur independently, and does not need to be linked to a previously occurring verb:

(9) The bottom line is that Mr. Taylor cares nothing for seals or lambs or whatever living thing is in question. He is annoyed because someone dared to say something about his precious British. Why doesn't he be honest and say so.
(Letter to the Editor, Mail-Star, Wed. May 9, 1984.)

Occasionally, the be construction can refer to the past rather than the present:

(10) Have they [parents who take small children on bike rides] considered how so much more fragile and susceptible the child would be if the bicycle even tipped over let alone be involved in an accident. (Letter to the Editor, Mail-Star, June 22, 1984.)

Uses of an infinitive in similar constructions are quite standard, and can be considered for comparison:

(11) There is nothing for teenagers in Lower Sackville to do except sit around and be bored. (Feature, Wed. July 9, 1986, p. 23 Mail-Star) "Lower Sackville teens complain there is nothing for them to do" by Clara Mellor.

(12) I would rather come in and listen, rather than sit out there and be bored. (Student conversation, April 1987)

(13) In over 20 years of real estate experience I have yet to find any landlord go into his own building, break front doors, smash windows, defecate on the carpets, and be a general nuisance to all the other tenants. (Letter to the Editor, Mail-Star Monday, Feb. 27, 1984).

(14) People are lucky if they can afford a car and be able to back up all its break-downs. (Student Essay, 1985)

(15) For a person who has never been on a street in his life and then one day be out walking looking for a place to stay seems ridiculous. (Student Essay, 1985)

The examples cited above call for comment on their form, on the construction in which they occur, and on their meaning - in the sense of semantic (or modal) content as distinguished from other forms of be.

The form is different from the common Standard form in that be is used where in Standard we would expect am, is, or are, in such expressions as I am honest, it is beautiful, the authors are sweet.

The constructions with be rather than the expected am, is, are, are very narrowly restricted. In most of our examples, the verb-form comes as the second part of a compound predicate; usually after and. It seems that the possible construction is I VP and be ADJ but not: * I

be ADJ. The cited constructions suggest that a structural analogy is at work here. In these constructions, the first verb used is a "regular" verb. Regular verbs are identical in the Infinitive and Present stems. In the cited constructions, the Infinitive stem is used, rather than the forms of the Present stem. Even Citations 11-15 show the pull of analogy, as when in 14 be able is used, apparently, in construction with can as if "if they can afford and be able." If be able here is an infinitive, then it is used with can as if "they can be able."

Structural analogy with "regular" verbs is also evident in (9). Negative question transformation yields here why doesn't he be honest, on the pattern of why doesn't he say so. Be normally forms questions and negatives without do/does. (Although Negative Imperative and Emphatic Imperative as a rule have do: Don't be a fool; Do be a dear). Here, the analogy with regular verbs produces apparently, does not for a simple negative. But more than that, it seems that the analogy does not apply simply to the verb to be, but to the expression Be + Adj. When this expression follows closely after a regular verb, there is a tendency to perceive it as a verb, too. Be able, be sweet, be honest, be bored can have, in the main, two functions: A. signifying a permanent condition; B. signifying a temporary condition.

It is in signifying the temporary condition that the constructions considered here occur. While we are not likely to hear

* Why doesn't he be famous?

we do get

Why doesn't he be honest?

The examination of the above forms, lexical restrictions and grammatical constructions, leads to conclusions regarding the modal function and the semantic content of these forms.

If we compare the given citations with corresponding Standard forms, we see that they are not equivalent in modal function and meaning:

- | | |
|--------------------------|--------------------------------|
| (1) I VP and be honest | (1) a * I VP and am honest |
| (2) We VP and be friends | (2) b * We VP and are friendly |
| (3) They VP, be rude | (3) b * They VP, are rude |

The construction I am honest has the modal function of permanent condition, as my actions and reputation testify, whereas I . . . be honest signifies behaviour or action on a given occasion.

In addition to the modal implication, there is also a certain semantic content, which is absent in the regular form. There is a suggestion here of either a change of state to a new state (we . . . be friends: we are friends) (be beautiful: is beautiful) or, more significantly, of engaging in a behaviour which is not only not customary for this person, but perhaps even contrary to their usual state/behavior. Thus, be honest and be charming may suggest such a contrast. If it can be said that for each of the cited examples these points are true:

- a. that these expressions are not equivalent to, and cannot be replaced by am/is/are
- b. their modal function signifies a temporary as distinct from permanent, condition
- c. their semantic content suggests a change of state or contrast to usual state

then it may be concluded that these expressions are a part of the paradigm of to be and are not anomalous or ungrammatical.

The question of grammaticality as condition for inclusion in linguistic description poses many problems. In a recent paper, in *Language*, March 1987 Werzbicka makes reference to Bach and Harnish 1979. Bach and Harnish argue that illocutionary acts do not necessarily consist of grammatical utterances. They say:

We maintain that any theory is misguided which attempts to treat as grammatical (and to assign semantic representations to) every locution that can be uttered with an identifiable illocutionary intent. (p. 229)

They also invoke the discussion by Chomsky 1965, ch. 1.

Chomsky (1965:11) says:

The notion "acceptable" is not to be confused with "grammatical". Acceptability is a concept that belongs to the study of performance, whereas grammaticalness belongs to the study of competence.

Wierzbicka (1987) constructs an argument which leads to the opposite conclusion. In analyzing such seemingly tautological expressions as "Boys will be boys" in various languages, she argues that these expressions possess a full pragmatic meaning, and must be accounted for in the description of a given language. She closes her argument with these statements: "'Ungrammatical' sentences such as why don't you be quiet? or Would you please be quiet? can be rehabilitated as fully grammatical encodings of language-specific 'pragmatic' meanings. An integrated theory of linguistic description can, once more, be set out as a goal of linguistics - and as a responsibility which it can relinquish to no other science" (1987:113).

Elsewhere in her paper Wierzbicka draws attention to the inevitable paradoxical conclusion which will result from insisting on a separation of 'grammar' from 'pragmatics,' namely, that much of conversational English is ungrammatical.

It seems to me that the citations considered above, no less than the expressions examined by Wierzbicka, have a claim to be considered as a part of the paradigm of to be, and should be taken into account in the descriptions of grammatical constructions.

REFERENCES:

BACH, Kent, and Robert HARNISH, Linguistic Communication and Speech Acts. Cambridge, MA: 1979, MIT Press.

CHOMSKY, Noam. Aspects of the theory of Syntax. Cambridge, MA: 1965 p. 11.

WIERZBICKA, Anna. "Boys will be boys: 'Radical Semantics' vs. 'Radical Pragmatics'." Language, March 1987, Vol. 63, No. 1, p. 113.

APPLICATION OF DIALECTOMETRY TO NOVA SCOTIA ACADIAN

FRENCH DIALECTS: PHONOLOGICAL DISTANCE.

Karin Flikeid
Saint Mary's University

and

Wladyslaw Cichocki
University of New Brunswick

This paper presents a preliminary application of Dual Scaling to the measure of phonological distance among dialects of Acadian French spoken in Nova Scotia. The application differs somewhat from previous ones in that it borrows the notion of linguistic variable from Labovian sociolinguistics in establishing linguistic distance. The raw data are from Flikeid's dialectological survey of Nova Scotia Acadian French. Sixty-six subjects from the five major French-speaking regions were chosen, and phonological variables were established. Dual Scaling was used to produce a graphical representation which identifies the major phonological and social patterns in the data. The results illustrate the role of geographic and stylistic variables in determining and explaining the phonological distance among the dialects.

INTRODUCTION

Dialectometry has been defined as the marriage between traditional dialectology and numerical taxonomy. This type of study employs statistical techniques, which are often quite sophisticated and usually computer-assisted, to calculate measures of linguistic distance between localities found on the dialectologist's map. In fact, the quantitative measures of distance are based on information from many maps.

The representation of these distances has taken various forms. Séguy (1973), for example, writes the value of the distance measure directly on the geographical map. Similarly, Viereck (1985) places a percentage based on similarity of frequencies on a map. Goebel (1981) represents the similarities by applying different shades of grey to a geographical map. Other dialectometricians (e.g. Embleton 1987) use multidimensional scaling to produce «linguistic maps», which are two-dimensional configurations of the individual localities calculated according

to a Euclidean distance metric. A somewhat more abstract representation is the tree diagram which results from cluster analysis (e.g. Linn & Regal 1985): highly related localities are placed close together on the lower branches of the tree while less related localities are linked only through the higher branches. All of these approaches try to represent either visually or numerically the fact that linguistic similarities between localities fall along one (or more) gradients.

One of the limitations of these dialectometric representations is their linguistic interpretability. Numerous phonetic, lexical or syntactic details are combined during the process of establishing the distance measures but these details are not discussed so as to elucidate their contribution to the meaning of the distance measure. One can only wonder about the linguistic currency or the linguistic units of the distance measures.

In this paper we propose to address this issue by making use of the concept of the linguistic variable (as developed by Labov 1966). There are several reasons for this. First, the variable is a structural unit whose domain may span any of the components of grammar, just like the linguistic details studied by dialectometricians. Second, the approach underlying sociolinguistics parallels one of the goals of dialectometry: to find linguistic forms which discriminate among the members of a population. Finally, an interesting attempt to intergrate the variable into the study of dialectology already exists in the literature. Trudgill (1983) studies the distribution of the five variants of Brunlanes Norwegian (æ) across a fairly isolated geographical area. Combining the quantification of this variable with a geographical representation of the variability in subject scores, he demonstrates the spatial diffusion of the variable and uses this to establish an explanation for the sound change observed. These reasons suggest that the variable can be an important tool for the dialectometrician.

Our approach here is to extend Trudgill's use of the variable in dialectometry; whereas he studies only one variable, we select many. In particular, we choose phonetic and phonological variables which characterize variation among speakers of Nova Scotia Acadian French. In all, 20 variables, representing 37 items, are studied for 66 informants from the five major Acadian areas of Nova Scotia. Furthermore, the subjects are all over 60 years of age, a constraint which follows, more or less, dialectological tradition. In a corpus of these dimensions, the number of comparisons among the many

variables is very large and the multidimensionality can easily appear overwhelming.

Dual Scaling proves to be an efficient statistical method for dealing with this material economically. One objective of this paper is to show how the method can be used for this type of data: on the one hand, it provides a graphical representation of the distances between the individual subjects and, on the other hand, it places this map in the context of the many linguistic variables used in establishing the distances. Thus, the presentation of results made here is predominantly methodological. The systematic description of the regional contrasts is part of a larger ongoing study, based on the examination of a spontaneous speech corpus, and will be published separately. Before presenting the results we describe the statistical method and the data base.

STATISTICAL METHOD

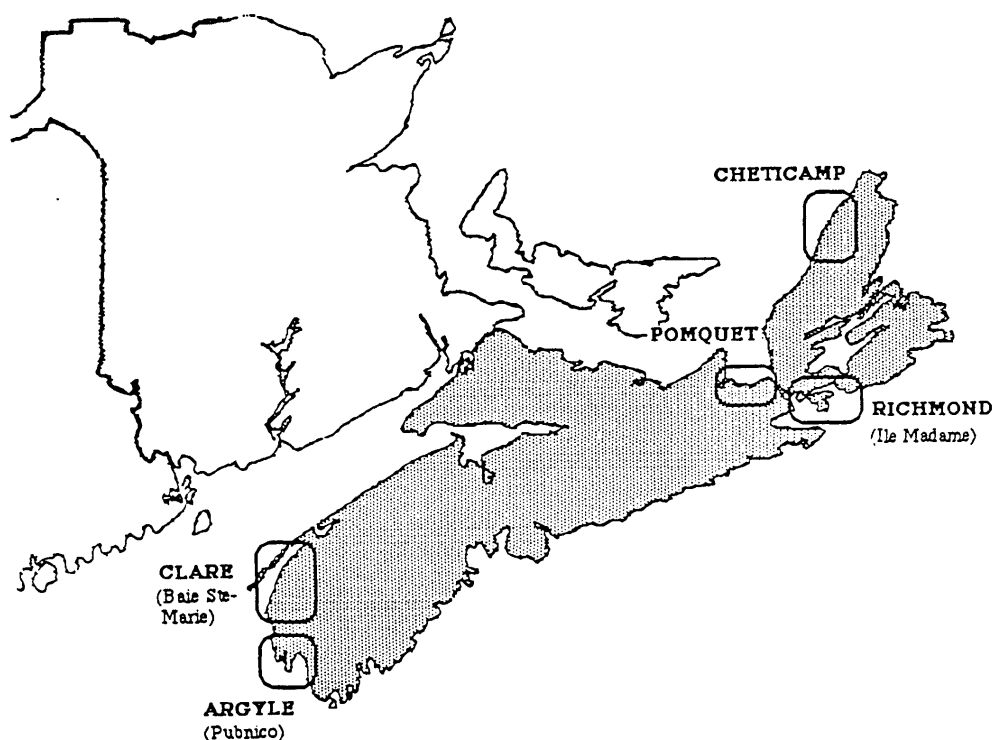
Dual Scaling is a multivariate technique which is closely related to Correspondence Analysis (Nishisato 1980, Tenenhaus & Young 1986). It is especially suited to the study of nominal- or categorical-type data because it makes no assumptions about the distribution of the data and because it can handle missing responses. It has been used to calculate quantitative measures of distances in dialectometry (Philps 1985) as well as to extract the structure of sociolinguistic variation (Cichocki 1986).

The initial representation of the linguistic data is a 2-way matrix with individual subjects as rows and individual linguistic items as columns. After a series of calculations is carried out, the rows are represented in a multidimensional map which plots individual subjects according to how similar or dissimilar their linguistic choices are. Individual linguistic items are plotted on a separate multidimensional map following the same notion of similarity-dissimilarity. The innovation of Dual Scaling is the superposition of the two maps by an objectively defined principle of association. It is this superposition which permits an interpretation to be made concerning the «linguistic distances» among subjects on the subjects' map. We leave further explanation to the application made below.

THE ACADIAN FRENCH CORPUS

The research project from which the data in this paper are drawn has a broad scope, that of producing a comprehensive description of all varieties of Acadian French in Nova Scotia by

encompassing both the sociolinguistic and geographic variation to be found there (Flikeid 1986). The corpus, which has been collected during the period 1984-87, is composed of 227 interviews, 120 of which form the core sample of a comparative sociolinguistic study. The informants in this group are stratified by age and sex and are equally distributed among five geographical areas. Map 1 shows the five major areas considered: Argyle, Chéticamp, Clare, Pomquet and Richmond.



Map 1 - Map of the five main Acadian areas in Nova Scotia

The data used in the present study are from a phonological questionnaire administered orally to a subsample of the large corpus. The 66 subjects are all over 60 years of age. Choosing to focus on older speakers rejoins the dialectological tradition which sees these speakers as the most representative of the basic dialect and less likely to be influenced by other varieties, including standard French. No selection was operant as to social status, or education, which means that a number of the informants use standard forms of some or most of the variables examined.

The questionnaire contains 57 items, of which 37 are used here. These items represent 20 variables which are described in terms of variants in specific contexts as well as phonological oppositions. Certain variables are closely related and are grouped together; for example, affrication occurs in (K), (G), (TJ) and (DJ); (E), (Ø), (O) and (U) involve diphthongization. Each specific context or phonological opposition has a maximum of two items. Some items represent more than one variable. Table 1 lists the items retained and the variables they represent.

<u>Group</u>	<u>Variable</u>	<u>Context</u>	<u>Variants</u>	<u>Items</u>
Affrication	(K)		[k, tʃ]	quai, coeur
	(G)		[g, dʒ]	guerre, guêpe
	(TJ)		[tj, tʃ]	moitié
	(DJ)		[dj, dʒ]	Dieu
Ouisme	(ON)		[o, ɔ, u]	homard
		- m	[ɔ, u, œ, a]	homme
			[ɔ, u, œ]	pomme
		- n	[ɔ, u, œ]	automne, bonne
		- p	[ɔ, u, œ, wɛ]	soigne
Diphthongization	(E)	- C	[e, ε, ε ^j]	neige
		- #	[e, ε, ε ^j]	clé
	(Ø)	- C	[ø, œ, œ ^j]	soeur
		- #	[ø, œ, œ ^j]	Dieu
	(O)	- C	[o, ɔ, ɔ ^w]	côte
		- #	[o, ɔ, ɔ ^w]	eau
(U)		[u, u ^w]	clous	
Neutralisation of E/A	(ER)	- rC	[ɛ, a]	verte
		- rV	[ɛ, a]	vérité
		- r#	[ɛ, a]	hiver, guerre
	(ε)		[ɛ, æ, a]	lait, quai

Nasal Vowels	(Ã)		[ã, ã, ẽ ^W , εη]	bancs, enfants	
			/ã/=/õ/, /ã/≠/õ/	bancs/bon,	
				enfants/fond	
	(Õ)		[õ, ã, ẽ ^W , aη]	fond, pont	
			/õ/=/ẽ/, /õ/≠/ẽ/	fond/faim,	
				pond/pain	
	(Ë)		[ẽ, ã, ẽ ^J , ɔη]	faim, pain	
			/ẽ/=/õ/, /ẽ/≠/õ/	faim/enfants	
Other	(WE)	_ C	[wa, we, wε, wæ]	poêle	
			[wa, wε, wæ]	poils	
		_ r	[wa, wε, wæ]	voir	
		_ #	[wa, wɑ, wɔ]	toi	
		(A)	[a, ɑ]	homard	
		(R)	_ V	[R, r, ʒ]	vérité
			C _	[R, r, ʒ]	printemps
			_ C	[R, r, ʒ]	verte
		(H)		ϕ, [h]	homard
		(NG)		[ŋ, ŋ, n]	soigne
	(VW)		[vw, w]	voir	

Table 1 - List of the variables studied and the items corresponding to each variable.

RESULTS

The statistical method used defines a number of dimensions, or axes, against which both speakers and linguistic variants are plotted, forming clusters where groups of speakers or features share similar coordinates. The significance or content of these dimensions is only discovered through examining which of the linguistic variants they are associated with, using prior knowledge to determine the common element shared by these features.

In the present analysis we have retained three dimensions. Dimension 1 has been defined as an East-West geographical dimension (Northeast-Southwest, to be exact). Dimension 2 covers the standard/traditional continuum. Dimension 3 accounts for further geographical contrasts. We will discuss the first two dimensions first.

Figure 1 gives the speaker scores plotted against dimensions 1 and 2. Interestingly, dimension 1 places the subjects in clusters which follow the same order as the distribution of regions as one goes from East to West, starting with Chéticamp furthest to the East, then Richmond, then Pomquet, and finally Clare and Argyle furthest to the west (compare with Map 1). Apparently, geographical distance and phonological distance coincide to some extent. Also, as might be postulated intuitively, the communities which are the furthest from each other physically are also the furthest phonologically. As well, it is interesting to observe the linguistic proximity of Pomquet and Richmond on the one hand and Clare and Argyle on the other, which also corresponds to their geographical proximity. Equally significant, however, is the observation that linguistic distances may differ from the geographic distances. The areas of Pomquet and Richmond are physically closer to Chéticamp yet this analysis shows them to be closer phonologically to the Southwest areas of Argyle and Clare. The overlap of

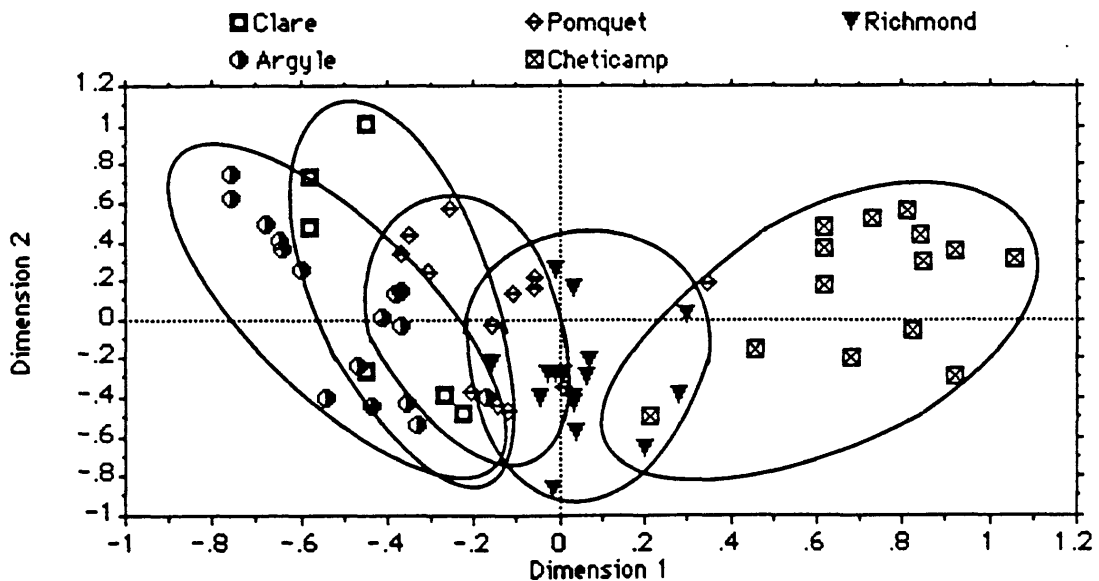


Figure 1 - Subject scores for dimension 1-dimension 2.
The five major regions are indicated by circles.

the clusters is not unexpected since this is a family of interrelated dialects. Also, it should be noted that intra-regional variation partly accounts for the horizontal spread of the clusters.

Dimension 2, the vertical dimension, distinguishes between speakers who use more of the traditional variants and those who use fewer. The further up a subject is on the graph, the more traditional variants he or she uses. The contrasts between speakers from one area can be quite sharp, as for example in the case of the speakers from Clare, or they can be more gradual. An interesting observation is that the clusters tend to converge in the lower part of the graph, as is best seen from the circles delimiting the regions in Figure 1. The explanation for this would be that the more standard speakers tend to resemble each other, whatever area they are from.

Now, what are the linguistic features that pull the clusters apart, i.e. which features distinguish between the regional varieties? To find out we plot the variables against the same axes and examine which variants coincide with which clusters. For clarity of presentation, only a few items are shown at a time, although all items are included concomitantly in the analysis.

Figure 2 shows variables of two extreme types: one group exhibits variation only along the horizontal or East-West geographical dimension, and one has only traditional/standard variation. The latter is the group of variables involving affrication. These are common to all described Acadian varieties, so it is not surprising that there is no variation within Nova Scotia. The same is the case for the (ER) variable in preconsonantal position, illustrated by the item «verte»: the [ɛ]-[a] alternation in this context is common to all Acadian dialects as well as to Québécois. As a contrast, the item «hiver» shows the distribution of the same variants in another phonological position. Here, we find only geographic variation. The Southwestern regions tend to have the [a] variant, whereas the [ɛ] variant predominates in the Central and Eastern areas. A similar distribution is found for the variable (ε), illustrated by the item «lait», and for the variable (WE) when followed by final /r/ as in «voir». In both cases three vocalic variants are distinguished. Here we find the same continuum, with [a] towards the West, [ɛ] towards the East and the intermediate [æ] in a more central position.

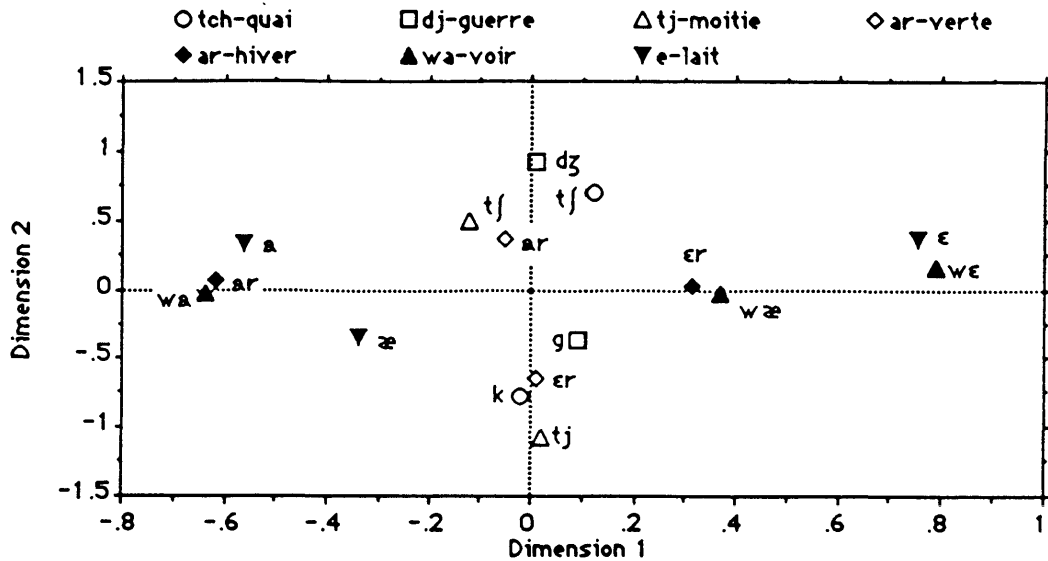


Figure 2 shows items which vary along a single dimension only, that is, either dimension 1 or dimension 2.

The most common situation is that both regional and traditional/ standard variation co-occur. Figure 3 gives examples of variables exhibiting this pattern, which typically will be triangular. The item «soigne», representing the variable (NG), has three variants, one Eastern, one Western and one standard. The other items represent cases of «ouisme», where Chéticamp has a

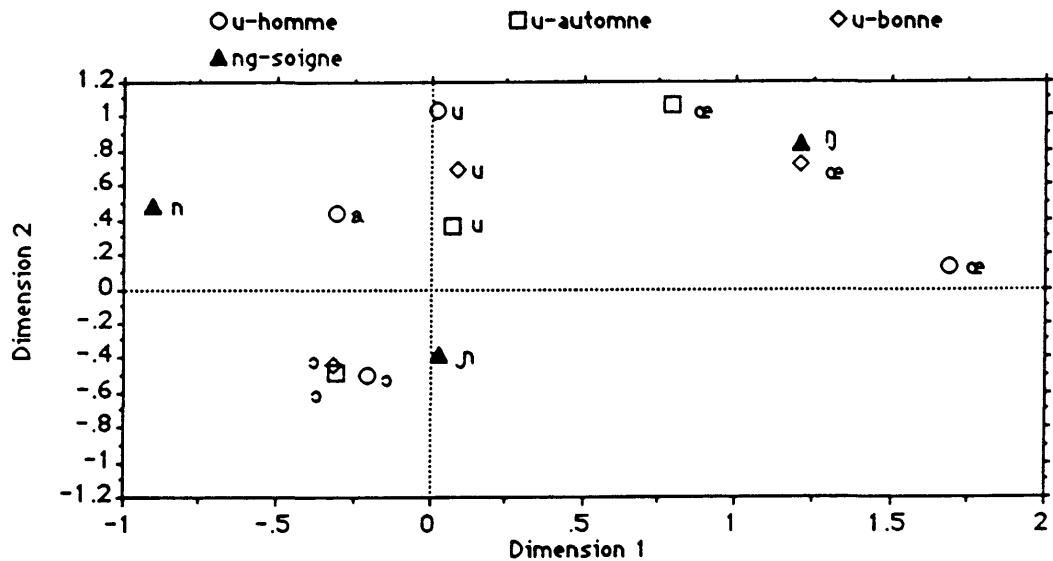


Figure 3 graphs items which vary along both dimension 1 and dimension 2.

particular variant, [æ], in addition to [u] and [ɔ], whereas the other varieties have only the [u] - [ɔ] alternation along the traditional/standard dimension.

Figure 4 shows selected items representing the nasal vowels. We see that, on the one hand, the standard forms are nicely grouped at the lower extreme of Dimension 1, and, on the other hand, the [ã] and [ã̃] variants are properly grouped in the East. However the remaining traditional variants are all clustered together in the upper left quadrant. It is clear that these variables are not adequately described through the first two dimensions only.

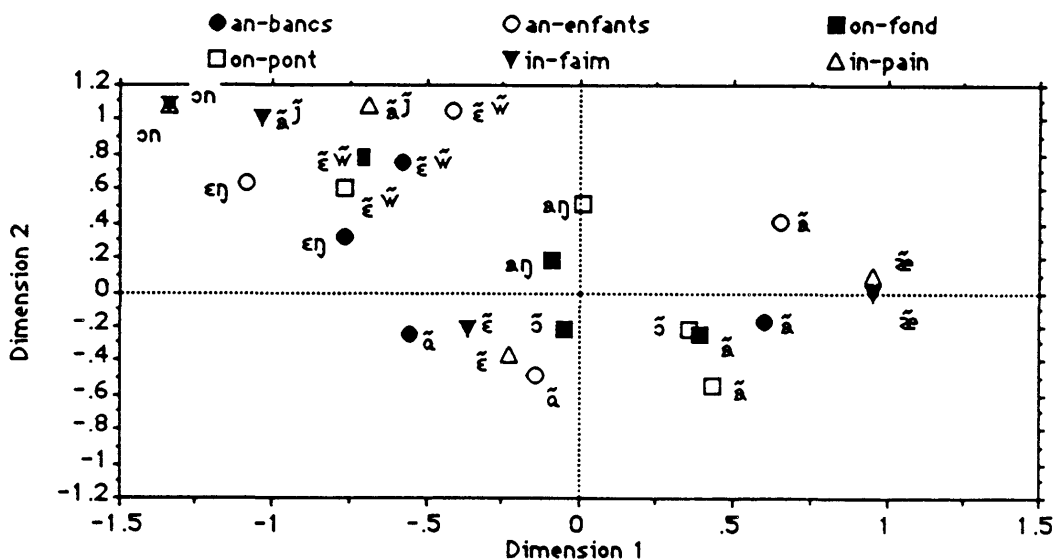


Figure 4 illustrates the distribution of nasal variants on the dimension 1- dimension 2 plane.

As we see in Figure 5, Dimension 3 discriminates within the cluster of nasals described in the discussion of Figure 4. The [ə̃] variant of (O) is at the lower end (associated with Richmond) and the Southwestern diphthongized variants of (Ö) and (Ã) are at the upper end, pulled towards the West along Dimension 1. The two Southwestern variants of (E), [ã̃] and [ɔ̃̃], are also pulled apart along this dimension. (See Ryan (1981) and Landry (1982, 1985) for a description of the nasal vowels of Meteghan, Petit Ruisseau and Pubnico.) In an intermediate position along Dimension 3, and also towards the West, are the [ə̃] variants of (Ã), associated with certain Argyle communities other than Pubnico.

and Clare and Argyle on the other. The subject scores plotted for Dimensions 1 and 3 confirm this observation (see Figure 6). Individual points indicate that, even though there is some overlap, the five regions tend to cluster separately. The few «outliers» not encompassed by the circles represent individuals from peripheral villages who have a number of variants which bring them closer to neighbouring regions.

Two more sets of items will illustrate the variation along Dimension 3, the diphthongs and the (R) variable. Figure 7 shows items which were known to have diphthongs in one or both of the Southwestern dialects (Landry 1982, Ryan 1981). The diphthongized variants of items with final /e/, /ø/, /o/ and /u/ are effectively clustered towards the upper end of Dimension 3. These are common to both Clare and Argyle. In the centre are the closed variants, also central on Dimension 1. The diphthongized variants of these vowels in closed syllables are in between these two clusters. [œ^j] in «soeur» appears proper to Clare, as opposed to Argyle, as is [ɔ^w] in «côte». This variant, however, is also found in the central regions, as its intermediate position on the graph shows. No diphthongized realisations of «neige» were elicited in this sample, and the open variant is very near the closed one on the graph.

Both the nasal vowels and the variables - involving diphthongs contain variation along dimension 2, the traditional/-standard dimension. The variants of (R), however, are more purely

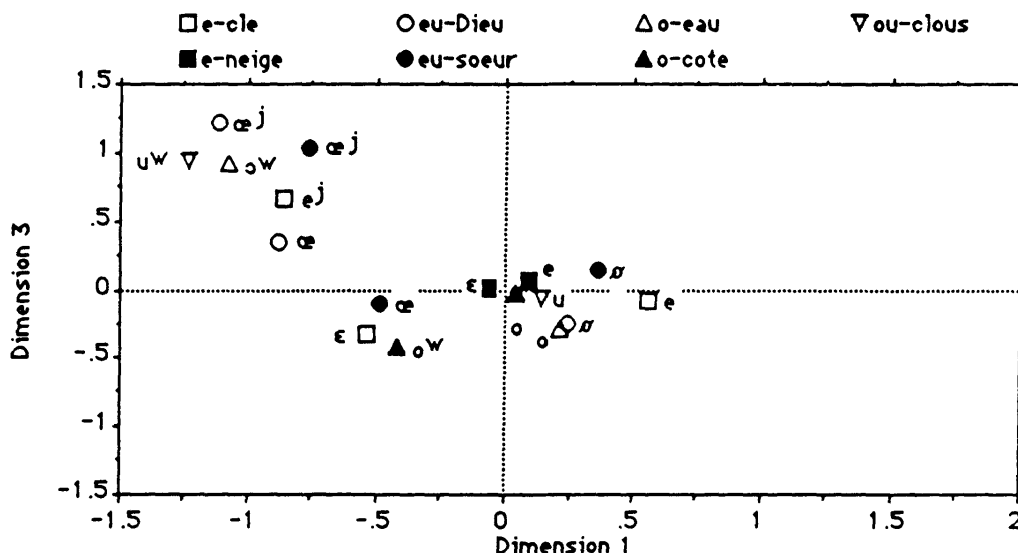


Figure 7 summarizes the configuration of diphthongized variants on the dimension 1-dimension 3 plane.

geographical, and we get a triangular pattern when we plot Dimension 1 against Dimension 3, as shown in Figure 8. The uvular variants of (R) are grouped towards the right in the space associated with Chéticamp; this is the case for all three phonological contexts. Dimension 3 separates the other two variants, with the [r] variants below the middle and the [ʀ] variants above. It is interesting to note how the three retroflex variants spread out. The older speakers in both Richmond, Pomquet and Clare tend to have [r] as their basic variant. When they do have [ʀ], it will most frequently be in the preconsonantal context («verte») and least frequently in the intervocalic context («vérité»); thus it is this latter item which best discriminates Argyle from the other areas. The phoneme /r/, which is being studied in detail in the larger corpus, shows a strong age trend and this must be borne in mind, so as not to generalize unduly from this material.

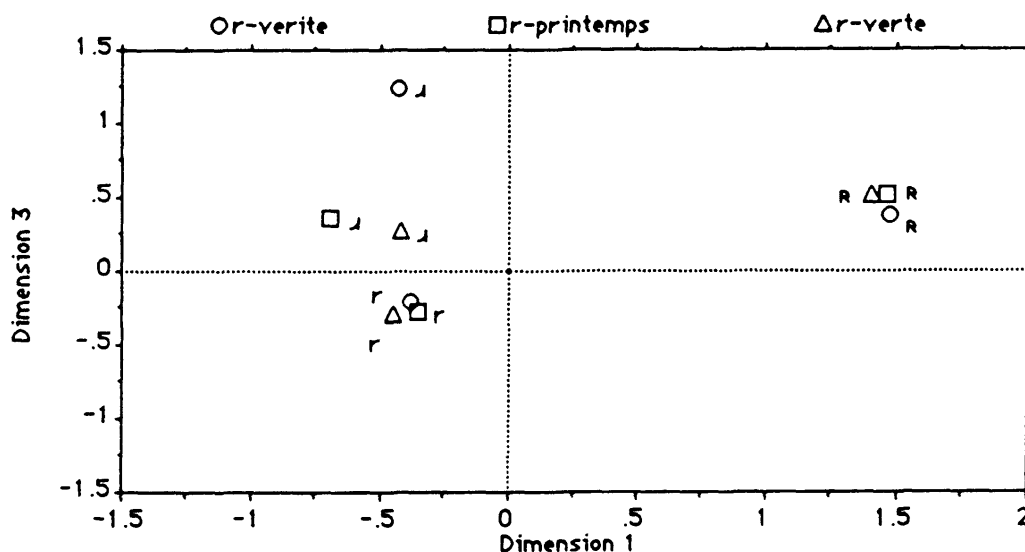


Figure 8 shows the distribution of variants of (R) on the dimension 1-dimension 3 plane.

DISCUSSION

The central theme of this paper is the application of Dual Scaling to Acadian French dialectological data. We have shown that the 37 linguistic items (representing 20 variables) can be reduced to a configuration which associates information about individual subjects with that about phonological variables along three dimensions.

The plots of individual subjects (which are similar to the 'linguistic maps' produced by dialectometricians who use multi-dimensional scaling) indicate how subjects group into their geographic speech communities. This geographic factor is clearly a very salient one in the Nova Scotia Acadian data.

The plots of the phonological variants show which variables provide the linguistic interpretation of the distances among subjects. It is these sets of variables which constitute the linguistic currency of the configurations of linguistic distance. Certain variables are geographic, others are stylistic; many appear to involve both types of variation.

The main advantage of Dual Scaling lies primarily in its dual usefulness: not only are individual subjects grouped according to their linguistic behaviour but the linguistic items responsible for these groupings are isolated. We also point out that the division of variables into geographic and stylistic dimensions corresponds to the tendencies expected by the dialectologist researcher familiar with the data. This fact reinforces the validity of the technique.

An important limitation of this study is the use of single-response items for the variables. This type of data is common in dialectological surveys, and in this context our Dual Scaling application is particularly appropriate. Nevertheless, a sociolinguist would prefer to see more tokens per variable and per subject, in order to provide greater reliability for the claims being made, and to base the analysis on spontaneous speech rather than on elicited responses. Furthermore, dialectometric and sociolinguistic analyses must be extended to other types of data - morphological, lexical, syntactic - if a representative configuration of dialect or sociolinguistic structures is to be achieved. These are the directions that our future research will be taking.

ACKNOWLEDGEMENTS

This research was supported by the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada. We also gratefully acknowledge the assistance of the University of New Brunswick Research Fund.

REFERENCES

- Cichocki, W. 1986. Linguistic Applications of Dual Scaling in Variation Studies. Unpublished Ph.D. dissertation, University of Toronto.
- Embleton, S. 1987. 'Multidimensional scaling as a dialectometrical technique'. This volume.
- Flikeid, K. 1986. 'Le français acadien: Analyse comparative de textes de langue parlée'. In E. Brunet (ed) Méthodes quantitatives et informatiques dans l'étude des textes. Paris: Champion-Slatkine. 391-397.
- Goebel, H. 1981. 'Eléments d'analyse dialectométrique (avec application à l'AIS)'. Revue de linguistique romane. 45. 165-195.
- Labov, W. 1966. The social stratification of English in New York City. Washington, D.C.: Center for Applied Linguistics.
- Landry, F. 1982. 'La diphtongaison des nasales à la Baie Sainte-Marie: Le cas de Petit Ruisseau'. PAMAPLA/ARAALPA. 5. 145-160.
- Landry, F. 1985. Etude synchronique des voyelles nasales dans le parler de Pubnico-Ouest. Unpublished M.A. thesis, Université de Montréal.
- Linn, M. & R. Regal. 1985. 'Numerical taxonomy as a tool in dialect research'. In H. Warkentyne (ed) Papers from the Fifth International Conference on Methods in Dialectology. University of Victoria. 245-261.
- Nishisato, N. 1980. Analysis of categorical data: Dual Scaling and its applications. Toronto: University of Toronto Press.
- Philps, D. 1985. 'The structure of dialect space'. In H. Warkentyne (ed) Papers from the Fifth International Conference on Methods in Dialectology. University of Victoria. 351-362.
- Ryan, R. 1981. Une analyse phonologique d'un parler acadien de la Nouvelle-Ecosse. Québec: Centre International de Recherche sur le Bilinguisme.

- Séguy, J. 1973. 'La dialectométrie dans «l'Atlas Linguistique de la Gascogne»'. Revue de linguistique romane. 37. 1-24.
- Tenenhaus, M. & F.W. Young. 1986. 'An analysis and synthesis of multiple correspondence analysis, optimal scaling, dual scaling, homogeneity analysis and other methods for quantifying categorical multivariate data'. Psychometrika. 50. 91-119.
- Trudgill, P. 1983. On Dialect. New York: New York University Press.
- Viereck, W. 1985. 'Linguistic atlases and dialectometry: The Survey of English Dialects'. In J.M. Kirk et al (eds) Studies in Linguistic Geography. London: Croom Helm. 94-112.

LE SUFFIXE ASPECTUEL /-i(s)/ ET LES PARADIGMES VERBAUX

John Hewson

Memorial University of Newfoundland

Verbes réguliers et irréguliers

Les verbes irréguliers de nos langues sont des restes historiques un peu comme les vieilles maisons ou les ruines du temps jadis.¹ Quelquefois, ils sont les produits de changements phonétiques, comme l'anglais send/sent ou les contrastes dois/devons et bois/buvons du français. Quelquefois, ils sont les vestiges d'une morphologie autrefois vivante, mais maintenant dépassée, comme les verbes "forts" de l'allemand et de l'anglais, qui portent toujours des distinctions vocaliques remontant au système de l'ablaut de l'indo-européen². On voit même quelquefois les deux influences dans un seul et même verbe, comme l'allemand bringe/brachte où l'on voit et l'alternance vocalique et les changements phonologiques (consonne fricative qui a entraîné la disparition de la consonne nasale).

Les sujets parlants tendent, avec le temps, à régulariser cette morphologie tourmentée. L'alternance j'aime/nous amons de l'ancien français (résultant du même processus phonologique qui a donné dois/devons, etc.)

¹Cette étude a été achevée pendant un congé sabbatique passé au Fonds Gustave Guillaume à l'Université Laval à Québec comme boursier du Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada. Je tiens à exprimer ma reconnaissance à l'Université Laval et au CRSHC, et tout particulièrement à Roch Valin, directeur du Fonds Guillaume, qui m'a aidé, par ses commentaires, à améliorer non seulement le style mais aussi le fond de cet article.

²Les langues romanes possèdent, elles aussi, des vestiges remontant à un très lointain passé; le passé simple conduisis du français, par exemple, renferme un -s- qui remonte à la morphologie de l'aoriste en indo-européen.

est devenue j'aime/nous aimons en français moderne, et le verbe aimer, en français moderne, est le type par excellence du verbe régulier.

Quand il s'agit de créer un nouveau verbe, il est normal d'employer la morphologie du verbe régulier, paradigme considéré "vivant", et non pas celle des verbes irréguliers qui donne une variété de paradigmes dont on dira de tous qu'ils sont "morts". C'est ainsi que l'allemand et l'anglais vont créer leurs néologismes verbaux selon le paradigme "faible" des verbes dits réguliers et abandonnent lentement les paradigmes "forts".

Les paradigmes verbaux du français

Comme on sait, le latin classique avait quatre paradigmes verbaux qui ont donné les résultats phonologiques suivants en français moderne: (1) -āre > -er, (2) -ēre > -oir, (3) -ere > -re, (4) -ire > -ir. Mais le français, tout comme les autres langues romanes, a réduit les quatre conjugaisons du latin à trois. (Les langues romanes diffèrent entre elles dans la manière de faire cette réduction.) Ce qui donne en français: (1) les verbes du type aimer, (2) les verbes du type finir, (3) les verbes du type vendre. Ce sont les trois paradigmes réguliers du français moderne: les verbes d'infinitif en -oir sont tous irréguliers.

On peut se demander pourquoi les langues romanes ont gardé trois conjugaisons verbales, alors qu'elles n'ont conservé que peu de choses des cinq déclinaisons du substantif latin. Pour la plupart des verbes des langues romanes, il s'agit simplement d'une différence de voyelle thématique, variation sans signification, et normalement les néologismes empruntent leur morphologie à un seul et même paradigme.

Cependant, pour ce qui est du français, les choses sont un peu différentes. On sait que les néologismes (stopper, téléphoner, téléviser) suivent la morphologie du type aimer. Mais ce n'est que partiellement vrai: il y a aussi des néologismes (e.g. amerrir, alunir sur le modèle de atterrir) qui empruntent leur morphologie au type finir. Il y a donc deux paradigmes verbaux en français moderne qui peuvent être considérés comme "vivants".

Si, effectivement, on pose l'existence de deux paradigmes vivants, on doit s'attendre à ce qu'il y ait une différence de sens, de signification, entre les deux. Rien d'étonnant, alors, à ce que l'un des deux paradigmes convienne à un certain type de verbe et l'autre à tous les autres. Ce qui revient à poser l'existence d'un paradigme spécial marqué et un paradigme ordinaire, non-marqué, tous les deux vivants.

Or, on sait que la morphologie du type finir n'est pas du tout ce qu'on devrait attendre historiquement et que l'évolution de ce paradigme est tout à fait différente en français de l'évolution, qu'on pourrait appeler normale, qu'a eu le même paradigme latin en espagnol et en portugais. L'italien et le roumain ont fait quelques changements dans la même direction que le français, mais le français est allé beaucoup plus loin que les autres langues en instituant une nouvelle morphologie au moyen du suffixe /-sk-/ du latin classique.

Les suffixes verbaux du latin

Le latin, comme il est courant dans les langues indo-européennes, utilisait des suffixes verbaux qui s'attachaient au radical, et précédait les désinences. Le but de ces suffixes était d'exprimer des différences

d'aspect ou d'Actionsart. Le suffixe /-it-/ (Ernout 1953: 140-1) ajoutait au verbe une nuance fréquentative ou itérative: basé sur crepāre "faire du bruit", on a crepitaře, "faire un bruit continu, pétiller"; sur rogāre "demander", on a rogitāre "demander avec insistance". Le suffixe /-sk-/ avait un sens inchoatif marquant l'entrée dans un état, comme dans les exemples suivants (Ernout 1953:133):

"Ce suffixe a servi en outre à former la nombreuse classe des inchoatifs en -āscō, -ēscō, -īscō, dérivés de verbes, d'adjectifs ou de noms du type:

amā-scō	"je commence à aimer" (amō)
calēscō	"je m'échauffe" (caleō)
com-pe-scō	"je contiens, je réprime"
obdormiscō	"je m'endors" (dormiō)
dūrē-scō	"je m'endurcis" (dūrus)
ignē-scō	"je m'enflamme" (ignis)
irā-scor	"je m'irrite" (ira)
vesperāscit	"il se fait soir" (vesper)
inveterā-scō	"je deviens vieux" (vetus)

Cette formation en -scō a eu une fortune considérable en latin... Le suffixe a continué à vivre dans les langues romanes, notamment en italien et en français où il s'est répandu dans le présent de la plupart des verbes en -ire: je finis, nous finissons, italien, finisco, finiscono.

Le suffixe /-i(s)-/ du français

C'est ainsi que le français a créé, en ajoutant le suffixe latin /-sk-/ de façon régulière aux verbes de la quatrième conjugaison latine (-ire), une morphologie systématique de l'inchoatif. Ajouté à la voyelle thématique /-i-/ (suffix elle-même, à l'origine, sans doute) pour donner /-isk-/, ce suffixe, par voie d'évolution normale, est devenu /-is-/ en français devant une voyelle, /-i-/ en position finale et devant consonne (deux positions où /s/ est tombé historiquement). C'est ainsi que les

verbes de la conjugaison finir présentent un suffixe /-i(s)-/ entre racine et désinence, suffixe qui semble conférer à ces verbes un sens inchoatif.

Dans le participe finissant, par exemple, on peut trouver le radical /fin-/, le suffixe /-i(s)-/, et la désinence /-ã/, marque unique, en français, du participe présent. Si l'on ne se rend pas compte que le suffixe /-i(s)-/ est un élément formateur, il faudrait enseigner, comme le font les grammaires traditionnelles, que la marque du participe présent est -issant pour les verbes du type finir, confondant ainsi le suffixe, en fin de thème, et la vraie flexion.

De même, dans le paradigme du présent de l'indicatif on trouve au singulier le suffixe /-i(s)-/ sous la forme de son allomorphe abrégé (sans /s/) à cause de la perte historique de /s/ (a) en position finale (1^{ère} et 2^{ème} personnes) et (b) devant consonne (3^e personne):

<u>Latin</u>	<u>ancien français</u>	<u>français moderne</u> ³
finiscō	je finis	/fin-i/
finiscis	tu finis	/fin-i/
finiscit	il finist	/fin-i/

Au pluriel du même paradigme on retrouve ce même suffixe /-i(s)-/ sous la forme de son allomorphe étendu, qui comprend un /s/ curieusement en position de consonne axiale (voir la section suivante), et les flexions de pluriel:

<u>Latin</u>	<u>ancien français</u>	<u>français moderne</u>
finiscimus	nous finissons	/fin-is-õ/
finiscitis	vous finissez	/fin-is-e/
finiscunt	ils finissent	/fin-is-(ə)/

³Formes phonologiques qui démontrent (a) radicale /fin-/, (b) allomorphe du suffixe /-i(s)-/, (c) flexion zéro. On laisse de côté les formes écrites, mais il y aurait aussi toute une étude intéressante à faire sur la sémiologie écrite.

Partout dans le présent des verbes du type finir, en conséquent, on trouve un suffixe /-i(s)-/, qui a été utilisé, dès l'époque latine, pour marquer un sens inchoatif, c'est-à-dire l'entrée dans un état nouveau. Pour finir ce serait sans doute l'état d'achèvement; pour rougir, jaunir, etc., un changement de couleur, pour atterrir, amérir, alunir l'arrivée à la surface, et ainsi de suite. Historiquement ce suffixe a été utilisé pour faire des verbes inchoatifs dérivés de substantifs: croupir, garantir, meurtrir, ou bien d'adjectifs: aigrir, chérir, brunir, grossir, blémir, mûrir; quelquefois avec préfixe a-: affaiblir, attendrir, abrutir, amincir, assainir, assourdir; quelquefois avec en-: enrichir, enhardir, et ainsi de suite.

A cause des néologismes comme alunir en français moderne, on est en droit d'insister que ce suffixe est toujours vivant, et qu'il faut le traiter comme élément formateur, un suffixe qui fait partie du thème, et non des désinences.

Une fois la vraie différence entre thème et désinence aperçue pour les verbes du type finir, des ressemblances frappantes se révèlent entre les trois paradigmes verbaux du français:

	<u>AIMER</u>	<u>FINIR</u>	<u>VENDRE</u>
je	-(ə)	-i-∅	-∅
tu	-(ə)	-i-∅	-∅
il/elle	-(ə)	-i-∅	-∅
nous	-ō	-i(s)-ō	-(d)-ō
vous	-e	-i(s)-e	-(d)-e
ils/elles	-(ə)	-i(s)-(ə)	-(d)-(ə)

(∅ = zéro, absence de flexion)

FIGURE 1

La consonne axiale

La seule différence entre le présent du type finir et celui du type vendre est la présence dans le premier du suffixe inchoatif; ces deux paradigmes ont en commun ce que G. Guillaume a appelé (1973:75) "la consonne axiale, qui partout intervient entre thème radical et flexion audible". Le /s/ de finir et le /d/ de vendre ont, en effet, tous les deux la même justification historique: ce sont des consonnes de transition entre thème et désinence: le /s/ de finir et le /d/ de vendre ne se prononcent pas en position finale, mais se prononcent toujours en position intérieure intervocalique, devant flexion audible.

Pour des raisons historiques, la plupart des consonnes axiales des verbes du type aimer ne tombent pas en position finale. Pour des verbes comme vider, inviter, prouver, etc., par exemple, il y a toujours une consonne avant les flexions audibles, mais cette consonne ne tombe pas au singulier, ayant été protégée historiquement par le schwa (représentant de /a/ inaccentué du latin), devenu plus tard e muet. Donc, pour les milliers de verbes de ce paradigme, la consonne axiale en fin de racine ne tombe pas au singulier. Mais il y a aussi un petit groupe de verbes, comme lier, jouer, créer, évoluer, etc., qui n'ont pas de consonne axiale. Il est amusant de noter que le français populaire a essayé de combler ce vide: on entend dire ils lisent (= lient), ils jousent (= jouent). (Si cette tentative de régularisation réussissait, il n'y aurait qu'une seule morphologie du présent en français!)

Autres correspondances dans les paradigmes

A part le présent de l'indicatif, il y a plusieurs autres formes verbales où il y a identité entre les trois grands paradigmes du français:

	<u>AIMER</u>	<u>FINIR</u>	<u>VENDRE</u>
part. présent	-ã	-i(s)-ã	-(d)-ã
imparfait	-e (etc.)	-i(s)-e (etc)	-(d)-e (etc)
prés. subj.	-(ə) -jǝ -je	-i(s)-(ə) -i(s)-jǝ -i(s)-je	-(d)-(ə) -(d)-jǝ -(d)-je

FIGURE 2

On devrait pouvoir ajouter, à ces paradigmes, le futur et le conditionnel, mais un petit détail fâcheux en empêche: vendre garde sa consonne axiale devant le /-r-/ qui est la marque de ces temps, tandis que dans l'infinitif finir et dans les formes finirai et finirais qui relèvent historiquement de l'infinitif, il n'y a aucune trace de consonne axiale.

On sait, certainement, que s est tombé partout en ancien français devant consonne, mais ce n'est pas là l'explication ultime de cette divergence, qui réside dans le fait que l'infinitif latin finire est resté fidèle à sa morphologie de quatrième conjugaison (-ire), et n'a jamais ajouté le suffixe /-sk-/, qui aurait fait de lui un verbe de la troisième conjugaison:

- * finiskere, qui aurait ensuite donné
- * finisre en ancien français pour aboutir à
- * finire en français moderne (tout comme lire, rire, dire, écrire).

Il y a, quand même, des faits qui suggèrent que l'on devrait peut-être analyser l'infinitif du type finir en français moderne comme /fin-i-

r/ avec suffixe inchoatif: ce qui voudrait dire que cette forme a subi une ré-analyse historique.

Historiquement, en effet, le /-r/ final est tombé des infinitifs du type finir tout autant que de ceux du type aimer. Mais tandis que la voyelle /-e/ de aimer est restée la marque suffisante de l'infinitif (et du participe passé) des verbes en -er, la voyelle /-i/ de l'infinitif /fini/ (au 18^e siècle) a dû, semble-t-il, être analysée comme représentant le suffixe /-i(s)-/, de sorte que le /r/ de l'infinitif a été restitué (Bourciez 1958:179). De cette restitution il y a deux résultats (1) les infinitifs du type finir et vendre ont maintenant la même marque phonologique /-r/, (2) finir distingue maintenant infinitif /finir/ et participe passé /fini/, qui autrefois (comme ceux du type aimer où on n'a que /eme/ pour les deux) ne se distinguait pas.

Analyser l'infinitif du type finir comme /fin-i-r/, où la voyelle /-i-/ représente le suffixe /-i(s)-/, et /-r/ la marque unique de l'infinitif, résoud aussi le problème de la différence entre finir et vendre à l'infinitif, au futur et au conditionnel. Pour ce qui est des verbes du type vendre, en effet, seuls les verbes dont la consonne axiale est de type plosive (e.g. vendre, vaincre) conservent cette consonne aux formes de l'infinitif, futur et conditionnel. Les verbes qui ont une consonne axiale de type fricative laissent tomber la consonne axiale dans ces formes, tout comme le fait finir:

verbe:	<u>écrire</u>	<u>lire</u>	<u>finir</u>
consonne axiale:	/v/	/z/	/s/
présent:	ekri	li	fini
	ekrivõ	lizõ	finisõ

infinitif:	ekrir	lir	finir
futur:	ekrire	lire	finire
conditionnel:	ekrire	lire	finire

(Autres verbes du même type: nuire, luire, conduire, plaire, taire.

Il y a deux exceptions: vivre et sivre).

Les formes venues du perfectif latin

Jusqu'ici nous avons rendu compte de toutes les formes de la conjugaison en -IR sauf le passé simple, l'imparfait du subjonctif, et le participe passé.

Dans le passé simple et l'imparfait du subjonctif on note tout de suite l'identité du paradigme de finir avec celui de vendre, mais cette fois sans qu'il soit question d'un suffixe /-i(s)-/ pour maintenir l'identité: les deux paradigmes sont tout simplement identiques, et il n'y a de suffixe /-i(s)/ dans le passé simple je finis, etc., ni même, ce qui est plus surprenant, dans l'imparfait du subjonctif:

que je finisse, vendisse
 que tu finisses, vendisses
 qu'il finît, vendît
 etc.

Partout, en effet, pour ce qui est du passé simple et de l'imparfait du subjonctif, on ne trouve qu'une seule morphologie dans les deux paradigmes du type finir et du type vendre.⁴

⁴Le français populaire a même essayé de généraliser ce type de passé simple et d'imparfait du subjonctif aux verbes du type aimer. Ce n'est qu'au dix-neuvième siècle, selon Dauzat (1935:202), que le passé simple du type je tombis est disparu du parler de Paris.

L'explication n'est pas loin à chercher. La notion d'inchoatif est essentiellement une notion imperfective: l'idée d'une progression vers un nouvel état, le mouvement de l'entrée dans un nouvel état. En conséquent, les formes de l'horizon perfectif des verbes du type -ire du latin n'ont jamais adopté le suffixe /-sk/.⁵

Ainsi s'explique l'identité des paradigmes de finir et de vendre en ce qui concerne le passé historique et l'imparfait du subjonctif. La morphologie du premier vient tout simplement de -ivī, -ivistī, -ivit ou -īvī, -īvistī, -īvit avec perte de y intervocalique et la fusion des deux voyelles, qu'elles soient ou courtes ou longues. Même chose pour l'imparfait du subjonctif, où l'on trouve l'évolution suivante dans les deux cas des flexions suivantes:

-ivissem > -isse > /is/

-ivisses > -isses > /is/

-ivisset > -ist > ît⁶ /i/

Dans les formes plurielles de ce subjonctif l'élément /-is-/ vient également de la combinaison de la voyelle thématique avec les flexions du subjonctif latin, non pas du suffixe /-isk-/.⁷

⁵Loi générale, en effet, pour ce suffixe en latin classique, témoin les verbes du type crescō, crescere, crēvī, crētum (=croître); cognoscō, cognoscere, cognōvī, cognōtum (=connaître).

⁶Avec la perte de s devant consonne en ancien français, la voyelle (comme il en arrive souvent en pareille situation) s'est allongée. L'explication normale se base sur la séquence ist > iht > i:t. Le circonflexe est le signe orthographique de l'ancien français pour indiquer la longueur vocalique.

⁷Résultat curieux: deux subjonctifs dans la conjugaison de finir:

présent	imparfait
<u>que je finisse</u>	<u>que je finisse</u>

Le participe passé

Le participe passé /fini/, étant également un élément perfectif, qui trouve son origine historique dans l'horizon perfectif du latin, n'a pas adopté, lui non plus, le suffixe /-sk-/. En conséquent, ce participe est un représentant régulier du latin finitu(m).

Mais il y a, encore une fois, un parallèle intéressant entre le paradigme des verbes du type perdre et celui du type finir. Il est normal, par exemple, pour les verbes de la conjugaison en -re (comme perdre) qui ont une consonne axiale plosive (et qui gardent (voir dessus) la consonne axiale à l'infinitif, au futur, au conditionnel) d'adopter la flexion /-y/ pour le participe passé: perdu, convaincu. Mais les verbes qui ont une consonne axiale fricative (e.g. écrire, dire, conduire, luire, nuire - l'exception est lire) présentent, comme forme de participe passé, le radical sans consonne axiale. D'où un parallélisme net (phonologique, il va sans dire) entre écrit, dit, conduit, nui, lui et les participes du type fini.

C'est ce parallélisme même qui nous amène à suggérer que le participe fini, lui aussi, a été réanalysé en /fin-i/, et que, pour le locuteur moderne, la voyelle finale de cette forme est l'allomorphe normal du suffixe /-i(s)-/ des verbes de ce type. Une comparaison paradigmatique entre finir et écrire, par exemple, révèle que partout dans le paradigme (sauf au passé simple et à l'imparfait du subjonctif - qui ont disparu, il faut le

que tu finisses
qu'il finisse

que tu finisses
qu'il finît

qui sont identiques sauf à la troisième personne du singulier. Mais cette identité vient de deux sources disparates: pour le présent, du suffixe -isk- du latin, et (2) pour l'imparfait des désinences en -isse- du plusque-parfait du subjonctif latin.

faire remarquer, du français parlé), la voyelle finale de radical du verbe écrire, à laquelle s'ajoute la consonne axiale /-v-/ devant flexion audible, correspond exactement à la voyelle /i/ du suffixe /-i(s)-/ des verbes du type finir.

Conclusion

Le fait qu'il y a deux conjugaisons "vivantes" en français indique qu'il y a deux suites morphologiques qui sont toujours significatives. L'analyse laisse apercevoir un suffixe /-i(s)/ avec un sens inchoatif dans toutes les formes du paradigme de finir qui sont encore vivantes dans le français moderne parlé, morphologie qui est utilisée dans la formation de verbes de sens inchoatif, tandis que la morphologie régulière du type aimer fournit le modèle paradigmatique des autres néologismes verbaux.

Dès qu'on a tenu compte de ce suffixe /-i(s)-/, la morphologie des paradigmes verbaux du français prend une toute autre allure. Il ne reste qu'une différence minimale entre les paradigmes de finir et de vendre: le fait que, pour ce qui est des formes venues de l'imperfectif latin, il faut se rendre compte, dans les verbes du type finir, d'un suffixe /-i(s)-/. A part ce détail, les paradigmes sont identiques.

Les différences entre finir et vendre d'une part et le paradigme du type aimer d'autre part sont plus significatives: (1) participe passé, (2) infinitif, (3) voyelle thématique du passé simple et de l'imparfait du subjonctif, (4) pour aimer, aucune alternance de la consonne axiale.

En fin de compte, on pourrait dire que le français est allé plus loin que les autres langues romanes en réduisant les quatre conjugaisons

du latin classique à deux grands paradigmes modernes qui sont restés vivants, et acceptent tous les deux des néologismes.

BIBLIOGRAPHIE

- Bolbjerg, Alfred. 1979. "IRe dans les conjugaisons françaises", Revue romane V. 14: 279-93.
- Bourciez, J. 1958. Phonétique historique du français, Paris: Klincksieck.
- Dauzat, A. 1935. Où en sont les études de français, Paris: D'Artrey.
- Ernout, A. 1953. Morphologie historique du latin, 3^e édition, Paris: Klincksieck.
- Guillaume, Gustave. 1973. Principes de linguistique théorique. Paris: Klincksieck. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Trager, George L. 1955. "French Morphology," Language 31:511-529.
- van den Eynde, Karel, et Claire Blanche-Benveniste. 1970. "Essai d'analyse de la morphologie du verbe français. Présentation d'hypothèses de travail." Orbis 19:404-429.

A Brief Look at Jack Kerouac's Syntax

Anthony B. House

University of New Brunswick

ABSTRACT

Warren Tallman in his article Kerouac's Sound relates Kerouac's style and syntax to the Bop-Era Jazz of the fifties. Tallman analyses an extended sentence from The Subterraneans. He determines that Kerouac's immediate motive is the Bop motive, maximum spontaneity. The narrative melody merges with and is dominated by the improvised details. Also, the novel is written with the driving but hung-up rhythms of a hurrying man who is also, always alas, looking back over his shoulder.

The hurrying is in the narrative and the looking back is expressed by shifts from the narrative line which Tallman has identified as musically inspired, and which I have identified as post-posed adjective structures or fillers of what appears to be a French-motivated post-nominal slot in the syntax. I think that there is a syntactic rule in Kerouac's linguistic system which comes from his first language and which accounts for the stylistic effect noted by Tallman.

Therefore, the aim of the paper is to examine an extended sentence in Jack Kerouac's The Subterraneans in search of underlying French syntax. Two or more models of analysis will be tried on the corpus in order to resolve the problem or to open it up to further study.

Jack Kerouac was born on March 12, 1922 in Lowell, Massachusetts. His parents were natives of Quebec who had emigrated to New England (Nicosia 1983:22).

Kerouac spoke only French until he was six and had a French Canadian accent until he was fifteen or even twenty-one depending on the following sources (Kerouac 1958:3) (Perreault 1987:6). He spoke and read French throughout his life, mostly with his family. He was a bilingual writer and did in fact write and revise his novels by using French to gain clarity and to improve his style. He translated and retranslated from English to French in certain stylistically difficult parts of On The Road. (Nicosia 1983:355).

Kerouac was also a theorist and applied his slogans for composition to his own work, such as the passage cited here from The Subterraneans (Kerouac 1958:1-2). He advanced his own prescription for spontaneous writing in sentences such as:

- 8. Write what you want bottomless from bottom of the mind.
- 13. Remove literary, grammatical and syntactical inhibition.
- 18. Work from pithy middle eye out, swimming in language sea.
(Kerouac 1977:46-47)

These quotations should be read in context, but one receives the impression that he wants everything to come out on the page from the subconscious on up, which certainly would include in his case bilingual waves in the language sea, or at least a bilingual swimmer.

In a speech entitled Kerouac's Ethic, given at the Rencontre Internationale Jack Kerouac, October 1 to 4, 1987 in Quebec City, Allen Ginsberg describes Kerouac's theoretical and practical views on creating literature. He invented a form of writing other people could use, no matter their language, by typing the spontaneous flow of images that came to his mind, without worrying about maintaining conventional literary form. Kerouac called his writing technique 'spontaneous prose' (Smith 1987:A12)

Kerouac himself has stated that the thoughts or flow of images came to him in joul even though he wrote mostly in English (Lapierre 1984:15).

In a paper read at the American Dialect Society in 1982, (House 1982) I advanced a mini-theory or mini-fact that under stress such as pain or some other major stimulus, such as extreme fatigue, an anglophone will cry for example ouch! while a francophone cries aïe! This is based on the articulatory habits of each language and is a clear example of what can happen at the first and second levels of articulation, where meaningful segments are in turn broken into distinctive units. Under stress the bilingual, depending on the depth of his basis of articulation has an interlingual response.

It is my view in this paper that Kerouac, who wrote The Subterraneans in three consecutive full-moon nights of October (Charters 1974:185) on a teletype roll while using benzedrine to stay awake, was engaged in a self-imposed linguistic stress test. I propose a general rule of articulation which states that under stress the bilingual writer will revert at certain points of his output to his original and most internalized linguistic structure. The paragraph length sentence under analysis in this paper is taken from The Subterraneans. Refer to Appendix A.

Warren Tallman has analyzed the sentence into narrative which is simply (A) Leo Percepied walking down the street with Larry O'Hara and (B) meeting Julien Alexander and Mardou Fox in front of the Black Mask bar (Tallman 1959:58-74). Tallman refers to numbers 1 to 7 in Appendix A as shifts or side-trips. I think there is justification for reinterpreting his analysis by saying there are two topics, (A) and (B) and, as marked, seven comments. Following Langacker, the topic of a sentence is the element that the sentence is about. The rest of the sentence, called the comment, contributes new information about the topic (Langacker 1972:181).

This approach to sentence analysis is more than similar to the thème et propos division of Charles Bally (Bally 1950: 102-103) or the theme and rheme of the Prague School. Bally relates the thème- propos to another division of the sentence the psychological subject or le sujet dans le sens large and the predicate again in le sens large . (Bally 1950:101). He suggests a formula AxcZ, for the description of a syntagm which is defined as:

Tout syntagme est donc le produit d'une relation d'interdépendance grammaticale établie entre deux signes lexicaux appartenant à deux catégories complémentaires l'une de l'autre. C'est dans ce sens qu'on peut dire en abrégé: tout syntagme est binaire. (Bally 1950:102)

If one assumes the long sentence to be a syntagm one can analyze it in a somewhat binary manner: leaving (A) and (B), one can examine numbers 1 to 7, the comments which make up the Z side of the sentence. Numbers 1, 3, 4, 6, and 7 as the comments are non-restrictive, (post) modifying relative clauses with only item 4 having who as the marker of the clause. Clause 4 is an interesting case. It appears to be a very Gallic piece of work, and very close to the French translation:

moi qui suis nerveux et extrêmement stratifié et dépourvu de toute unité d'âme - (Kerouac 1964:8)

Non-restrictive clauses often called appositive clauses do not narrow-down or specify the class of entities designated by the modified noun phrase (Langacker 1972:145). Rather they serve to open up or extend the meaning of the noun phrase and force the reader to the Z side of the syntagm for more and more outside information about the A side. To repeat, I interpret the sentence to be a syntagm made up of two themes and seven comments.

The Prague School calls this binary division of a sentence theme and rheme which may be characterized as:

Within Functional Sentence Perspective, the rheme is defined as the part of a sentence which adds most to the advancing process of communication (it has the highest degree of communicative dynamism); in other words it expresses the largest amount of extra meaning, in addition to what has already been communicated. The theme, by contrast carries the lowest degree of communicative dynamism . (Crystal 1983:307)

Appendix B displays items 4 and 6 as tree diagrams which illustrate the very crowded group of adjective phrases and other heavy structures on the right hand side of the diagram. This is what Tallman perceives as:

the novel is written with the driving but hung-up rhythms of a hurrying man who is also, always alas, looking back over his shoulder. (Tallman 1979:526)

This can now be reinterpreted as AZ consists of two themes with seven rhemes. Each theme can be represented as a NP and each rheme as a string of post-posed adjective or noun phrases in apposition. Rheme 5 presents a

closing down of the previous four; perhaps it is not a rheme, it is a recapitulation of the first theme.

Gerald Nicosia views the sentence which he quotes in full as:

Many of the sentences run on for a page or more, and they are not just longer versions of the standard English sentence. Certainly the innovation in Kerouac's language will not be fully appreciated until his syntax is subjected to the analysis of structural or transformational grammar. But a few observations are in order here. The standard English sentence has a subject doing something, sometimes to an object, or having something done to it. One or more additional sequences of subject-and-predicate may be joined to the first, either in an independent relationship (with **and**, **but**, etc.) or in a dependent relationship (with **if**, **while**, etc.) Kerouac's sentences are conventional in that they seldom lack a complete subject and predicate. The difference is that the other clauses seem to grow out from within the main clause, or from inside one another, **rather than merely being added on**. Although Kerouac sometimes cheats by using dashes to keep a sentence from ending, he often succeeds in creating an organic whole in which thought begets thought, phrase generates phrase. (Nicosia 1983:447-448)

Nicosia's perceptions are reminiscent of Leo Spitzer's observations on Proust's sentence structure: the intricate interlocking of clauses and parentheses are likened to concentric circles, (Ullmann 1964:174).

One is tempted to seek justification for Kerouac's style by glossing Proust, Céline and Rabelais. It is documented that he read at least the last two in French, while he certainly studied Proust's style in English, and I suspect in French as well. In Appendix D Proust's syntax found in Du côté de chez Swann is represented. This is a striking discovery because Proust's style has very long sentences and the same right leaning syntax. Even the distribution of these structures is similar; as in Kerouac's case, they occur in the first few pages of the book.

How does one explain clearly and distinctly this phenomenon which Kerouac and Proust have in common? Which school of linguistics can best handle it? These questions will have to be resolved later as the search continues. For the present I conclude that Kerouac's French surfaces in his Spontaneous Prose novels: Dr. Sax, The Subterraneans, and MacDougal St. Blues (Ginsberg 1986:137) and that it manifests itself in post-posed noun and adjective structures which are expansions of the French syntagm, noun plus adjective. This word order contrasts with the usual English word order, though it is possible in English style. The example I use is the contrast between le cheval blanc and the white horse.

I choose to call this right-branching in Kerouac positive or constructive interference. It is similar to what happens in wave theory where:

If the circumstances are correct, the disturbances caused by the individual waves alone are added to each other when they are all

present. If these disturbances have the same wavelength and frequency, then an interesting phenomenon called interference takes place. - If all the individual waves have the same phase at a particular point at a given instant of time, then the resulting wave will have an amplitude equal to the sum of the amplitudes of the individual waves, and hence will be quite large. (Spielburg, Anderson 1987:210-211)

At the extreme, Language A and Language B interfere constructively to give Language C, which is here restricted to Kerouac's style.

Sentences of the type seen here and analyzed by the methods presented above: biographical and psycholinguistic justification, phrase structure analysis, semantic and syntactic mapping, fit the following description which is based on theme and rheme sentence cutting.

le français ne commence pas par l'essentiel, mais achemine le lecteur vers le but de l'énoncé, qui joue ainsi le rôle de point culminant du message. (Vinay, Darbelnet 1958:202-203)

This they call la démarche du français, and I believe that Jack Kerouac, master writer that he is, has enriched his style in English by tapping into his other co-existent linguistic system and has achieved his own goal, the creating of a legend:

My work comprises one vast book like Proust's except that my remembrances are written on the run instead of afterwards in a sick bed ... I call (the book) the Duluoz Legend ... the whole thing forms one enormous comedy, seen through the eyes of poor Ti-Jean (me), otherwise known as Jack Duluoz, the world of raging action and folly and also of gentle sweetness seen through the keyhole of his eye. (Kerouac 1962: Preface to Big Sur)

Note: I wish to thank Professor Walter Cichocki for his help on the tree diagrams.

FOOTNOTES

- ¹ Slogans for composition is the term used in Ginsberg (1986:136).

REFERENCES

- BALLY, Charles. 1950. Linguistique générale et linguistique française. Berne: A. Franke.
- CHARTERS, Ann. 1974. Kerouac. A Biography. New York: Warner Paperback Library.
- CRYSTAL, David, ed. 1980. A First Dictionary of Linguistics and Phonetics. London: André Deutsch Limited.

- GINSBERG, Allen. 1986. Howl: Original Draft Facsimile, Transcript and Variant Versions, Fully Annotated by Author, with Contemporaneous Correspondence, Account of First Public Reading, Legal Skirmishes, Precursor Texts and Bibliography. New York: Harper and Row, Publishers, Inc.
- HOUSE, Anthony B. 1982. 'Evidence of Canadian French Substrat in the English of Jack Kerouac'. Unpublished paper. American Dialect Society.
- KEROUAC, Jack. 1958. The Subterraneans. New York: Grove Press Inc.
- KEROUAC, Jack. 1962. Big Sur. New York: Farrar, Straus and Cudahy, Inc.
- KEROUAC, Jack. 1964. Les Souterrains. Paris: Editions Gallimard.
- KEROUAC, Jack. 1977. Heaven and Other Poems. San Francisco: Grey Fox Press.
- LANGACKER, Ronald. 1972. Fundamentals of Linguistic Analysis. New York: Harcourt Brace Jovanovich, Inc.
- LAPIERRE, Michel. 1984. 'Une lettre inédite de Jack K  rouac (   Yvonne Le Maître)'. Le Farog Forum, Vol. 11, no. 8, mai-juin 1984. Orono, Maine: p.15.
- NICOSIA, Gerald. 1983. Memory Babe A Critical Biography of Jack Kerouac. New York: Grove Press, Inc.
- PROUST, Marcel. 1954.    la recherche du temps perdu. I Du côté de chez Swann. Paris: Librairie Gallimard.
- SMITH, Richard. 1987. 'The Beat goes on for Kerouac fans'. Globe and Mail. Monday, Oct. 5, 1987. Toronto: p.A12.
- SPIELBERG, Nathan and Bryon D. Anderson. 1987. Seven Ideas that Shook the Universe. New York: John Wiley and Sons, Inc.
- TALLMAN, Warren. 1959. 'Kerouac's Sound'. The Tamarack Review. Spring, 1959. Pp.58-74. Reprinted in Scott Donaldson, ed., 1979. On The Road, Text and Criticism. New York: Viking Press.
- ULLMANN, Stephen. 1964. Style in the French Novel. Oxford: Basil Blackwell.
- VINAY, J.-P. et J. Darbelnet. 1958. Stylistique compar  e du français et de l'anglais. Paris, Montréal: Didier, Beauchemin.

Warren Tallman

525

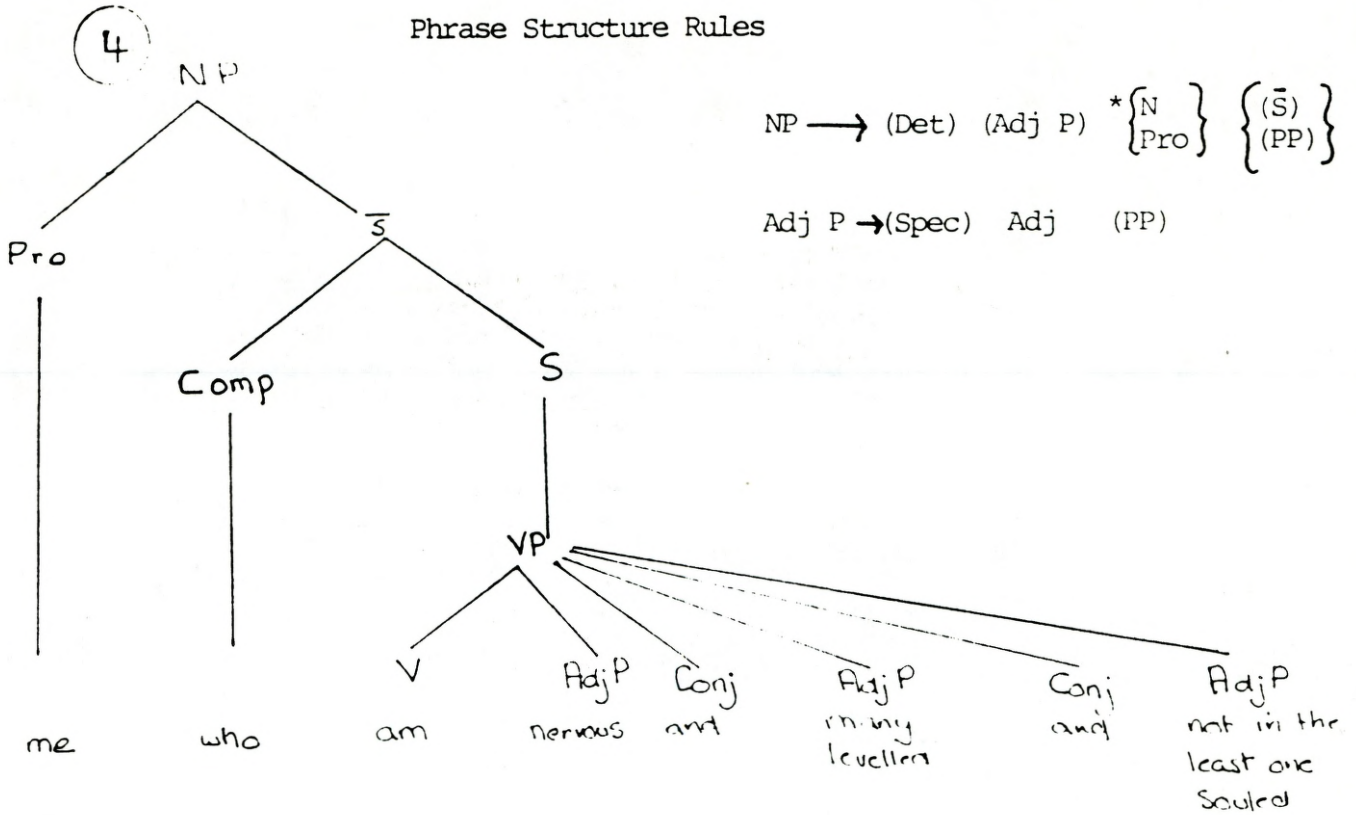
A

I was coming down the street with Larry O'Hara old drinking ①
buddy of mine from all the times in San Francisco in my long
and nervous and mad careers I've gotten drunk and in fact
cedged drinks off friends with such "genial" regularity nobody ②
really cared to notice or announce that I am developing or was
developing, in my youth, such bad freeloading habits though
of course they did notice but liked me and as Sam said "Every-
body comes to you for your gasoline box, that's some filling station
you got there" or words to that effect—old Larry O'Hara ③
always nice to me, a crazy young businessman of San Francisco
with Balzacian backroom in his bookstore where they'd smoke
tea and talk of the old days of the great Basie band or the days
of the great Chu Berry—of whom more anon since she got in-
olved with him too as she had to get involved with everyone
because of knowing me who am nervous and many leveled and ④
not in the least one-souled—not a piece of my pain has showed
yet—or suffering—Angels, bear with me—I'm not even looking ⑤
at the page but straight ahead into the sadgint of my wallroom
and at a Sarah Vaughan Gerry Mulligan Radio KROW show
on the desk in the form of a radio, in other words, they were ← B
sitting on the fender of a car in front of the Black Mask bar
on Montgomery Street. Julien Alexander the Christ-like un- ⑥
shaved thin youthful quiet strange almost as you or as Adam
might say apocalyptic angel or saint of the subterraneans, cer-
tainly star (now), and she, Mardou Fox, whose face when first ⑦
I saw it in Dante's bar around the corner made me think, "By
God, I've got to get involved with that little woman" and
maybe too because she was a Negro.

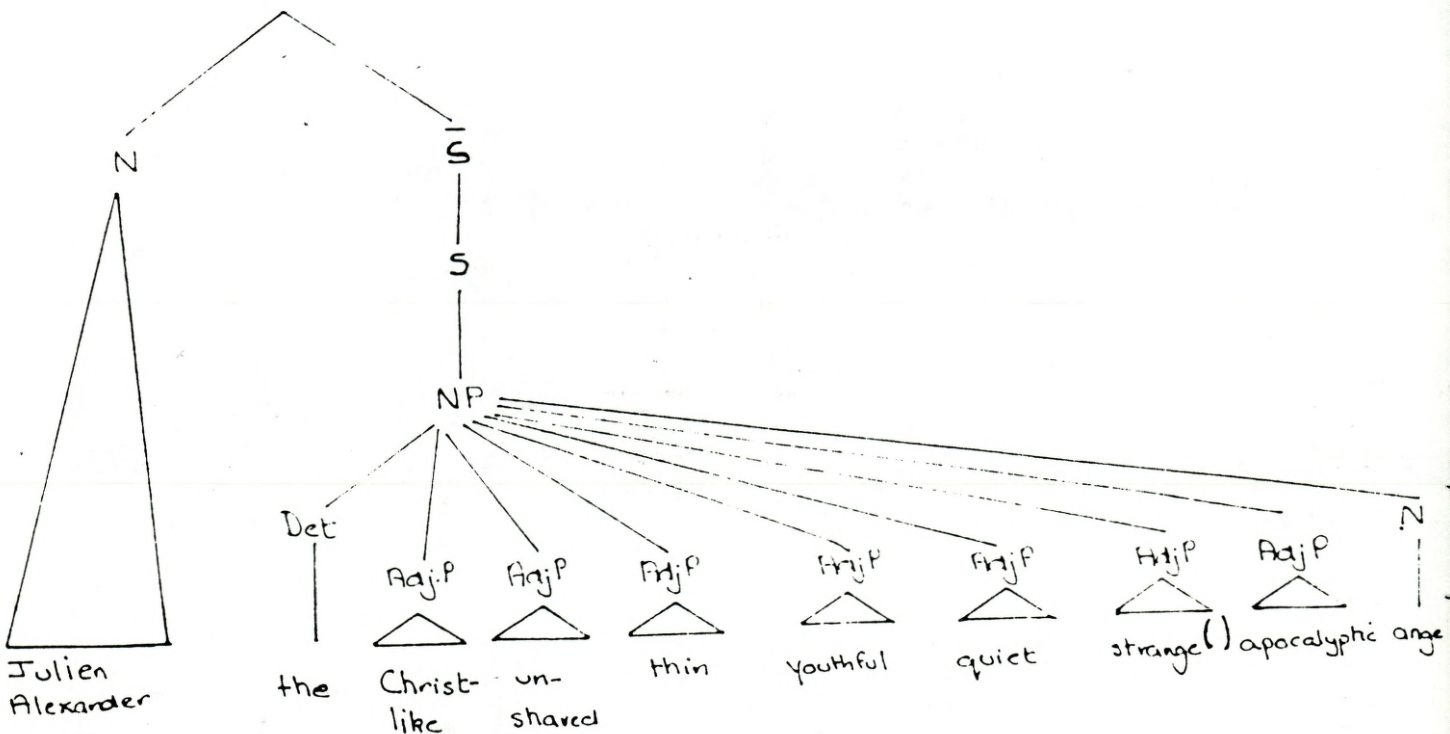
I count seven shifts away from the narrative line. If these shifts are dropped, one has Leo Percepied, the narrator, walk down the street with Larry O'Hara and meet Julien Alexander and Mardou Fox as they stand beside an automobile in front of the Black Mask bar. The side-trips from this simple narrative line lead to: (1) Percepied's drinking habits—a main variation; (2) his energies—another main variation; (3) jazz and marijuana parties in Larry O'Hara's bookshop; (4) a passage of self-analysis—a major variation; (5) circumstances under which the sentence is being written; (6) descriptions of the people Per

KEROUAC

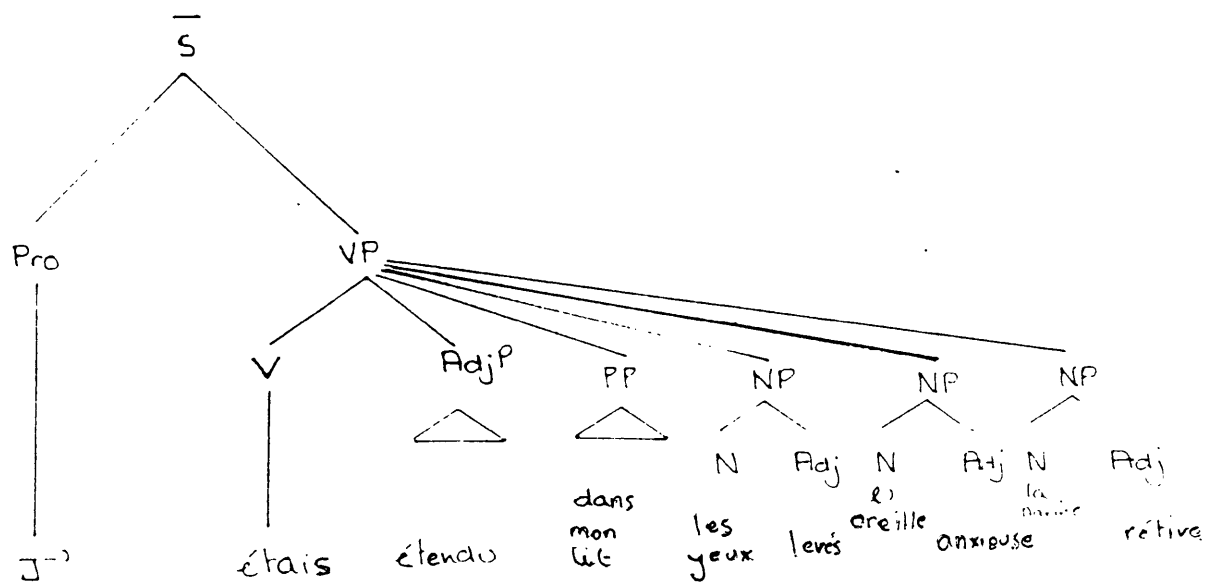
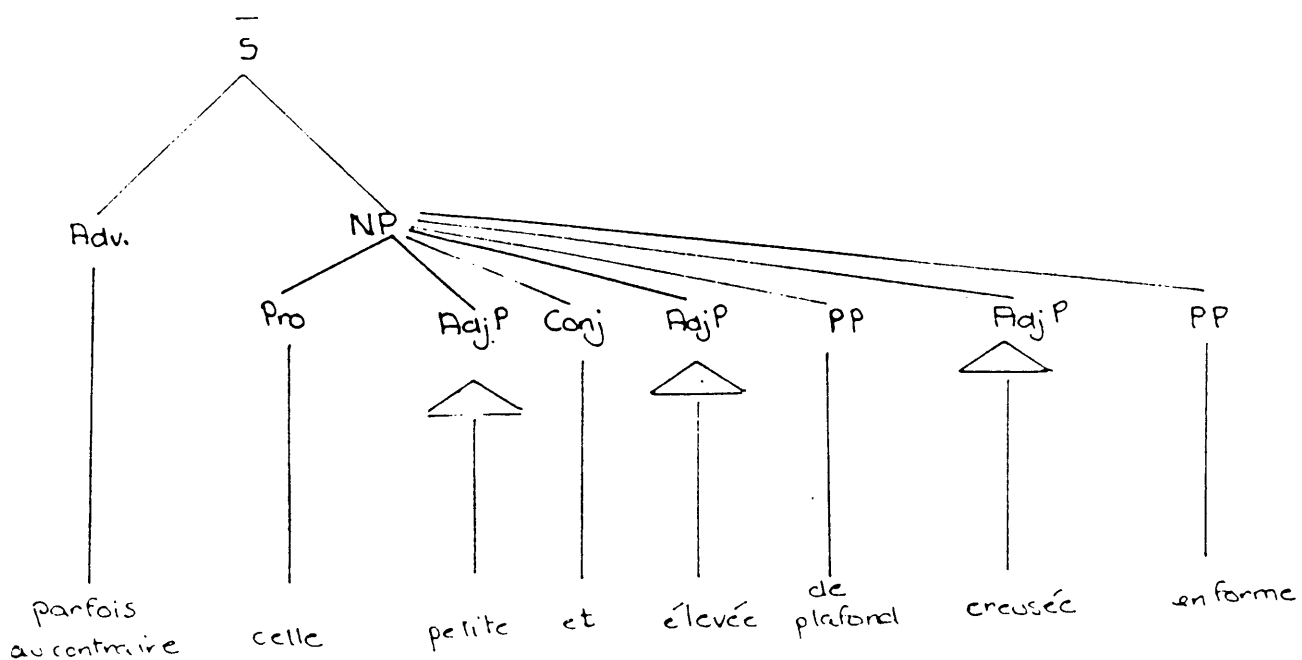
Phrase Structure Rules



⑥



PROUST



DU COTÉ DE CHEZ SWANN 19

ardente et mobile en ses contours thermiques, aérée de souffles qui nous rafraîchissent la figure et viennent des angles, des parties voisines de la fenêtre ou éloignées du foyer, et qui se sont refroidies; — chambres d'été où l'on aime être uni à la nuit tiède, où le clair de lune appuyé aux volets entr'ouverts jette jusqu'au pied du lit son échelle enchantée, où on dort presque en plein air, comme la mésange balancée par la brise à la pointe d'un rayon; — parfois la chambre Louis XVI, si gaie que même le premier soir je n'y avais pas été trop malheureux, et où les colonnettes qui soutenaient légèrement le plafond s'écartaient avec tant de grâce pour montrer et réserver la place du lit; — parfois au contraire celle, petite et si élevée de plafond creusée en forme de pyramide dans la hauteur de deux étages et partiellement revêtue d'acajou, où dès la première seconde, j'avais été intoxiqué moralement par l'odeur inconnue du vétiver, convaincu de l'hostilité des rideaux violets et de l'insolente indifférence de la pendule qui jacassait tout haut comme si je n'eusse pas été là; où une étrange et impitoyable glace à pieds quadrangulaire, barrant obliquement un des angles de la pièce, se creusait à vif dans la douce plénitude de mon champ visuel accoutumé un emplacement qui n'était pas prévu; où ma pensée, s'efforçant pendant des heures de se disloquer, de s'étirer en hauteur pour prendre exactement la forme de la chambre et arriver à remplir jusqu'en haut son gigantesque entonnoir, avait souffert bien de dures nuits, tandis que j'étais étendu dans mon lit, les yeux levés, l'oreille anxieuse, la narine rétive, le cœur battant, jusqu'à ce que l'habitude eût changé la couleur des rideaux, fait taire la pendule, enseigné la pitié à la glace oblique et cruelle, dissimulé, sinon chassé complètement, l'odeur du vétiver, et notablement diminué la hauteur apparente du plafond. L'habitude! aménageuse habile mais

CHINESE LOCATIVE VERBS OF MOVEMENT

Anthony C. Lister

University of New Brunswick

ABSTRACT

In Chinese there are two main methods of expressing the idea of the English directional preposition to. Certain Chinese verbs are followed directly by a placeword and the English preposition has a zero equivalent. Other verbs generally require the interposition of a so-called locative verb. The status of the latter is ambiguous since on the one hand it plays a functional grammatical role while on the other it retains its verbal meaning. In addition, one of two directional complements, qù 'to go' and lái 'to come' may follow the placeword. If, as it is widely believed, these directional complements in certain structures assume the role of the main verb, then the normal word order is reversed and the main verb follows the placeword, rather than preceding it.

In a previous paper I discussed functional terms of location restricting myself to the treatment of the Chinese equivalents of the English prepositions at, in, on, prepositions which do not indicate movement. In this paper I propose to study the equivalents in Chinese of an English preposition which does indicate movement, to. The corpus was composed of forty-five sentences and phrases taken from Chinese newspapers and magazines.

As is the case with the place markers which do not indicate movement, there is still no widely agreed upon terminology. The following sentences may serve as an example of the wide range of terms that various authors use:

Wǒ dào Běijīng qù.
(I go Beijing go.)
I go to Beijing.

Wǒ dào Běijīng lái.
I go Beijing come.
I come to Beijing.

For Kratochvil (1968:115) dào is a 'marker' and qù a verb: «Place-words and timewords are also distinguished by various features of morphological structure and by occurrence in specific marked syntagms: many placewords, for example, contain the so-called positional suffixes (such as -shang 'on top of' in zhuōzshang 'on top of the table'), and they occur in such typical marked syntagms as dào Běijīng qù 'to go to Peking' (the marker dào 'towards' indicating the relationship between the verb qù 'to go (away)' and the placeword Běijīng 'Peking'.» Tewksbury (1968:59) describes dào as a co-verb and qù as the main verb:

«CO-VERBS OF MOTION AND DIRECTION TSUNG AND DAU: These two co-verbs, with appropriate positional objects, serve to indicate the particular origin and the specific objective of the action of the main verbs lái and chyù which they precede. Tsung (from) indicates motion out from or away from some point, and dàu (to) motion towards some point. When the negative is indicated, the negative particle precedes the entire expression.» He also writes (p.53) «A co-verb indicates a relationship between a noun and the main verb. It functions like an English preposition, and never receives stress in speaking. The co-verb and its object always precede the main verb and form a setting for the action of the main verb.»

Alleton (1973) describes dào as both a locative verb (p.87) and as a locative preposition (p.118), while lái and qù are described as verbs indicating the direction of the movement relative to the speaker (p.83). In Chinese for Beginners (1976) dào is treated as a verb and lái and qù are called «simple directional complements». Finally, Beverly Hong (1983:236) describes dào as a preposition and qù as a «direction verb». She even describes dào (p.246) as a «directional preposition» in the following sentence where the second verb is not a verb of motion or direction:

Dào lǐbiānr zuò.
(Go inside sit.)
Come inside and visit a while.

There is not even complete agreement as to which is the main verb in sentences of the type in question, although most writers consider that qù or lái is the main verb.

There is also a similar range of opinions on how to analyse sentences of the following type:

Tā pǎodào Běijīng qù.
(He rushes goes Beijing goes.)
He rushes to Beijing.

Tewksbury (pp.91, 94) describes pǎodào as a compound verb, pǎu being termed a verb of motion and dào a suffix. Lái and qù are defined as directional particles. For Alleton (p.87) pǎo is a verb of motion and dào is a locative verb: «La plupart des verbes de mouvement n'ont pas le trait locatif: ils ne peuvent être directement suivis d'un nom de lieu. Lorsqu'on veut localiser l'action on les fait suivre d'un verbe locatif.» Other locative verbs, according to Alleton (p.87) are zài 'to be situated'; qù 'to go'; shàng 'to go up'; xià 'to go down'; jìn 'to enter'; chū 'to go out'; huì 'to return'; guò 'to cross'; and qǐ 'to raise'.

These so called locative verbs which can directly precede a place-word can stand by themselves without any other preceding or following verb:

Huòche dào zhàn.
(Train arrives station.)
The train arrives at the station.

In this case the English preposition is not expressed separately. Rather, the English verb and preposition are combined into a single Chinese verb. There were many other examples of this in the corpus, and the range of verbs followed directly by a placeword was greater than that suggested by Alleton. In addition to the ten verbs she mentions above, the following verbs also occurred: lái 'to come'; fù 'to go'; tóu 'to go'. Examples of these three verbs directly preceding a placeword are as follows:

«Wàiguó qīngnián lái Huá liúxué yě xiāngyìng zēngjiā.»¹
(Foreign young people come China to study also correspondingly increase.)
Young foreigners coming to China to study are also increasing correspondingly.

«Zǎo nián tā huī shù cì fù Sū cháo shèng, bìng zài Sū zhì shāng.»²
(Early years he will many times go Russia, on a pilgrimage and in Russia treat injury.)
In his youth he went on several occasions to Russia, on a pilgrimage and in Russia received treatment for an injury.

«Tóu Tái, tóu Hàn, huí dàlù dōu yīnggāi yǒu qiánjìn de mùdìdì.»³
(Go Taiwan, go Korea, return mainland all should have forward destination.)
All those who went to Taiwan and Korea and returned to the mainland should have had a forward destination.

Of these three verbs, lái and fù are both very commonly followed directly by a placeword. Tóu, while it does mean to go has a rather restricted usage and usually carries the connotation of to surrender, to go over to, to seek refuge.

Most of the compound verbs in the corpus also corresponded to the pattern described by Alleton, i.e.- the first verb of the compound is a verb of movement while the second one is a locative verb. Sometimes there is also a directional complement. The following sentence is a typical example of this pattern:

«Yóu Riben liú dào le... Táiwan qù jiéhūn.»⁴
From Japan drifted go le (past tense suffix) Taiwan go to marry.
From Japan he drifted to Taiwan to get married.

In this example there is a directional complement qù indicating that the motion is away from the speaker. In the following example the directional complement is absent:

«Bào Luótíng táo dào le Huángpǔ.»⁵
(Bao Luoting (Borodin) escape go le (past tense suffix) Huangpu.)
Borodin escaped to Huangpu.

Other compound verbs in the corpus corresponding to Alleton's outline were huí dào 'to return'; lái dào 'to come to'; bān dào 'to move to'. The example in which lái dào occurred was as follows:

«Huánghūn de shìhòu, wǒmen lái dào Lǐjiāng pàn.»⁶
 (Evening de (modifying suffix), we come arrive Li River bank.)
 In the evening we came to the bank of the River Li.

Compound verbs in the corpus containing a locative verb not mentioned by Alleton were fēi fù 'to fly to'; jìn rù 'to enter'; zǒu xiàng 'to walk towards'; zhuǎn xiàng 'to turn towards':

«Lǐ Gǔ Yī fēi fù Bāif.»⁷
 (Li Gu Yi directly flies goes Paris.)
 Li Gu Yi flies directly to Paris.

«Yī jiǔ qī liù nián yǐlài, Zhōngguó kāishǐ jìn rù yīgè fǎnshèng qī.»⁸
 (1 9 7 6 year from, China began enter enter a self examination period.)
 From 1976 China began to enter a period of self examination.

«Nèi wài jiāo kùn de chūlù zhǐ yǒu zhuǎn xiàng xīfāng.»⁹
 (Internal external combined difficulties de (modifying suffix) exits only there was to turn towards west.)
 The only way out of the combined internal and external difficulties was to turn towards the west.

In the case of compounds such as huí dào 'to return'; lái dào 'to come'; jìn rù 'to enter', the first element is itself a locative verb and could be followed directly by the placeword. In the cases of huí dào and lái dào the insertion of dào which by itself means 'to arrive' seems to indicate that the subject of the action has already reached the destination, and there does seem to be a semantic difference between «tā lái Běijīng», «tā dào Běijīng lài» and «tā lái dào Běijīng». The difference between jìn and jìn rù seems to be similar to that in English between «he gets in the train» and «he gets into the train». The compound verbs jìn rù in which both elements mean 'to enter' falls into a class of compounds which Kratochvil (68:75) describes as 'coordinate compounds': «...the two root morphemes within the given word have a similar meaning and the meaning of the whole word is again similar to the meaning of both of the constituent morphemes.» Jìn rù is particularly interesting since it is subject to two opposing pressures. On the one hand, the second element rù as a locative verb has a partly grammatical function and is acting as a preposition indicating the relationship between the verb jìn and the following noun. On the other hand, the coordinate compound pattern in Chinese, in which two morphemes with similar meanings form a new compound with the same meaning, reinforces the identity of jìn rù as a compound verb and lessens the grammatical impact of rù.

In the examples mentioned in the above paragraph both elements of the compound can act as locative verbs and the second element could easily be omitted. To some extent, therefore, this second element is redundant. Its insertion seems unnecessary.

All of the above are intransitive verbs. In the case of transitive constructions such as «to send a letter to Peking» the Chinese equivalent of *to* is also verbal. In the corpus the locative verbs were huí 'to return'; dào 'to arrive'; jìn 'to enter'; qù 'to go', all verbs mentioned by Alleton. Three sorts of constructions occurred in the sentences I examined. In the first case the structure was as follows: transitive verb + object + locative verb + placeword + an optional directional particle:

«Lǐ jūn dài wǒ dào yīge nóngmín jiā lǐ qù.»¹⁰
 (Li Mr takes me go a peasant's house in go.)
 Mr. Li takes me to a peasant's house.

«Tā pài Zhāng Jīng Jiāng qù Guāngzhōu.»¹¹
 (He sends Zhang Jing Jiang go Guangzhou.)
 He sends Zhang Jing Jiang to Guangzhou.

The second sort of construction was as follows: object + transitive verb + locative verb + placeword. In this case the status of the second verb is again ambiguous. On the one hand, it forms a compound with the previous verb while it also retains a grammatical function:

«Jiù bǎ zhè chuāng bān dào xiànzài zhègè wèizhì.»¹²
 (Then ba (grammatical particle) this bed move go now this position.)
 Then he moved this bed to this present position.

«Tā bǎ wǒmen yòu dài huí kètīng.»¹³
 (He ba (grammatical particle) us also leads return living room.)
 He also takes us back to the living room.

In the above examples the term *ba*, which Tewsbury (1968:98) defines as a co-verb, indicates that the following noun is the object of the main verb and precedes it. The third construction involved the use of the passive and the order was as follows: subject + *bèi* (passive marker) + transitive verb + locative verb + placeword. This may be illustrated by the following two sentences:

«Jīn bèi fēnpèi dào Xiǎoshāngōu de yī jiā zhì yào chǎng.»¹⁴
 (Jin bèi assign go Xiaoshangou de (modifier) a manufacturing medicine factory.)
Jin was assigned to a Xiaoshangou medicine factory.

«Liú Shǎojī bèi kāichú dǎng jì bīng guān jìn jiānláo shì...»¹⁵
 (Liu Shaoji bèi erased party register and shut enter prison when...)
When Liu Shaoji was erased from the party register and shut up in prison...

In conclusion there are, broadly speaking, two means of expressing the idea of *to* in Chinese. Firstly, the verb of movement is followed directly by the placeword. The number of these verbs is probably greater than most grammars suggest and in the corpus there were five not mentioned by Alleton. Secondly, a locative verb follows the verb of movement and indicates the relationship between this verb and the following placeword. These locative verbs are usually those verbs of

motion which by themselves may be followed by a placeword. The normal word order in both cases is subject, verb(s), placeword. In addition, a directional complement, either qù or lái may occur at the end of the sentence. If one of these two directional complements is, itself, considered to be the main verb as in tā dào Běijīng qù 'he goes to Peking' then the placeword precedes the main verb. This order only occurs when the verbs involved are lái 'to come' and qù 'to go'. However, while it is at variance with the normal order of the placeword following the main verb (e.g. tā pǎo dào Běijīng, 'he rushes to Peking'), it does conform to another general pattern of prepositional phrases preceding the main verb (e.g. wǒ gēn nǐ qù 'I with you go'; wǒ zài Běijīng zhù 'I in Peking live').

FOOTNOTES

- 1 Cheng Ming (Magazine), vol. 91, p. 63, Hong Kong, May, 1985.
- 2 Ibid., vol. 99, p. 19, January 1986.
- 3 Ibid., vol. 91, p. 67.
- 4 Ibid., vol. 64, p. 54, February, 1983.
- 5 Pai Shing (Magazine), Hong Kong, July 1, 1985, p. 18.
- 6 Cheng Ming, vol. 92, p. 44, June, 1985.
- 7 Ibid., p. 40.
- 8 Ibid., vol. 99, p. 17.
- 9 Ibid., p. 19.
- 10 Ibid., vol. 64, p. 29.
- 11 Pai Shing, July 1, 1985, p. 17.
- 12 Cheng Ming, vol. 99, p. 62.
- 13 Ibid.
- 14 Ibid., vol. 91, p. 65.
- 15 Ibid., vol. 99, p. 18.

REFERENCES

ALLETON, Viviane. 1973. Grammaire du Chinois. Paris: Presses universitaires de France.

- HONG, Beverly. 1983. Situational Chinese. Beijing: New World Press.
- KRATOCHVIL, Paul. 1968. The Chinese Language Today. London: Hutchinson.
- THE PEKING FOREIGN LANGUAGES INSTITUTE and CHINA RECONSTRUCTS. 1976.
Chinese For Beginners. Beijing: The Foreign Languages Press.
- TEWSBURY, M. Gardner. 1968. Speak Chinese. New Haven: Yale University.
(First published 1948).

I should like to thank Professor Larry Shyu for writing out the Chinese character text and for giving advice on the translations.

CHINESE CHARACTER TEXTS OF QUOTATIONS

- 1) 外國青年來華留學也相應增加。
- 2) 早年他曾數次赴蘇朝聖，並在蘇治傷。
- 3) 投台，投韓，回大陸都應該有前進的目的地。
- 4) 由日本‘流’到了……台灣去結婚。
- 5) 鮑羅廷逃到了黃埔。
- 6) 黃昏的時候，我們來到漓江畔。
- 7) 李谷一飛赴巴黎。
- 8) 一九七六年以來，中國開始進入一個反省期。
- 9) 內外交困的出路，只有轉向西方。
- 10) 李君帶我到一個農民家裡去。
- 11) 他派張靜江去廣卅。
- 12) 就把這床搬到現在這個位置。
- 13) 他把我們又帶回客廳。
- 14) 金被分配到小山溝的一家製藥廠。
- 15) 劉少奇被開除黨籍並關進監牢時。

SUR QUELQUES PROCESSUS PHONOLOGIQUES,
MORPHOLOGIQUES ET LEXICAUX DU MÉTIF

Robert A. Papen
UQAM

Le métif (prononcé mitchif)¹ est une langue parlée par un nombre indéterminé de locuteurs Métis dans les trois provinces de l'Ouest du Canada ainsi que dans quelques endroits des états américains du North Dakota et du Montana. L'intérêt principal de cette langue est surtout dû au fait que sa structure grammaticale présente un cas assez unique de mélange linguistique. En termes très généraux, le métif est composé de deux grammaires partielles mais complémentaires; le syntagme nominal est principalement du domaine français alors que le verbe est du domaine cri, langue algonquine (plus précisément, c'est du dialecte des Plaines dont il s'agit). Les autres catégories mineures telles que les prépositions, les quantificateurs, les adverbes, les conjonctions, etc. sont partagées plus ou moins également entre ces deux langues. A ceci vient s'ajouter, d'ailleurs, une influence de la langue anglaise, qui se fait sentir non seulement au niveau du lexique - les termes technologiques surtout - mais aussi au niveau de la syntaxe. Quelques phrases typiques du métif, du moins de celui parlé dans la réserve indienne de Turtle Mountain au Dakota, d'où nous viennent les données discutées ici, donnent une idée plus juste de la nature frappante de cette langue².

(1) ni - munačiht - a:w l aržā pur išpi: z̄ - n a b̄izwē
1 EPARGNER TA 1-3 L'ARGENT POUR QUAND J'EN AI BESOIN
ubē l̄i trub ayaw - ya:ni
OU BIEN LE TROUBLE AVOIR SUBJ. AI1

"Je mets de l'argent de côté au cas où j'en aurais besoin ou au cas où j'aurais des problèmes."

(2) a:tiht me:niš - a li brāš dā liz arbr uhči
UN PEU DE COUPER IMP LES BRANCHES DANS LES ARBRES HORS DE
TI2

"Coupe quelques branches des arbres."

(3) li pilün č̄i: ki - t - u:tin - a:wak e:ka: liz āfā š̄i- ayaw - ačik
LES PILULES Q 2 PRENDRE TA 2-33 COMP LES ENFANTS COMP AVOIR CONJ
NEG TA 2-33
"Prends-tu des pilules anticonceptionnelles (lit. pour ne pas avoir d'enfants)?"

(4) l̥i terē d l ăgl̥ater pumini - (i)kat - e:w par la ren
 LE TERRAIN DE L'ANGLETERRE PRENDRE SOIN PASSIF TA 3-4 PAR LA REINE
 zabet la dōzyem

ELIZABETH LA DEUXIEME

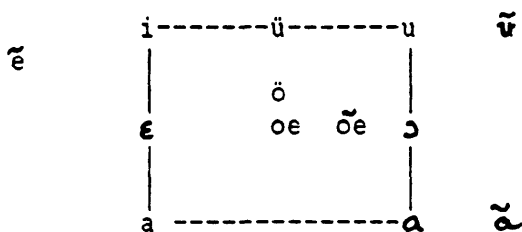
"La reine Elizabeth II règne sur l'Angleterre."

On remarquera premièrement que les items lexicaux issus du français présentent une phonologie et une morphologie très différentes des items lexicaux issus du cri. Ainsi en cri, il existe une distinction phonologique entre les voyelles longues et les voyelles brèves; il n'existe pas d'opposition entre les occlusives sourdes et les occlusives sonores; il n'existe ni liquide latérale ni liquide vibrante. Par contre, dans les termes issus du français, on maintient une opposition entre voyelle orale et voyelle nasale, entre occlusive sourde et occlusive sonore, etc.

En morphologie, on aura remarqué que les marqueurs de personnes (sujet) sont des préfixes (ni-, ki- et zéro); qu'il existe un système de désinences verbales très complexe - où le verbe est marqué, entre autres, selon qu'il est transitif ou intransitif (T ou I) et s'il est transitif, selon que le complément d'objet est animé ou inanimé (A ou I). Pour les intransitifs finalement, on indiquera si le sujet est animé ou inanimé. Les verbes recevront aussi des suffixes distincts selon que le verbe est à l'indicatif ou au "subjonctif" et selon qu'il est dans une proposition indépendante/principale ou une proposition enchâssée (dite conjonctive). Le cri reconnaît aussi une conjugaison distincte pour les verbes à l'impératif.

Pour revenir à la partie française du métif, on aura remarqué aussi que l'inventaire des segments phonologiques n'est pas exactement conforme au français standard ni même au français québécois ou autre dialecte français connu. A vrai dire, le français que l'on retrouve en métif est presque totalement conforme au dialecte français dit métis, parlé par les Métis francophones de l'Ouest Canadien (Papen 1984). Le système phonologique que nous proposons pour le métif est le suivant:

VOYELLES:



CONSONNES:

p	t	(č)	k
b	d	(ǰ)	g
f	s	š	h
v	z	ž	
m	n	ɲ	(ŋ)
		y, ɣ	w

Pour la partie crie, nous avons:

VOYELLES

i:-----u:
| |
e:-----a:
 \ /

CONSONNES

p t č k
 š h
m n
 y w

Il est à noter que pour la partie française, les voyelles mi-fermées /e/ et /o/ n'existent pas. En métif, les voyelles se prononcent invariablement avec un timbre beaucoup plus fermé: /e/ se prononce [i], /o/ se prononce [u] et [o] se prononce approximativement [ɔ̃]. Curieusement, ceci ne semble pas vrai pour l'opposition. /ö/-/û/ que maintiennent plusieurs locuteurs (d'autres, par contre, prononcent les /ö/ en [ü]). On entendra donc [putu] pour 'poteau', [iti] pour 'été', [kuti] pour 'côté', [šudrũ] pour 'chaudron' etc. La fermeture des voyelles moyennes n'est pas entièrement inconnue en français dialectal. Juneau (1972) relève de nombreux exemples. De plus, le parler méridional du dialecte cri dit 'des Plaines' a tendance à prononcer [i:] là où ailleurs on a [e:]. Il existe également une forte tendance à prononcer /o:/ en [u:]. Ces deux tendances, l'une bien française et l'autre crie sont sans doute responsables de cet aspect du système phonologique du métif.

Néanmoins, il est probablement nécessaire de maintenir une distinction phonémique (sous-jacente) entre, au moins, /i/ et /e/ puisqu'en métif, il existe une règle qui palatalise les occlusives dentales devant les voyelles fermées antérieures (et les médianes palatales). On prononce donc [pči-či] pour 'petit', [torčũ] pour 'tortue', [jimáš] pour 'dimanche', [jũr] 'dur' etc. Mais en métif, les /e/ fermés en [i] ne déclenchent pas cette palatalisation. On aura donc [iti] 'été' et non *[iči], [disidi] 'decide' et non *[jisiji].

Quant aux consonnes, le métif maintient toutes les consonnes du français. En plus, nous y trouvons /h/ dans des mots dits 'h-aspiré' tels que [haš] 'hache' [hɔ̃t] 'honte' [harnwe] 'harnais' et également dans des formes comme [arkuhɔ̃l] 'alcool' [hɛl] 'elle (emphatique)' [hɛn] 'une (emphatique)'. Nous avons inclus entre parenthèses les trois consonnes /č/ /j/ et /ŋ/, que l'on retrouve dans des termes empruntés à l'anglais tels que cheap, speech, porridge, jack, jig, meeting, etc.

Les processus phonologiques qui opèrent dans la composante française du métif sont d'un grand intérêt. Premièrement parce qu'ils ne semblent toucher que les items lexicaux issus du français et deuxièmement parce qu'un certain nombre de ces processus ressemblent à ceux bien connus d'autres parlers français d'Amérique, alors que d'autres sont probablement uniques au métif.

Afin de bien démontrer que les processus phonologiques touchant la composante française du métif ne touchent pas les items cris, et vice-versa, nous n'avons qu'à considérer les données suivantes. En cri, comme nous l'avons souligné plus tôt, il n'existe pas d'obstruantes voisées - du moins, n'existe-t-il pas d'obstruantes voisées sous-jacentes. Il en existe néanmoins en structure

superficielle. Celles-ci sont dérivées par le jeu d'un ensemble de règles phonologiques qui n'opèrent que pour la composante crie. Ainsi, une consonne de liaison [t] est automatiquement insérée entre le préfixe personnel ni- ou ki- et un thème verbal à initiale vocalique: api-w 'il s'assied' mais ni-t-api-n 'je m'assieds'. Une deuxième règle efface un /i/ bref en discours rapide. Ceci donne la forme intermédiaire /ntapin/. Une troisième règle sonorise une obstruente lorsque celle-ci suit immédiatement une consonne nasale; /ntapin/ devient [ndapin]. Finalement, (et variablement) une nasale s'efface en position initiale lorsqu'elle est suivie d'une consonne. Ceci donne donc la forme superficielle [dapin]. Le résultat est donc des obstruents sonores en métif (pimipahta-w 'il court' devient [pimbahtaw], ni-šakatihte:-n 'j'écoute' devient [žakatihte:n] etc). Aucune de ces règles ne s'applique aux items lexicaux français. Ainsi, un mot comme garniture, qui en métif désigne la broderie décorative en perles sur un vêtement indien, se prononce [garničür] où le /t/, qui n'est manifestement pas un /t/ de liaison, devient [č] selon les règles phonologiques du français, et non un /d/ comme on pourrait s'y attendre si les règles cries que nous venons de décrire devaient s'appliquer. Si celles-ci le pouvaient, on pourrait s'attendre à la forme *[garndür]- forme impossible en métif.³

Pour en revenir maintenant aux règles phonologiques de la composante française du métif, nous avons déjà souligné que les occlusives dentales /t,d/ deviennent des affriquées /č,ǰ/ devant les voyelles fermées antérieures et les médianes palatales. Par rapport au parler québécois, on sait que l'affrication donne lieu surtout à /ts, dz/ mais que dans certaines régions, en Beauce surtout, t,d se prononce souvent č,ǰ.

Un autre processus conservateur que manifeste le métif est la palatalisation de /k,g/ devant les voyelles antérieures et les médianes palatales. On entendra donc: [kə čě] 'coquin', [čœr] 'coeur', [čək] 'quelques', [kə či] 'coquille', [sěčm] 'cinquième', [yar] 'guerre', [yoel] 'gueule', [yid] 'guide', [bayət] 'baguette'. Cette règle s'applique de façon variable puisque nous avons également relevé des formes telles que [pakə] 'paquet', [kěz] 'quinze', [takə] 'taquet', etc.

Un phénomène assez curieux est celui de la labialisation des vélaires /k/ et /g/, ceci presque toujours devant la voyelle postérieure mi-ouverte: [k^w čě] 'coquin', [k^w či] 'coquille', [k^w tš] 'coton', [k^w rdš] 'cordon', [g^w děd] 'codinde', [g^w rži] 'gorgée', [šak^w la] 'brun rouge'. Par contre, on obtient [kək] et non *[k^wk], [gəm] et non *[g^wm], [gərž] et non *[g^wrž]. Pour le moment, nous ne pouvons expliquer ni la variabilité de la règle ni son origine puisqu'à notre connaissance, ce phénomène n'est connu dans aucun autre dialecte français d'Amérique.

Le métif préserve aussi un certain nombre de phénomènes bien connus dans les autres parlers français du continent. Mentionnons, entre autres, l'ouverture en [a] du /e/ devant r: [barsu] 'berceau', [sartě] 'certain', [byar] bière, etc. Cette règle est, elle aussi, fort variable puisque nous avons [ər] 'air', [deryər] 'derrière', [afər] 'affaire', etc.

Tout comme au Québec et ailleurs, les voyelles fermées deviennent non-tendues soit en position atone soit en position tonique en syllabe fermée par une obstruente non allongeante. Ainsi: métif [mičřf], taureau [tšru], grosse [grvs], ici [isřt], butte [bšř], etc.

D'autres réalisations phonétiques typiques du métif - et bien connues au Canada sont la fermeture de /wa/ en /wɛ/: boisson [bwɛsɔ̃], armoire [armwɛr]. Dans certains mots, le /w/ est effacé, comme dans droit [dʁɛt], froid [frɛt] et dans la séquence /vw.../ c'est le /v/ qui s'efface: voyage [wɛyaz], voile [wɛl], voisin [wɛzɛ̃], avoine [awɛn].

Certaines voyelles du métif ont une réalisation phonétique relativement instable. Ainsi, /ü/ se prononce variablement [ü], [i] ou [u], surtout en syllabe non-accentuée: [fizi] 'fusil', [mile] 'mule', mais aussi [lungt] 'lunettes', [muskad] 'muscade'. En position accentuée, on obtient le plus souvent sa valeur normale excepté pour certains mots qui, comme dans certains parlars québécois, où on prononce /ɛ/: plume [plɛm], brume [brɛm], prune [prɛn].

/oe/ est également instable. On entendra [baf] pour 'boeuf', [zaf] ou [zɛf] pour 'oeuf', [yɛl] pour 'gueule', [fiyɔ̃] pour 'filleule' (mais [fiyu] pour filleul!). ainsi que [boeur] 'beurre', [bɔksɔer] 'boxeur', etc.

La nasalité des voyelles est également fort variable. Dans plusieurs cas, une voyelle moyenne se nasalise après une consonne nasale: [amɛrik] 'Amérique', [ʒamɛ] 'jamais', [mɛgr] 'maigre'. Mais nous avons également relevé des formes comme [ʒsürɔ̃s] 'assurance', [ɛtirɛ] 'intérêt', [rɛsyɔ̃] 'ration', ce qui semble indiquer l'effet d'une harmonisation vocalique tant régressive que progressive.

Le contraire est d'ailleurs aussi vrai: c'est-à-dire que nous avons relevé des voyelles orales là où elles sont nasales en français québécois: [mud] monde, [mɛs] mince, [nubr] nombre, [fatum] fantôme. Cette dénasalisation touche particulièrement les déterminants possessifs et nous aurons donc variablement [mɔ̃]~[mu], [tɔ̃]~[tu], etc.

Quant aux processus touchant plus particulièrement les consonnes, nous ne reviendrons pas sur la palatalisation de /t,d/ ou de /k,g/. Mentionnons brièvement la simplification des séquences consonantiques en position finale, tout comme dans la plupart des français 'populaires': [arɛik] 'article', [sɛp] 'simple', [mɛnɛs] 'ministre' [ʃɛv] 'chèvre'. En métif, il y a une tendance assez prononcée vers l'harmonisation consonantique lorsqu'apparaissent les constrictives chuintantes et sifflantes; la plupart du temps, cette harmonisation est régressive: Indien [ʃavaʒ], siège [ʃyɛʒ], sèche [ʃɛʃ], chanson [ʃasɔ̃], Jésus [zezü], Joseph [zɔzɛf].⁴

Dans plusieurs formes, nous avons noté une alternance entre /l/ et /r/. Ainsi /breru/ blaireau, [armana] 'almanach', [arkuhɔ̃l] 'alcool' mais aussi [bugl] 'bougre', [lüberb] 'rhubarbe'. Cette confusion entre /l/ et /r/ n'est pas étrangère au Québec où Juneau (1972), entre autres, l'avait notée. On entend également l'intrusion d'un /r/ dans certains termes comme [arvirɔ̃] 'aviron', [kɔrmi] commis, [arʃalɔ̃] achalant, [kudr] 'coude' et [sɛvr] 'sève'.

Même s'il est évident que le lexique nominal et adjectival est très nettement français, on pourrait néanmoins douter que les processus dérivationnels du français ne fonctionnent plus - vu la nature particulière de cette langue. On serait donc en droit de supposer que le lexique issu du français serait en quelque sorte figé et que toute nouvelle forme entrant dans la langue viendrait surtout de l'anglais, vu qu'il n'existe à peu près aucun contact entre les locuteurs du métif et les locuteurs du français. La néologie française ne devrait donc pas exister en métif. Il est vrai que l'anglais exerce une influence énorme sur le lexique métif. Tout comme en français du Canada, on peut

d'ailleurs distinguer les deux types d'emprunts; les emprunts dits incorporés - les mots anglais ayant pris une phonologie française - et les emprunts non-incorporés - ceux qui gardent une prononciation typique de l'anglais. Parmi les premiers, mentionnons des termes comme [boflu] 'bison', [pučín] 'boudin', [furničür] 'meubles', [sistrin] 'citerne', [klazɛt] 'cabinets', [krakas] 'biscuits (soda)'. Parmi les seconds, on retrouve des termes plus contemporains comme [munšayn] 'alcool illégal', [čoklīt] 'chocolat', [saydɪ] 'revêtement de mur extérieur', [mawɔharp] 'musique à bouche', [kawbɔy] 'cowboy', etc.

Bien qu'il soit fort difficile - sinon impossible - de démontrer que les processus dérivationnels du français fonctionnent encore en métif, puisqu'il est impossible de savoir depuis combien de temps tel ou tel terme existe dans la langue, on peut néanmoins supposer, à la lumière des nombreuses formes innovatrices qu'on y retrouve, que tel est bien le cas. On retrouve donc quantité de suffixes dérivationnels ajoutés à des thèmes qui, en français, ne sauraient les prendre. Ainsi: parleur, parleuse pour locuteur, locutrice; partineur, partineuse pour partenaire de danse⁵; honteur, honteuse pour quelqu'un qui a honte; bolteur, bolteuse pour quelqu'un qui prend peur (de l'anglais 'to bolt'). Nous avons aussi canagerie - usine de mise en conserve, contenterie pour contentement, agencerie pour agence, volage pour vol, avarisseux pour avare, grimaceux pour quelqu'un qui fait des grimaces, joliesse pour beauté, prouvasse pour preuve, potasse pour poterie, agačard pour agačant, boudard pour boudeux.

La dérivation impropre (ou par conversion) est également relativement productive: la brode pour broderie, une répond pour réponse, la raie pour rayon, une prêche pour sermon et la saison pour assaisonnement.

Bien entendu, on retrouve également un très grand nombre de termes lexicaux typiques du français canadien. Quelques exemples: jaquette - robe de nuit, canard-bouilloire, bardas-bruit, pataque-pomme-de-terre, boucane-fumée, joncbague de mariage, brosse-saoulerie, lard-porc, créature-gens féminine. Mais on y retrouve également une foule de termes, bien connus en français mais dont le sens qu'on leur donne normalement est sensiblement différent de celui qu'on leur donne en métif. Parmi ceux-ci, mentionnons:⁶

taureau	pemmican (viande séchée)
goudron	graisse pour essieu
nerf	tendon
biche	élan
poire	baie sauvage
brochet	clavicule
cerise	merise
syrien	colporteur
corne	sabot et bois (de chevreuil etc.)
patois	devise, dicton
grive	rouge-gorge
jardinage	légumes frais
dur	foie
garniture	perles décoratives

Finalement, il existe plusieurs formes qui, bien qu'elles semblent être françaises de par leur phonologie, nous sont parfaitement inconnues et ne sont repérées dans aucun lexique que nous connaissons. Nous ne mentionnerons que les suivants:

plat-côté	'côtes'
panachant	'oiselet'
pierre-coq	'alouette'
ponque	'anus'
pisène	'gopher'

Lorsque le locuteur métif ne connaît pas le terme français approprié, il aura le plus souvent recours à une circonlocution, une définition. Celles-ci sont souvent fort savoureuses. Ainsi, biceps devient bras en l'air le coude, un oculiste est tout simplement un docteur des yeux, un pharmacien un homme de médecine, l'artère c'est une grosse veine de sang, le crâne c'est, bien entendu, l'os de tête, l'alcoolisme c'est la maladie de boisson et le plus original de tous, un leurre c'est un 'attrape pour les canards tient bien'.

NOTES

¹La forme métif, métive existait en français du 16^e et 17^e siècles en alternance avec métis, métisse - celles-ci ont remplacé celles-là mais pas avant qu'elles ne traversent l'Atlantique. Dans certaines régions de l'état du Maine (entre autres) cette forme est également connue.

²La transcription présentée est une transcription phonétique 'large' - \ddot{a} représente une voyelle centrale relativement fermée.

³Il existe en effet le phénomène de liaison dans la composante française mais c'est celui bien connu du français - c'est-à-dire que les consonnes finales se prononcent devant une initiale vocalique et elles s'effacent devant une initiale consonantique: li pilün mais liz ãfã, mu žwal mais mun armwer.

⁴Cette tendance est fort répandue. Plusieurs linguistes l'ont notée pour le français de la Louisiane, le français du Missouri, et de nombreux créoles.

⁵Il est plus que probable que cette forme ait été influencée par la forme anglaise partner.

⁶Nous avons par ailleurs relevé certains termes qui représentent des archaïsmes pour le québécois (et l'acadien?): reintier: partie lombaire du dos, baume: menthe des bois, mauve: mouette, souris-chaude: chauve-souris, foutrau: belette, parlasse: bicarbonate de soude.

RÉFÉRENCES

- CRAWFORD, J. (réd.) 1983. The Michif dictionary: Turtle Mountain chippewa Cree. By Patline Laverdure and Ida Rose Allard. Winnipeg: Pemmican press.
- JUNEAU, M. 1972. Contributions à l'histoire de la prononciation française au Québec. Québec: Presses de l'Université Laval.

- PAPEN, R. 1984. 'Quelques remarques sur un parler méconnu de l'Ouest canadien: le métis'. Revue Québécoise de Linguistique. 14,1: 113-739.
- PAPEN, R. 1986a. 'Can two distinct grammars coexist in a single language? The case of métif'. Actes du Dixième colloque annuel de l'A.L.P.A.. Fredericton: University of New Brunswick.
- PAPEN, R. 1986b. 'Linguistic variation in the French component of métif grammar'. dans W. Cowan (éd.) Papers from the 18th Algonquian conference. Ottawa: Carleton University.
- PESKE, M. 1981. The French of French Cree. Thèse M.A.: Grand Forks: University of North Dakota.

PRÉSENTATION D'UN PROJET

ATLAS LINGUISTIQUE DES COTES FRANCOPHONES
DE L'ATLANTIQUE

Louise Péronnet du CUM

Rose-Mary Babitch du CUS

Université de Moncton

Cette recherche a lieu en collaboration avec une équipe de linguistes français du CNRS, sous la direction de Patrice Brasseur (auteur de l'Atlas linguistique de la Normandie). R.-M. Babitch et moi-même sommes les responsables de la partie acadienne du projet.

1. OBJECTIFS, ORIGINALITÉ ET PORTEE DU PROJET

Premièrement, ce projet a pour but d'établir une comparaison systématique entre le vocabulaire maritime acadien sur la côte atlantique francophone nord-américaine (territoire majoritairement acadien) et le vocabulaire maritime français sur la côte atlantique francophone européenne (territoire majoritairement français sauf pour les Iles anglo-normandes). Cette comparaison se fera sous la forme d'un atlas linguistique.

Deuxièmement, à l'intérieur même du territoire acadien, cet atlas matérialisera la répartition géographique des phénomènes linguistiques locaux.

Les parlers français d'Acadie de Massignon (1962) et Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines de Dulong (1980) sont les seuls ouvrages de référence scientifiques qui traitent de l'ensemble du lexique acadien. Or, aucun de ces ouvrages n'aborde de manière approfondie le domaine maritime. C'est une lacune importante que comblera un Atlas linguistique des côtes. En outre, cet Atlas comportera une représentation cartographique des données, plutôt que simplement numérique comme c'est le cas dans les deux ouvrages cités.

La comparaison du vocabulaire maritime français et acadien permettra de vérifier les hypothèses qui existent sur l'origine des parlers acadiens, en particulier l'hypothèse formulée par G. Massignon (1962), p.735), à savoir que:

D'une façon générale, l'ensemble des parlers du Nord-Ouest de la France est représenté par beaucoup moins de mots, en Acadie, qu'au Canada; au contraire les parlers de l'Ouest situés au sud de la Loire, sont représentés en Acadie par bien des mots qu'on cherche en vain dans les glossaires de la Province du Québec.

Cette étude comparative vise trois objectifs: 1) permettre de mieux localiser l'origine des formes acadiennes dans les parlers de l'Ouest de la France; 2) mettre en évidence l'unité ou la variation dialectale, la communauté ou la dispersion des motivations qui régissent le lexique maritime; 3) donner lieu à des analyses concernant la polysémie et le polymorphisme à une vaste échelle (par exemple, la forme "coque" existe des deux côtés de l'Atlantique, mais désigne des réalités biologiques différentes).

Trois types de cartes comparatives peuvent être réalisées: des cartes onomasiologiques qui représentent les variantes; des cartes sémasiologiques qui regroupent les divers sens d'une même forme; et des cartes phonétiques qui situent les principaux traits de prononciation.

Dans le cadre des recherches actuelles en géolinguistique au Canada-français (Dulong 1980 et Lavoie 1985), cet atlas apporte les dimensions nouvelles de la cartographie automatisée et de la dialectométrie.

2. METHODOLOGIE

D'une part, pour ce qui est de la comparaison des vocabulaires maritimes acadiens et français, cet atlas s'appuiera sur la méthodologie des dialectologues français, en particulier sur les méthodes préconisées par le groupe GRECO (13009) du CNRS: ("Atlas linguistiques, parlers et cultures des régions de France").

D'autre part, pour ce qui est du lexique relevé en Acadie, les chercheurs de l'Université de Moncton poursuivront l'analyse des données au moyen de la méthode dialectométrique. Nous pensons que la représentation des variations lexicales dans l'espace ne suffit pas, car si elle permet de cerner certaines aires, elle ne permet pas de les mesurer de façon quantitative. C'est pourquoi, dans un deuxième temps, nous aurons recours à la méthode dialectométrique. (Madame Babitch vous entretiendra tout à l'heure de cet aspect du projet).

L'information des données en vue de la représentation cartographique constitue un apport original de la part des collaborateurs acadiens. Jusqu'à présent, le groupe de recherche français GRECO 13009 ne traite pas les données au moyen de l'informatique.

3. ÉTAPES DU PROJET DÉJÀ EFFECTUÉES

3.1 Première étape: printemps - été 1986

Le questionnaire préparé en France a été adapté au milieu maritime acadien par une équipe mixte, formée d'étudiants en

biologie et en gestion des pêches, d'une part, et d'étudiants en linguistique, d'autre part.

Le questionnaire comprend 384 questions regroupées en 10 séries:

1. La configuration géographique des côtes
2. Les bateaux
3. Le pêcheur et ses vêtements
4. La physiologie du poisson
5. Les poissons et les mammifères
6. Les mollusques
7. Les invertébrés
8. Les algues
9. Les oiseaux de mer
10. Les agrès de pêche

Pour déterminer les points d'enquêtes (localité, nombre et densité), nous avons utilisé plusieurs sources d'information: des sources géographiques et démographiques sur les régions francophones acadiennes (Arsenault 1976, Vernex 1978 et Roy 1980 et Roy inédits, ainsi que Recensement Canada) des sources sur les localités de pêcheurs (Pêches et Océans, Unions de pêcheurs et Chaussade, 1980); des sources sur les frontières linguistiques (Massignon 1962, Gesner 1979, Dulong 1980, Ryan 1981 et 1982, Flikeid 1984, Péronnet 1985, Babitch 1986).

Les principales régions linguistiques acadiennes sont très faciles à identifier puisqu'elles constituent de véritables îlots géographiques. En règle générale, nous avons retenu un point d'enquêtes par îlot, sauf pour les deux grandes régions du N.-B., le Nord-Est et le Sud-Est, pour lesquelles nous avons retenu beaucoup plus de points d'enquêtes, à cause de l'importance de la concentration de francophones dans ces deux régions, et, pour ce qui est du Nord-Est, à cause aussi de l'importance de la pêche. (cf. Annexe 1 et Annexe 2)

Au total, le nombre prévu de points d'enquêtes est de 18. Voici la répartition de ces points d'enquêtes sur l'ensemble du territoire acadien, c'est-à-dire dans les trois provinces maritimes du N.-B., de la N.-E. et de l'I.-P.-E. (territoire communément accepté comme celui de l'Acadie contemporaine: Roy, 1980, p.138)

Au Nouveau-Brunswick	
Nord-Est	8
Sud-Est	4
A l'Ile-du-Prince-Édouard	2
En Nouvelle-Écosse	4

(cf. Annexe 3)

18 points d'enquêtes

Une première rencontre de travail a eu lieu avec Patrice Brasseur de l'équipe française, en juin 1986. D'abord, le questionnaire, préparé le mois précédent, a été évalué dans l'optique d'une comparaison des termes acadiens et français.

Dans un deuxième temps, les techniques d'enquêtes ont été abordées, dans le but, là aussi, d'arriver à des techniques communes.

Enfin, les pré-enquêtes ont eu lieu dans les régions du nord-est et du sud-est du N.-B. Chaque assistant a testé la partie du questionnaire qu'il avait lui-même préparé. Vingt pré-enquêtes partielles ont été réalisées en raison de 5 enquêtes par assistant.

3.2. Deuxième étape: janvier - juin 1987

Les pré-enquêtes de l'été 1986 nous paraissant insuffisantes, surtout à cause du peu de territoire couvert, ce qui ne permettait pas de bien juger la pertinence de certaines questions, nous avons donc planifié une série de pré-enquêtes supplémentaires, 4 en N.-E. et 2 à l'I.-P.-E.

Le but de cette 2^e série de pré-enquêtes était non seulement de tester le questionnaire sur un territoire plus vaste, mais aussi d'évaluer les réponses et d'effectuer un échantillon de cartes linguistiques.

L'étude des réponses du point de vue de leur variation permet de faire une estimation du nombre de cartes comparatives qui pourront être réalisées avec la France. Sur les 384 questions compilées, 200 environ offrent trois variantes et plus, et peuvent donc faire l'objet d'une représentation cartographique intéressante. Trente questions sont toujours restées sans réponse dans les six localités des pré-enquêtes et le pourcentage de non-réponse par localité se situe entre 12% et 20% pour les enquêtes comprenant 2 informateurs.

Des échantillons de cartes ont pu être préparés à partir des données des pré-enquêtes: une carte onomasiologique des variantes obtenues en France et en Acadie pour "hameçon" (sur 6 points d'enquêtes réalisés jusqu'à présent en Acadie et 41 en France); une carte sémasiologique de la forme "coque" (les 6 mêmes points d'enquêtes) et une carte phonétique des variantes de "senne" pour l'Acadie seulement (cf. Annexe 4).

En outre, nous avons fait une étude statistique des variantes typologiques: sur les 936 variantes lexicales relevées, 9 sont de provenance amérindienne, 232 de provenance acadienne, 358 de provenance française et 337 de provenance anglaise. La catégorie "de provenance acadienne" est prise dans son sens le plus large et non spécifique. Sont classés dans ce groupe typologique, tous les lexèmes qui n'appartiennent ni au FS ni à l'anglais. On y trouve donc tous les écarts de forme et de sens, y compris les formes du

type "corker" [kɔrké] au sens de "calfater", ou le radical "cork" est anglais, mais la terminaison "-er", française.

D'autre part, l'analyse des pré-enquêtes nous a permis de mieux cerner certaines questions difficiles, par exemple celle du genre des noms à initiale vocalique ou encore celle du découpage des variantes telles que "trappe/attrape (à homard)" et "bouette/abouette".

4. PROCHAINES ÉTAPES

Nous estimons que le travail préliminaire effectué jusqu'à présent, et que nous venons de décrire sommairement, suffit pour établir les bases du projet. Nous sommes donc prêts à entreprendre les enquêtes proprement dites.

#

Je laisse la parole à ma collègue et collaboratrice Rose-Mary Babitch, qui va vous entretenir de l'aspect dialectométrique de la recherche.

#

5. ANALYSE DIALECTOMETRIQUE

L'étape qui suit celle de la comparaison est l'analyse des termes maritimes des pêcheurs acadiens à l'intérieur des trois provinces maritimes. L'hypothèse de départ est que le parler des pêcheurs constitue un espace structuré et cohérent. Pour prouver notre hypothèse, il faudra quantifier nos données. Pour instrument de quantification, nous avons choisi la dialectométrie qui consiste en une opération mathématique permettant de comptabiliser les différences qui séparent un point d'enquête des autres.

La dialectométrie a été créée en France par Jean Séguy qui est mort en 1971. Présentement, Monsieur Jean-Louis Fossat de l'Université de Toulouse - le - Mirail, qui est avec nous pendant ce colloque, travaille au perfectionnement de cet instrument d'analyse quantitative. M. Fossat exposera l'historique de la dialectométrie au banquet ce soir.

Monsieur Fossat m'a fait prendre connaissance de la dialectométrie, et mon collaborateur Eric Lebrun et moi-même avons adapté cet instrument à l'analyse des termes de la pêche au homard des pêcheurs acadiens des îles Miscou et Lamèque. Parce que les résultats de cette expérience se sont avérés prometteurs, Louise Péronnet et moi-même, avec la collaboration d'Eric Lebrun, utiliserons cette méthode dans l'analyse des termes dont se

servent les pêcheurs acadiens des trois provinces maritimes en vue de cerner:

- des groupements homogènes
- des frontières linguistiques
- et
- des centres linguistiques lexicaux et phonétiques.

Les étapes de l'application de la dialectométrie sont les suivantes: la formalisation, le calcul, l'analyse, la représentation graphique et l'interprétation.

A partir des données exploitables du questionnaire, deux axes de comparaison seront établis: l'axe typologique et l'axe phonétique. Il s'agira de comptabiliser les différences et les ressemblances qui existent soit entre les informateurs soit entre les points d'enquêtes suivant chacun de ces axes.

Du point de vue de l'informatisation des données, la codification devra être faite de façon à incorporer ces deux axes de comparaison.

La quantité de ressemblances et la quantité de différences sont toutes deux représentatives d'une certaine distance soit inter-informateur, soit inter-point d'enquête. Il faudra les fusionner en un scalaire. La quantité de ressemblances diminuée de la quantité de différences nous donnera le degré de proximité. Notre méthode fournit alors une évaluation non pas de distance, mais de proximité, ce qui revient au même.

En regroupant les pêcheurs suivant les points d'enquêtes, nous obtiendrons par un simple calcul de moyenne, les degrés de proximité entre les différents points d'enquêtes. En faisant varier la valeur des seuils générant les groupements, nous obtiendrons une structure de l'espace linguistique pour chaque axe. Nous passerons ensuite de la représentation abstraite matricielle de ces groupements à des représentations d'une part arborescentes, et d'autre part aréologiques sur cartes géographiques.

La représentation arborescente a l'avantage de permettre la représentation plus immédiate de la valeur relative du degré de proximité (cf. Babitch 1986, p.22). Cet arbre est un exemple de l'analyse du paramètre typologique des termes de la pêche au homard. Les nuages (Ibid p.23) offrent la possibilité de représenter en surimpression à la structure linguistique, l'organisation géographique des points d'enquêtes.

Une fois la structure, les groupements et les éventuels centres linguistiques mis en évidence, d'une part nous serons en mesure de vérifier notre hypothèse concernant la cohérence de l'espace linguistique, et d'autre part nous les confronterons aux faits historiques, géographiques et socio-ethnologiques. Cette

confrontation fera avancer la connaissance diachronique et synchronique du parler des pêcheurs acadiens des trois provinces maritimes.

REFERENCES

- Arsenault, A. et al (1976). Atlas de l'Acadie: Petit atlas des francophones des Maritimes. Editions d'Acadie, Moncton.
- Babitch, R.-M. (1986). The Areal Structure of Three Syntagmatic Variables in the Terminology of Acadian Fishermen. ALPA, Fredericton.
- Beauchemin, N. (1984). "Aires lexicales au Québec d'après l'ALEC" dans Essai méthodologique: Méthodes V. Articles de la 5^e conférence internationale sur les méthodes de recherches en dialectologie. Université de Victoria, Colombie-Britannique.
- Chaussade, J. (1980). La pêche et les pêcheurs des provinces maritimes du Canada. Thèse, Université de Bretagne, Brest.
- Dulong, G. et G. Bergeron, (1980). Les parlers populaires du Québec et de ses régions voisines. 10 vol. Editeur officiel du Québec, Québec.
- Flikeid, K. (1984). La variation phonétique dans le parler acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick: Etude sociolinguistique. Editions Peter Lang, New York.
- Fossat, J. L. (1976). Microdialectologie et dialectométrie des Pyrénées gasconnes. Institut d'Etudes Méridionales. Le-Mirail: Université de Toulouse.
- Gesner, E. (1979). Etude morphosyntaxique du parler acadien de la Baie Sainte-Marie. Centre international de recherche sur le bilinguisme (CIRB), Québec.
- Lavoie, T. (1985). Les parlers de Charlevoix, du Saguenay, du Lac St-Jean et de la Côte-Nord. Editeur officiel du Québec, Québec.
- Massignon, G. (1962). Les parlers français d'Acadie: Enquête linguistique. Klincksieck, Paris. 2 vol.
- Péronnet, L. (1985). Le substrat gallo-roman du parler acadien du sud-est de Moncton. Thèse de 3^e cycle: Université de Grenoble III.
- Philps, D. (1984). La relation entre distance linguistique et distance spatiale. Actes de la Première conférence de l'Association Internationale d'Etudes Occidentales. Southampton.

- Philps, D. (1984). La structure de l'espace dialectal. Essai Méthodologique, Méthodes V. Articles de la Cinquième Conférence Internationale sur les Méthodes de Recherche en Dialectologie. Colombie-Britannique: Université de Victoria.
- Roy, M. (1980). "Peuplement et croissance démographique en Acadie" dans Les Acadiens des Maritimes, Centre d'études acadiennes, Université de Moncton, Moncton.
- Ryan, R. (1981). Une analyse phonologique d'un parler acadien de la Nouvelle-Ecosse. CIRB, Québec.
- Séguy, J. (1973). La dialectométrie dans l'Atlas linguistique de la Gascogne, dans la Revue de linguistique romane No 37. Strasbourg. 1-24.
- Vernex, J.-C. (1978). Les francophones du Nouveau-Brunswick. Géographie d'un groupe ethnoculturel minoritaire. 2 vol. Atelier de reproduction des thèses, Université de Lille III.

ETUDE DEMOGRAPHIQUE DES LOCALITES D'ENQUETES
(selon les provinces et les comtés)

% Langue maternelle française 1981

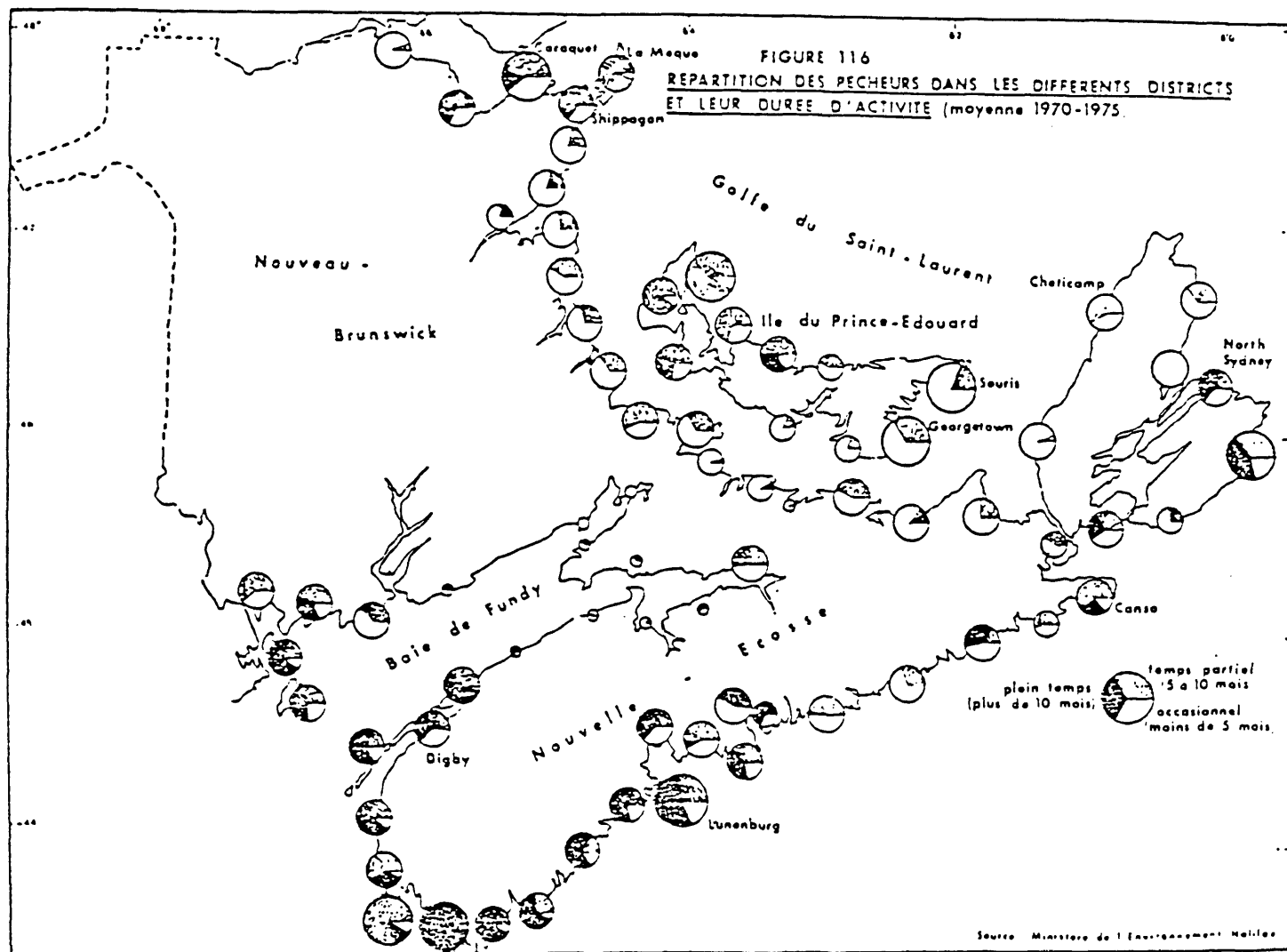
	POPULATION TOTALE	LMF	% LMF
<u>NOUVEAU-BRUNSWICK</u>	<u>696,403</u>	<u>234,030</u>	<u>33.6</u>
GLOUCESTER	<u>86,156</u>	<u>70,490</u>	<u>81.8</u>
Caraquet	4,315	4,145	96.1
Shippagan	2,471	2,400	97.1
Tracadie	2,452	2,280	93.0
Grande-Anse	817	770	94.2
Lamèque	1,571	1,530	97.4
Petit-Rocher	1,860	1,760	94.6
KENT	<u>30,799</u>	<u>24,220</u>	<u>78.6</u>
Saint-Louis-de-Kent	1,166	1,115	95.6
Cocagne (Dundas)	5,495	4,795	87.3
NORTHUMBERLAND	<u>54,134</u>	<u>14,110</u>	<u>26.1</u>
Neguac	1,755	1,585	90.3
Baie Ste-Anne (Hardwicke)	2,692	1,895	70.4
WESTMORLAND	<u>107,640</u>	<u>43,275</u>	<u>40.2</u>
Cap-Pelé	2,199	2,070	94.1
<u>NOUVELLE-ECOSSE</u>	<u>847,442</u>	<u>36,030</u>	<u>4.2</u>
DIGBY	<u>21,689</u>	<u>7,270</u>	<u>33.5</u>
Clare (Baie Ste-Marie)	9,598	6,850	71.3
YARMOUTH	<u>26,290</u>	<u>7,050</u>	<u>26.8</u>
Argyle (Pubnico)	8,949	5,425	60.6
INVERNESS	<u>22,337</u>	<u>3,595</u>	<u>16.0</u>
Chéticamp - Margarée	7,170	3,295	45.9
RICHMOND	<u>12,284</u>	<u>4,005</u>	<u>32.5</u>
Ile Madame	4,807	2,670	55.5

<u>ILE-DU-PRINCE-EDOUARD</u>	<u>122,506</u>	<u>6,090</u>	<u>4.9</u>
PRINCE	<u>42,821</u>	<u>4,895</u>	<u>11.4</u>
Tignish (région)	4,517	1,280	28.3
Région Evangéline	1,551	1,285	82.8

REPARTITION DES ACADIENS PAR PROVINCE

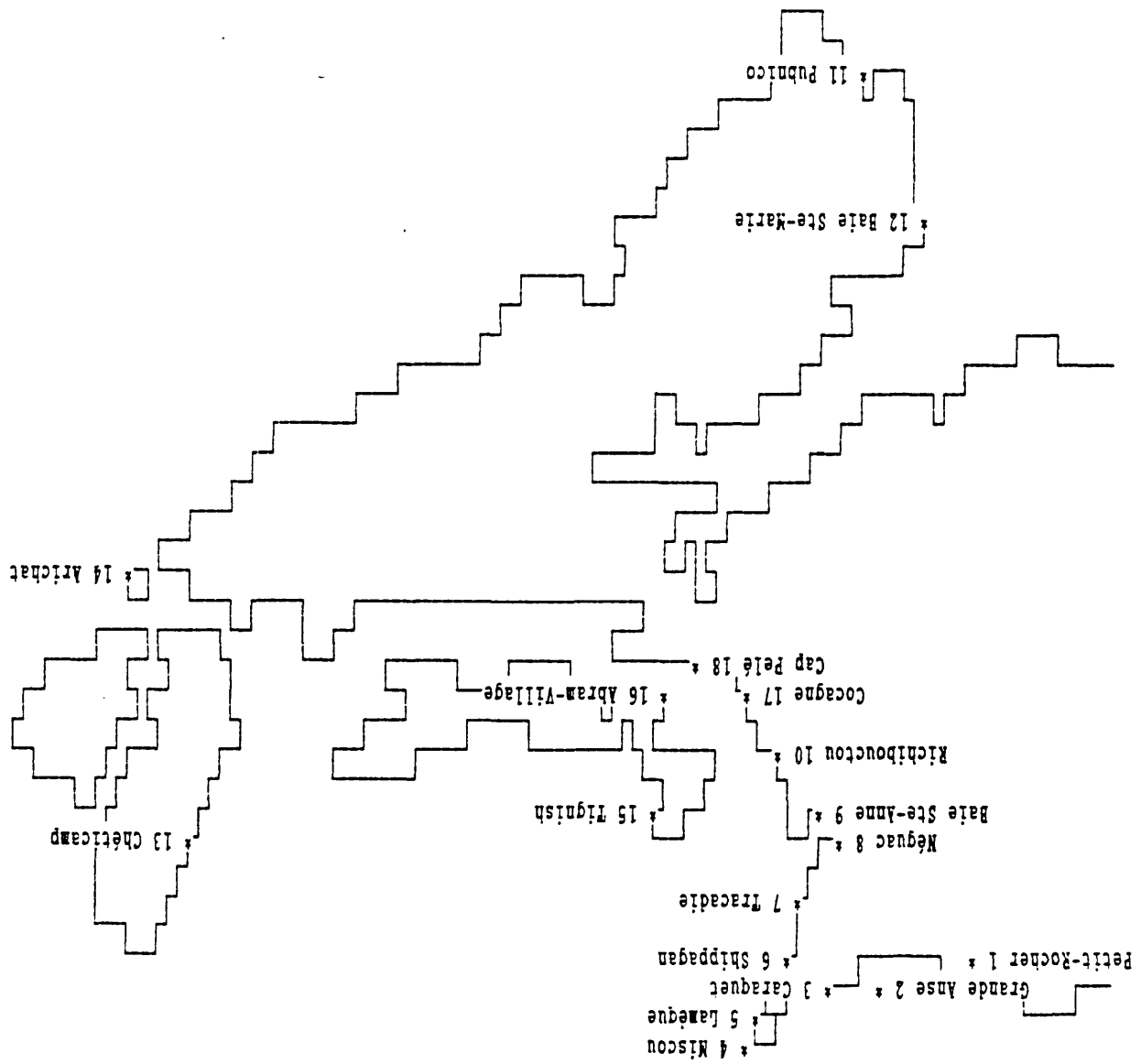
	<u>LMF</u>	<u>% LMF</u>
NOUVEAU-BRUNSWICK	234,030	85
NOUVELLE-ECOSSE	36,030	13
ILE-DU-PRINCE-EDOUARD	6,090	2
<u>TOTAL</u>	<u>276,150</u>	<u>100%</u>

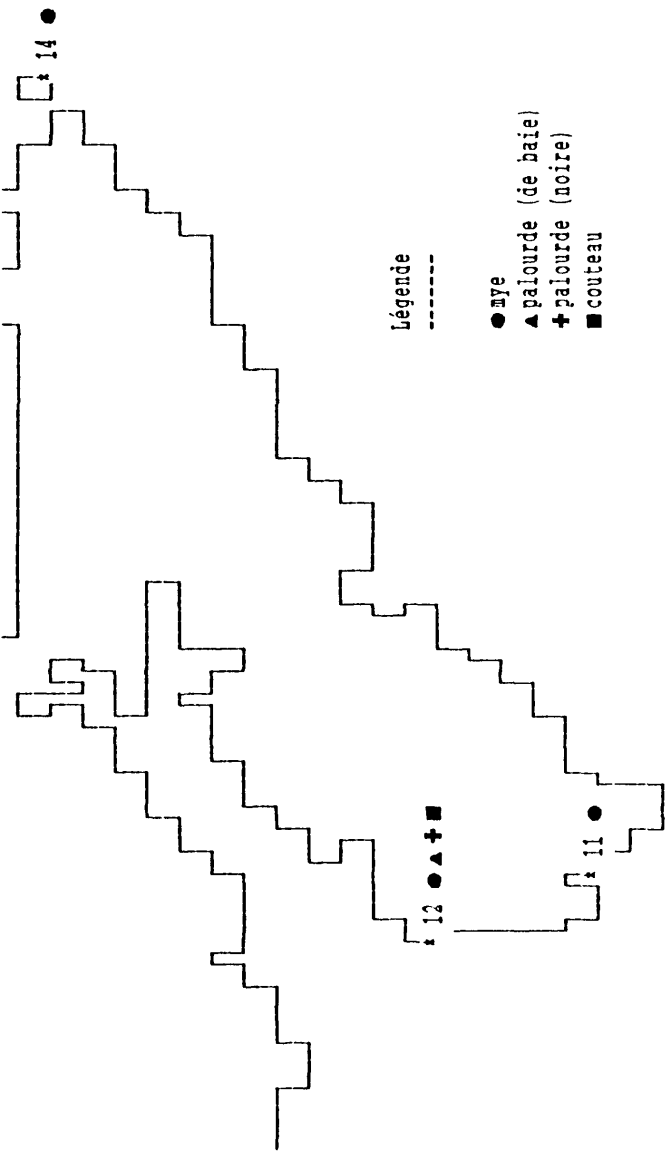
(Sources: Recensement 1981 et M. Roy, C.E.A.)



Chaussade, J. (1980). La pêche et les pêcheurs des provinces maritimes du Canada, p. 407.

LOCALITES D'ENQUÊTES
DANS LES PROVINCES MARITIMES





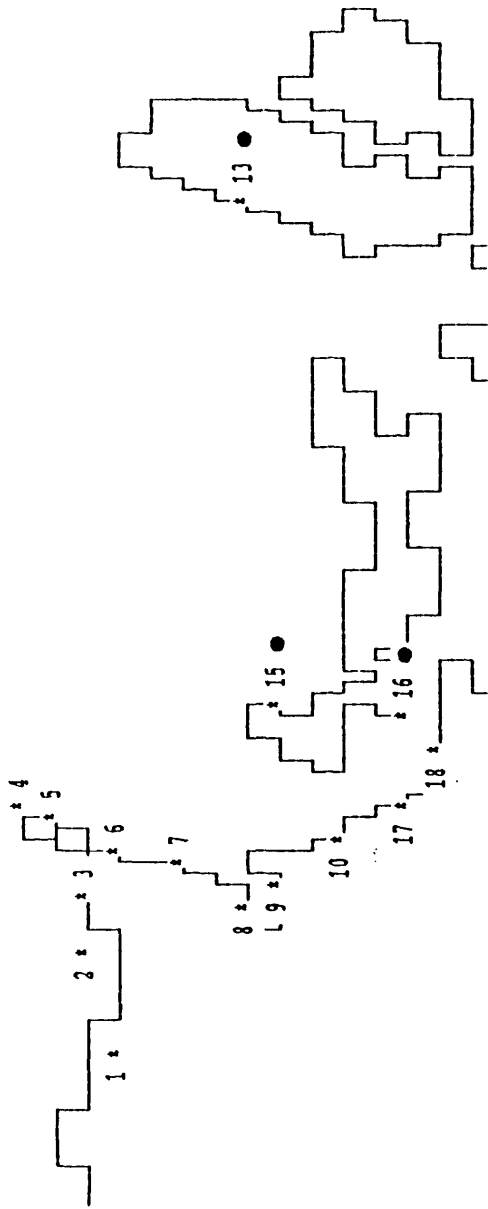
Légende

- Mye
- ▲ palourde (de baie)
- + palourde (noire)
- couteau

A C A D I E

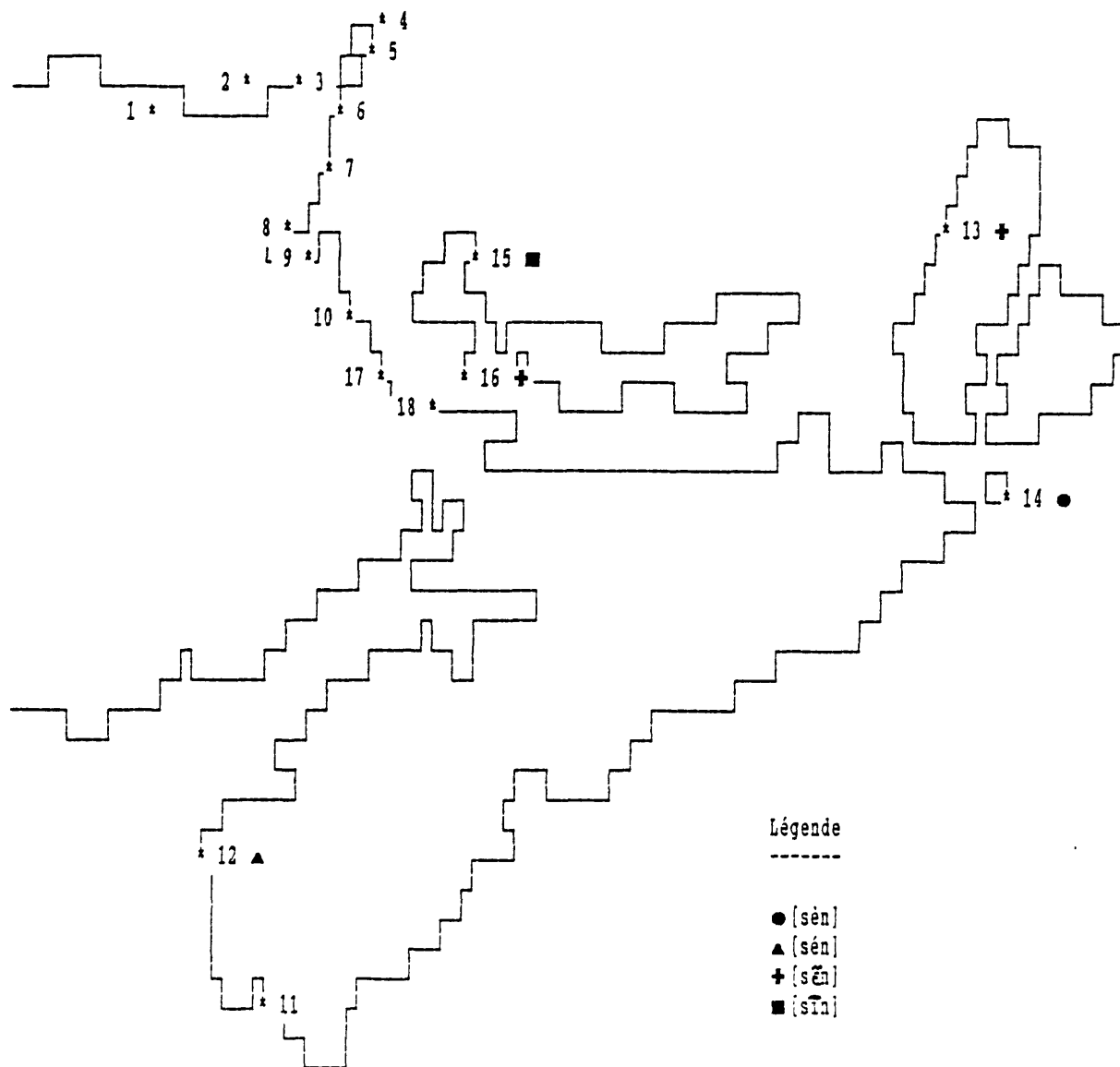
Carte sémasiologique

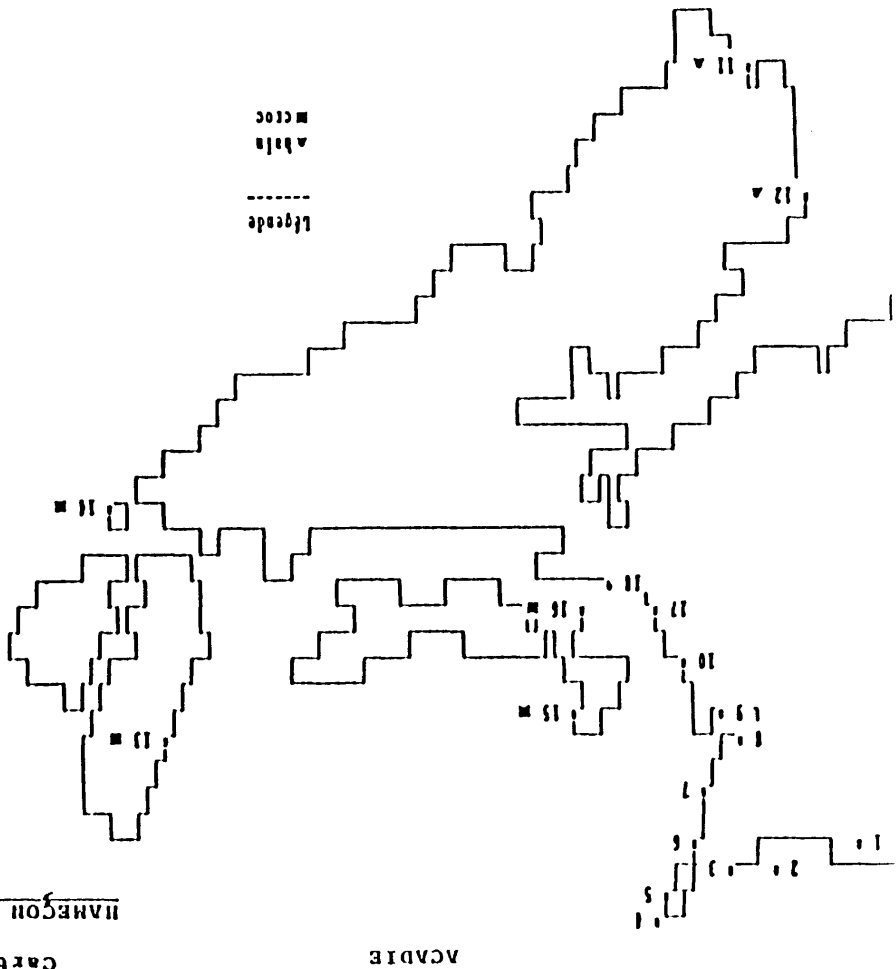
COQUE (Données partielles)



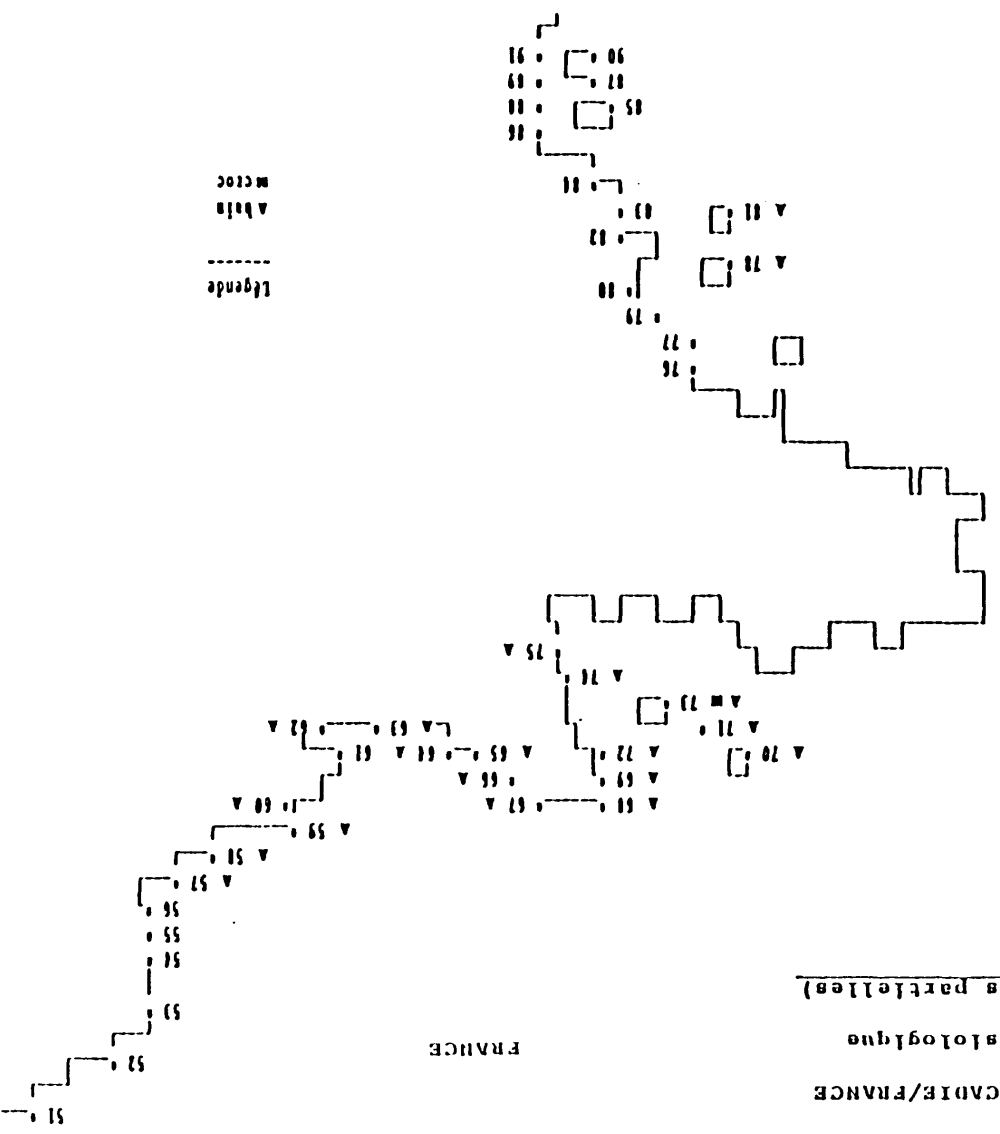
A C A D I E

Carte phonétique

SENNE (Données partielles)



COMPARAISON ACADIE/FRANCE
Carte onomastologique
NAMRON (données partielles)



PECULIARITIES OF NEGATION IN LANGUAGES:
THE EXAMPLE OF KOLA-LAPP

László Szabó
University of New Brunswick

ABSTRACT

Answering a negative "yes" or "no" question, the Japanese say "yes" when we give a negative answer in English (and the other way around). The Latin double negation means a stressed positive statement. In Kola-Lapp (as well as in Hungarian and several other languages), double negation is definitely "negation" in the "logical" sense of the word. The principle of negation in Kola-Lapp is basically the same as in Finnish. There is a so-called verb of negation which is conjugated in person and number, while the stem or a certain form of the main verb is placed after the verb of negation. There are many idiomatic expressions which are formally negative constructions, but do not necessarily indicate that the action does not take place.

"Yes" and "No" are the opposites of each other. It seems to be just "logical" in any language that we say "yes" in certain situations while in other situations we say "no" (i.e., when the action does not take place). However, it is not always so simple. Answering a negative "yes" or "no" question (for instance 'Are you not going there?') the Japanese say "yes" when we give a negative answer in English or other well known languages. If the English answer is "no", the Japanese say "yes" (for instance 'Yes, I am not going there' which means 'Yes, you are right, I agree with you, I am not going there'.) If we say in a language "no", does it necessarily mean that the action does not take place? This cannot be so. Otherwise how could we explain, for instance, such a Japanese answer: "No, I shall go there" which means 'No, you are wrong, I do not agree with you, I shall go there'?

If we want to say "They eat only little", we use a positive verb form in English and most well-known languages. A speaker of Japanese could use a negative or a positive verb form in such a situation, depending on the word which he is using to render 'only'. If he uses shika 'only', the verb must be in a negative

form, i.e., Iie, sukoshi shika tabemasen 'No, they eat only a little'. In word for word translation: 'no, they don't eat only a little', but this way it would be hardly understandable or misunderstandable in English.

The Latin double negation means a stressed positive statement. In Kola-Lapp (as well as Hungarian and several other languages) double negation is definitely negation in the "logical" sense of the word, if something "never" happens, is to be found "nowhere", is being done by "nobody", etc. The speakers of Kola-Lapp often use a certain type of negative construction in a "yes" or "no" question when they do not necessarily, or do not at all, expect a negative answer.

In the present paper I investigate certain negative constructions in the two major Kola-Lapp dialects: in Kildin and Ter. Nobody has ever described these negative constructions in Kola-Lapp. The basic principle of negation in this language is more or less the same as in Finnish. There is a so-called verb of negation which is conjugated, changes in person and number, while the stem or a certain form of the main verb is placed after the verb of negation. In the Kola-Lapp negative constructions, the main verb never changes its stem or participial form, whether it is singular or plural (unlike Finnish). There are a few other peculiarities of negation in Kola-Lapp which will be discussed further in this paper, for instance, the impersonal (= "passive") form of the verb of negation (unknown in Finnish).

Instead of describing the use of the verb of negation in the present tense I am just listing the paradigm, which I deduced from sentences in the stories, and after that I shall quote only one example. The paradigm is: εm, εgG, ī, jebB', jebbe, jev (in the Kildin dialect), and jim, jiGk, ji, jeBp', jieBpeD, jev (in the Ter dialect). I quote an example: ton jiGk kula (Ter, I 1931: 308) 'You do not hear (it)'.

The present tense of the negative existence verb occurs in the stories in the following forms: all'a, il-le, εll'a, jel-laGk, etc. There are many idiomatic expressions with the negative present tense of the existence verb. The most common construction of this type consists of the compound all'a, jell'ak 'is not' plus the interrogative pronoun mεn, mi 'what'. The word order is in all occurrences the same, i.e., the pronoun is placed after the negative existence verb. I quote an example: porre all'a mεn (Kld, K 1961: 48) 'There is nothing to eat'.

There are some other special combinations with the negative compound all'a, εll'a, for instance εll'a ... mille 'to hate (lit. is not for his liking)': εll'a son mille penna jink (Kld, S 1966:

74) 'He does not like dogs (lit. it is not for his liking, the soul of a dog)'.

What do the Kola-Lapps use to render negation in the past? They render it most commonly with the verb of negation plus one of the numerous participles. In the stories from Kildin I found negative imperfect (i.e. verb of negation plus participle) with the inč, ma and a-participles. The inč and the ma-participles never occur in the stories from Ter. In the Ter dialect the verb of negation plus the man (main, mɛn)-participle is used to express negation in the past. This form is never used in the Kildin dialect. The a-participle is the only participle which I could find in such constructions in both dialects, often in Kildin, seldom in Ter. I shall quote only one example from each of the two dialects: aihk' ii niiminč valas (Kld, S 1966: 88) 'The woman did not climb down'; tatte ollGkla son ji oaijāmain mannaD (Ter, I 1931: 309) 'He could not go any further'. In Ter it occurs not only with a simple participle ending, but also with the inchoative main-participle. In this form the suffix complex of the participle is -koadDamain (-guadDaman, -gɛdmɛn, etc.) It is common in the stories from Ter, and it expresses three nuances of meaning: 1. the negation of the beginning of an action, 2. the negation of an action which almost began, was at the point of beginning, but did not begin, anyway, 3. the stopping, finishing of an action (lit. beginning not to do it any more). I quote examples for these three nuances: 1. apa'iza im olvagua'ddamān (Ter, S 1966: 130) 'I did not begin to cry, anyway'; 2. mal'le-mal' ji lijhkoadDamain (Ter, K 1961: 184) 'He almost began to cry'; tast sonn ij kulskovgɛdmɛn (Ter, S 1966: 138) 'Now he did not listen any more'.

To render negative future, they use the negative present tense of the auxiliary verb 'begin' plus the infinitive of the main verb. E.g., ɛm allkā ton jexɛ (Kld, S 1966: 112) 'I shall not bring you up (lit. I do not begin to ...)'

In the negative conditional constructions, the verb of negation is conjugated in person and number and is followed by the conditional stem of the main verb. E.g., mannaD sārnaD jeannannDt, nieššīDt joGGke ij kinDtšaDtše (Ter, I 1931: 304) 'Go and tell your mother (that) she should not throw woodchips into the river'.

Nobody has ever written about this: in Kola-Lappish there are clear occurrences of an impersonal ("passive") form of the verb of negation. It is more or less the same in Kildin and Ter: jett, jeDt. The two components of the negative impersonal (or "passive") construction are: the impersonal form of the verb of negation plus the stem or a participle of the main verb. E.g., tsarā niDDa munne jeDt annDtaD (Kld, L 1931: 254) 'The Tsar's daughter will not be given to me (in marriage)'; kabizas

lei nan'tam modžis ja šuvva, nan'tam vali jett mušt'lain (Ter, K 1961: 172) 'The bride was so beautiful and good, (that) one has never mentioned (lit. remembered) such (a beauty) yet'.

Double negation is a very common phenomenon in Kola-Lappish. If there is a negative pronoun in the sentence (nobody, nothing, etc.) or a negative adverb (never, nowhere, etc.) the verb is positive in literary English, Swedish, German, and many other languages. However, in certain languages (Lapp, Hungarian, etc.), the verb is in the negative form in such sentences. Even in English some people say I did not steal nothing instead of I did not steal anything. The first English sentence above is a colloquialism, to be corrected if it is said at school or written. In Kola-Lapp, such a double negation is not a mistake but a regular, perfectly understandable and acceptable negative construction. E.g., parna n'imi ji kudhja lihke (Kld, K 1961: 51) 'The boy could not do anything' (lit. 'to the boy nothing has been left to do'); kegen ji tid (Ter, K 1961: 173) 'Nobody knows'.

In all those negative constructions which I have investigated up to this point in the present paper, the verb of negation forms a close syntactic unit with the stem or a participle of the main verb (or a modal verb). But this is not always so in either of the two Kola-Lapp dialects. It is possible that a certain part of the sentence (other than the verb) is meant negatively by the speaker. The verbal predicate is in a positive form in the sentence, and the verb of negation is placed immediately before the word to which it refers. In the first sentence below the negation refers to the noun čunne 'swans', not to the verb. For this reason the verb of negation (jev) is placed before the noun and the verb is used in a positive imperfect form (liijin): tak liijin jev čunne (Kld, S 1966: 52) 'These were no swans'.

A positive and a negative verb together are a "yes" or "no" question (or a dependent "yes" or "no" question) in Kola-Lapp. The use of such a construction does not indicate that the action cannot take place. On the contrary. If they ask something like 'Is the master at home?' or 'Have you finished taking a bath?', etc., they usually expect or would like to get a positive answer. Such questions are common both in Kildin and in Ter. If there is a positive plus a negative form of the existence verb in the sentence, first comes the positive form; then a full negative construction with the existence verb follows. E.g., xižén lie vai jil laGk kiədəsšt? (Ter, I 1931: 305) 'Is the master at home (or isn't he)?' If the verbal predicate is an action verb (not the existence verb), the construction consists of just two components: a positive verb plus the verb of negation in the same first, second or third person singular or plural form as the positive verb. E.g., meņe ii mugGe, mugGe olme? (Kld, K 1961: 57) 'Did such and such a man go by (or didn't he)?'

There are a few more idiomatic expressions which are formally negative but mean something else. In one of our stories from Ter, there was a young hunter who was so fascinated by the beauty of a woman that he could hardly listen to the story which she was telling. There is no word for 'hardly' or 'almost' in the Lappish sentence, but the verb for 'listened' is there twice, first in positive then in negative form: ke~~ss~~ sonn majine~~zi~~, tatte mehc~~e~~molme, ku~~am~~bei lei u~~ca~~mp~~e~~, kulskinti, ja i kulmen (Ter, S 1966: 134) 'While she was telling the story, the younger of the hunters listened and did not listen (i.e. could hardly listen to)'.

A positive verb (imperative) plus the same verb placed after it in negative (prohibitive) form can indicate that something will take place; "no choice", it must be so. Similar expressions occur in many other languages, for instance, in English, as the translation of the example below shows: lujyk, jell' lujyk, munn uitta 'Whether you cry or not (lit. imperative), I am leaving'.

The equivalent of the English "no matter how much" (unlimited quantity) can be rendered by a negative construction in Kola-Lappish. The object of the sentence is jenne 'much'. A negative verb is the finishing part of the construction. E.g., jenne sonne niit ii peije, sonne pai li vanas (Kld, S 1966: 72) 'No matter how much the girl put (on the table), everything is too little for him'.

The diversity of usage in negative constructions in the different languages of the world does not mean that one language is better, more logical; or worse, less logical than other languages. But this diversity must be studied when we describe negation in languages. It is not enough to study the morphological devices of negation. Our description must include detailed study of sentences in their context, and the situation in which those sentences or phrases are normally used.

BIBLIOGRAPHY

ITKONEN, Toivo Immanuel. 1931. Koltan-ja Kuolanlappalaisia satuja. Helsinki: Suomalais-Ugrilainen Seura. Abbreviation: I 1931.

ITKONEN-LEHTIRANTA. 1985. Kildinlappische Sprachproben. Gesammelt von Erkki Itkonen, herausgegeben von Juhani Lehtiranta. Helsinki: Suomalais-Ugrilainen Seura, 1985. Abbreviation: I-L 1985.

КЕРТ, Георгий Мартынович. 1961. Образцы саамской речи. Moscow: Akademia Nauk SSSR. Abbreviation: K 1961.

КЕРТ, Георгий Мартынович. 1971. Саамский язык. Leningrad: Nauka. Abbreviation: K 1971.

Kld = Kildin dialect.

SZABÓ, László. 1966. Kolalappische Volksdichtung. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht. Abbreviation: S 1966.

SZABÓ, László. 1968. Kolalappische Volksdichtung. Zweiter Teil. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht. Abbreviation: S 1968.

Ter = Ter dialect.

